

The background of the cover features several thick, glowing, blue and white lines that flow and curve across the black field, creating a sense of movement and depth. The lines are most prominent in the lower half of the image, where they form a complex, swirling pattern.

Sédiments Mnésiques

Dix contes et une balade

Mahmera Samfré

Pour mes amours

S'il faut étudier, étudions une étude conforme à notre condition, afin que nous puissions répondre, comme celui, à qui quand on demanda à quoi faire ces études en sa décrépitude : « À m'en partir meilleur, et plus à mon aise », répondit-il.

Montaigne, Les Essais, Livre II, Chapitre 28, « Toutes choses ont leur saison »

SÉDIMENTS MNÉSIQUES

Dix contes et une balade

Mahmera Samfré

TABLE

LES STRATES	1
BORIS A. STEIN	11
L'ÉCHEC DE MIKLÓS KAUFMANN	21
ÉLEUTHÉRIA	34
PETRA ET QUENTIN	40
FRÈRE SZYMON	50
XAVIER ET DEUX ÉQUATIONS	57
LEV, GARDIEN CHEF	68
LES JOYAUX DE SHIRIN OREXIS	81
POUR MES TRENTE ANS	92
PHILANTHROPOS	98

Les Strates

Guliémos

Le bleu-vert de la mer contraste avec le ciel pâle de l'aube. À l'horizon, les premières montagnes sont nettes, la végétation est éparse et la terre, ocre. Au-delà, les profils des Dikti, teintés par la brume, s'évanouissent en une succession de silhouettes.

Comme chaque matin tôt, Guliémos boit son café face à ce tableau. Pourtant, son attention est ailleurs. Il n'observe pas le scintillement de l'eau, ni le déplacement des nuages qui jettent çà et là des ombres dont le mouvement donne vie aux montagnes. Il ne sent pas la brise fraîche, il ne contrôle pas l'état du gazon, ni l'éclosion des roses. Il suit du regard le vol plané d'un aigle et il essaye de se remémorer l'étrange rêve qui l'a réveillé de très bonne heure. Son seul souvenir est celui d'un court dialogue : « Ne sois pas malin », lui pestait son père ; angoissé, Guliémos répondait : « En quoi suis-je malin ? » ; « tu vois, tu fais le malin », rétorquait son père.

Il lui faut des vacances, demain il y songera. Aujourd'hui, c'est le grand jour de révision des travaux. Plus tard, il prendra congé et laissera à ses collaborateurs le fardeau d'entamer la rédaction du rapport final. Le repos sera le bienvenu. Il pourra ainsi revoir ce document avec l'esprit clair. Il en aura besoin, car l'annonce de leur découverte – cette pensée l'angoisse – sera un coup de tonnerre dans le monde scientifique.

L'aigle a disparu. Guliémos rentre dans la maison sans faire de bruit, tel un voleur adroit. Sa femme et ses enfants dorment. Comme chaque matin, il prend une douche, s'habille et part, laissant les siens profiter du sommeil.

Au laboratoire, après les innombrables procédures de sécurité, Guliémos trouve ses trois principaux collaborateurs, Jakob, Marc et Pawel, en proie à une grande agitation. À nouveau, les dernières expériences corroborent les modèles théoriques à un niveau de

confiance proche de cent pour cent. Ils sont impatients de commencer à rassembler les résultats de ces six dernières années, pour en faire LA publication qui marquera un tournant dans la compréhension du cerveau. Une question se pose déjà dans leur esprit : dans quel ordre leurs noms apparaîtront-ils dans cette publication ? Cette hiérarchie doit refléter le degré de paternité des travaux. Le premier nom est celui du chercheur dont la contribution a eu le plus grand poids. Guliémos sera mentionné en dernier, car il est le Maître d'œuvre.

Jakob est le responsable du secteur « technique » : le traitement des données, l'imagerie, les simulations, les calculs, etc. Il a une équipe de trente-deux personnes sous sa responsabilité. Avec son calme et son laconisme habituels, il conduit son activité avec autorité. Marc dirige le secteur « biologique ». Il est en charge, avec ses quarante-trois collaborateurs, de toute la partie proprement expérimentale. Cela s'étend depuis les recherches *in vitro* jusqu'à l'expérimentation et les tests sur les animaux, de la souris à l'homme. Marc est un chercheur génial et un chef de laboratoire chaotique. Guliémos lui est reconnaissant pour sa contribution scientifique, réellement primordiale. Comme le travail touche à sa fin, il espère néanmoins qu'il s'en ira poursuivre sa carrière dans une autre institution, attiré par une promotion. Pawel est à la tête du petit groupe dit « théorique » : deux mathématiciens, deux spécialistes des neurosciences, deux paléontologues, deux anthropologues, un géographe et un historien. Avec leur aide, Pawel conçoit des « modèles » permettant de « mettre en équation » les résultats des biologistes et des techniciens. Il contribue aussi à trouver des pistes pour de nouvelles voies de recherche. Les idées de Pawel et de son groupe ont souvent été une source d'inspiration importante. Elles ont aidé à initier des travaux originaux ou à trouver le moyen de vaincre des obstacles qui semblaient insurmontables aux autres chercheurs.

Il n'est pas encore sept heures trente et déjà le personnel afflue. Tout ce monde sera au travail avant huit heures. C'est un jour particulier. Chaque équipe doit présenter les résultats de ses recherches et les débats doivent se faire en assemblée générale. Ensuite, ils seront ordonnés, clarifiés si nécessaire, et le tout fera l'objet d'un rapport final cohérent.

Un arrêt est prévu chaque deux heures. Les seuls à respecter cette

règle sont les théoriciens, les premiers à faire leurs présentations : deux périodes de deux heures précises, intercalées par une pause-café de quinze minutes. Après le déjeuner à la cafétéria, vient le tour des biologistes. Leurs exposés initiaux ne sont interrompus que trois heures plus tard pour un en-cas de quelques minutes, et la suite se prolonge jusqu'au soir. Les techniciens ne prennent donc la parole que vers vingt heures. Tout le monde est déjà exténué. À peine une heure plus tard, intervient une pause pour se restaurer. Guliémos appelle sa femme pour l'avertir qu'il rentrera très tard.

Finalement, les débats se prolongent jusqu'à deux heures du matin. Épuisés, tous partent dopés par un sentiment de réalisation. Guliémos décide de rester pour revoir quelques points. Dans son bureau, il se sert un café. Il est content de se retrouver seul pour réfléchir en silence. Il ne sent aucune fatigue, sinon une légère trépidation du corps.

Au petit matin, il est satisfait de ses conclusions. Comme jadis, quand les résultats préliminaires confirmaient les hypothèses initiales, il est émerveillé. Que la culture soit transmise d'une génération à l'autre, cela va de soi. Mais qu'à travers les âges des « fibres » dans les réseaux de neurones révèlent l'évolution de l'espèce humaine, voilà qui n'est pas banal. Enfin, la preuve est là ! Les modèles, les expériences, les simulations, les calculs sans fin, démontrent que ces phénomènes se retrouvent chez tous les humains et ne sont présents dans aucune autre espèce. Guliémos avait décidé de les nommer « strates ». Ce choix ne fut pas inspiré par l'image de couches géologiques, car ces strates sont disséminées de manière aléatoire et s'enchevêtrent, parfois indétectables, dans les structures du cerveau. Cela étant, puisque leurs apparitions successives peuvent être datées avec une faible marge d'erreur, raisonna-t-il, cette terminologie suggérerait un processus analogue à une sédimentation.

Pour un mathématicien, comprendre la nature de ces strates ne présente pas de difficulté. En effet, nombreux sont les théorèmes démontrant l'existence de tel ou tel objet mathématique qu'il est impossible de réaliser ou même d'imaginer. De même, le statut des strates est singulier : leur existence est maintenant connue, détectée, leur fonction néanmoins ne se laisse pas dévoiler. Toujours est-il, un

constat s'impose : chacun porte en soi la genèse du genre humain, tressée, pour ainsi dire, dans son cerveau. À deux époques ou dans deux sociétés éloignées, les connexions et les tissus des strates varient. Comme pour la formation des synapses, cette variation est tributaire en partie des contingences du moment et du milieu. Mais la structure, y compris l'élément aléatoire et évolutif, est invariante.

En arrivant chez lui, Guliémos est content de trouver les lumières éteintes : sa femme et ses enfants dorment. Il se fait un café et sort pour admirer le lever du soleil. La brise fraîche annonce une belle journée. La rosée a déposé une constellation de gouttelettes sur le gazon et les roses sont ouvertes. Le ciel est rouge-jaune à l'horizon et bleu très clair au zénith. Un aigle plane, décrivant lentement un immense arc de cercle, scrutant la terre à la recherche d'une proie.

Dès les premiers temps, Guliémos avait exclu tout questionnement étique ou philosophique sur les découvertes. Elles n'avaient pas d'utilisation militaire, donc les interrogations en dehors du cadre scientifique, annonça-t-il à ses collaborateurs, ne se justifiaient pas. En réalité, ce n'était que partiellement vrai. Il voulait se débarrasser d'une question inquiétante : l'homme, peut-il être libre alors qu'il a, tissée dans son cerveau, une histoire qui remonte à des temps immémoriaux ?

Il y pense en ce moment en observant l'aigle. Illustration de la liberté, ce vol n'est pas un périple gratuit dans l'espace et dans le temps. C'est la mécanique réalisée par l'évolution pour assurer la subsistance. Les actes humains sont conditionnés par les strates de faits et gestes de l'humanité à travers son histoire. Est-ce aussi une affaire de subsistance, seulement de subsistance, d'adaptation ? Alors, la liberté est-elle une illusion, un produit subtil des strates ? Les hommes, ne doivent-ils pas être libres pour pouvoir modifier le milieu, pour s'adapter et pour subsister ? Suffit-il de se croire libre pour être créatif ? S'agit-il uniquement d'un rouage du mécanisme élaboré pendant des millénaires, commandé peut-être par les strates ?

D'un coup, Guliémos se sent très fatigué. Il rentre dans la maison et sans un bruit, se déshabille et s'étend à côté de sa femme dont le sommeil est profond. Il ferme les yeux et se demande si sur ces questions et ces recherches, lui-même, en vérité, a obéi à une logique qu'il ne maîtrise

aucunement. « Cette idée est absurde, se dit-il, après tout l'aigle ne s'arrête pas pour penser ». Et il s'endort avec ce refrain : « ne sois pas malin, ne sois pas malin... ».

Jakob

Jakob est pressé de partir, ses trois dobermans doivent être affamés. Il leur donne le repas du soir lorsqu'il rentre. Aujourd'hui, c'est particulièrement tard.

« Ils sont formidables », se dit-il en les trouvant sagement assis derrière la clôture malgré l'heure avancée. Ils ne bougent pas d'un poil avant qu'il leur parle.

— Venez !

Après avoir rempli trois gamelles, Jakob prend une douche et se met en pyjama. C'est le début du rituel. La suite consiste à retirer les gamelles lorsqu'elles sont vides, à s'installer dans son fauteuil d'osier à la terrasse, et à contempler le ciel étoilé, mangeant des fruits et écoutant les Variations Goldberg. Pendant ce temps, les trois chiens restent assis à ses côtés, deux à droite et un à gauche. Ils se permutent à intervalles réguliers. Les ayant dressés de la sorte, Jakob a pu éviter toute jalousie.

Il pense à cette journée extraordinaire. « C'est un premier pas ». La masse de travail accompli défile dans son esprit : les tergiversations, les innombrables discussions avec l'équipe de Pawel, avec Marc et ses collègues, avec ses propres collaborateurs, les moments de désarroi, certains voulant tout abandonner... « Pourtant, c'était seulement le début. Ce que nous avons appris ne nous permet pas, pour l'instant, de comprendre les différences entre deux configurations aléatoires. Nous n'avons pas encore trouvé quelque chose comme un code général qui permettrait, pour ainsi dire, de décoder les cas particuliers. Si l'on percevait cette énigme, pourrait-on obliger le cerveau à résoudre les conflits sans violence ? D'ailleurs, les fanatiques, les extrémistes, ne sont-ils pas prêts à tout ? Sans doute se produit chez eux quelque chose qui

s'apparente au dressage. À moins que ce dressage-là soit en réalité très différent de celui des animaux, à cause précisément des strates... Et puis, reste à élucider l'influence des strates existantes aujourd'hui sur celles apparaissant demain. Aucune simulation n'a fourni une piste pour la réponse. Est-ce un programme de la nature pour développer la capacité cérébrale ? Ou, au contraire, pour contraindre le cerveau à trouver des limites adaptées aux contingences du lieu et du moment ? Les strates, inhibent-elles certaines pulsions ou les excitent-elles ? Le fait de porter en soi la genèse du genre humain, comme dirait Guliélmos, est-ce une malédiction ou un bonheur ? ».

Cette dernière question lui coupe le souffle quelques secondes. Il pense au mythe de Prométhée. Au bonheur d'amener les hommes « du sein de la terre à la lumière », comme il est dit dans le Protagoras de Platon. De leur faire « présent des arts avec le feu ». Par ce don, Prométhée s'est érigé lui-même en dieu. Mais par ruse, en s'appropriant le feu d'Héphaïstos et la connaissance d'Athéna. Condamné, ce titan subira la malédiction de Zeus : enchaîné, abandonné, il aura son foie éternellement dévoré par un aigle ! « Est-ce une image de la déchéance du titan, celle d'être devenu un humain... ? ».

Jakob se sent épuisé. Il observe un instant les dobermans. Ils ne savent pas pourquoi ils s'échangent religieusement les places à côté de son fauteuil. Et ils ne se chamaillent plus depuis qu'il les a dressés à ce manège.

— Allez, au dodo !

Marc

En arrivant chez lui, Marc tient à peine debout. Sa femme et le bébé dorment. Il se brosse les dents, se déshabille et se jette au lit.

Il est passé midi lorsqu'une petite main tapote son visage et le réveille. De loin, sa femme lui dit de faire attention, le bébé pourrait tomber du lit. Il le prend, le met sur sa poitrine et joue en faisant des

grimaces. Le petit rire du bébé est une délicieuse musique.

La naissance de son fils fut une révélation pour Marc. À l'accouchement il ressentit un mélange de tendresse et de fascination en voyant surgir la tête, suivie d'un minuscule bras, ensuite l'autre, puis, d'un seul coup, tout le petit corps, accompagné d'un pleur bien sonore. Les semaines suivantes, il savoura l'évolution de chaque jour : la réaction aux odeurs, surtout celle de sa mère, l'éveil au monde, la différenciation des formes et des couleurs. Graduellement, la discrimination des figures familières, les premiers babils, la maîtrise des mains, qui pointent vers toute chose qui attire l'attention. Plus tard, le contrôle du corps, pivotant sur lui-même, rampant d'abord avec hésitation, ensuite très vite partout. Maintenant, trouvant le moyen de s'asseoir. Ces jours-ci, Marc est impressionné par l'attention du bébé quand on lui parle (que comprend-il ?), par sa mémoire (comment se souvient-il de l'heure de l'aigle ?) et par son sens d'humour (la grimace le fait rire, c'est un jeu... C'est étonnant qu'il le sache).

Sa femme l'appelle, le café va refroidir. Il se lève, va au salon, pose le bébé par terre avec ses jouets. Il s'installe sur le canapé devant la grande porte-fenêtre du balcon donnant sur la magnifique allée qui s'étend avec ses vieux arbres jusqu'à la mer. Cette vue du dixième étage le réconcilie avec les difficultés de la vie.

Buvant son café, il a la gorge serrée par la pensée de la folle journée de la veille. « Guliélmos a atteint son objectif, la chose est prouvée, mais qu'avons-nous obtenu ? » Il regarde son bébé qui s'évertue à mettre dans la bouche ses jouets, l'un après l'autre. « Si je ne connaissais pas l'existence des strates, je n'aurais jamais cru à leur présence dans cette petite tête », se dit-il avec une pointe de tristesse. « Mieux que personne, je suis conscient du potentiel que renferme la plasticité du cerveau : tout est possible, les meilleures choses, comme les pires ! Certains enfants ont été témoins d'abominables atrocités et pourtant ils deviennent des êtres exceptionnels, dans leur vie comme dans leur profession ou leur art. D'autres sont victimes d'un accident ou sont chahutés par des conflits quelconques, et ils sont diminués pour toujours ! Quel est le rôle des strates ? Chez les uns sont-elles plus fortes, plus puissantes, que chez les autres ? Que deviendra mon fils ? Tout ce que je peux faire,

c'est de lui donner les moyens de se défendre dans la vie. Et s'il échoue ? Viendra-t-il me dire que je connaissais les strates, que j'étais l'un des artisans de leur mise en lumière, et qu'avais-je fait ? »

Son attention est attirée par les petits cris du bébé, qui pointe du doigt vers la fenêtre.

— Ah ! C'est notre ami qui arrive.

Il prend le bébé dans les bras. Ils regardent ensemble l'aigle qui approche comme chaque jour et se pose au sommet d'un cyprès très ancien. Il y a deux semaines, Marc remarqua que cet aigle se reposait sur ce mirador à ce moment-là de la journée, avant de reprendre sa route. Il le montra à son bébé et tous les deux furent émerveillés par l'envergure de ce circaète prenant son envol. Depuis, si Marc est à la maison, le bébé lui demande d'assister à la scène. Aujourd'hui, après quelques instants d'observation, Marc se fatigue d'attendre. Il pose le bébé dans son parc et s'en va faire sa toilette.

Pawel

En quittant le laboratoire, Pawel décide de laisser son vélo et de rentrer à pied. L'air est frais. Malgré l'heure, le sol exhale encore une chaleur agréable. Vingt minutes de marche, le temps de se détendre, et il sera chez lui. Il s'oblige à distraire son esprit pour ne pas réfléchir sur cette incroyable journée. Il pense à sa femme, Myra, qu'il a un peu négligée ces derniers temps. Elle comprend, se déculpabilise-t-il, et puis, elle est concentrée sur son art.

Il se demande si elle est au travail. Lors de sa dernière visite à l'atelier, elle s'affairait à réparer l'un des bras de sa robotique. Au même temps, un autre bras posait un fond ocre-bleu sur un très grand panneau. Probablement, un nouveau tableau évocateur en préparation. « Évocateur » est l'adjectif que Pawel adopta pour classer les tableaux de Myra. En réalité, ils sont parfaitement abstraits, quoiqu'elle refuse ce qualificatif. « Abstrait s'oppose à concret », lui dit-elle un jour.

« Seul l'art décoratif, au sens le plus noble, est abstrait. Les carreaux de la mosquée du Vendredi, à Ispahan, sont l'exemple par excellence de l'abstrait. L'Annonciation de Fra Angelico, elle, n'a rien de concret. Il y a des figures, Marie, l'Archange Gabriel, Adam et Ève chassés du Paradis, mais seule l'émotion est réelle. La spiritualité du No. 14 de Rothko n'est pas abstraite, alors que ce tableau n'est pas concret. Si tu dis qu'il est abstrait, tu dois aussi mettre La Malédiction de l'Aigle dans cette catégorie, en dépit de l'aigle et des figures tirées d'Eschyle ».

En arrivant, il voit la lumière dans l'atelier. Il essaye de surprendre Myra en entrant sans faire de bruit. C'est raté. Elle est assise sur son petit canapé devant l'énorme panneau, et se retourne avec un large sourire.

— Reste là et regarde !

— C'est magnifique !

L'image est celle d'une lumière qui se déplace de droite à gauche avec des variations d'intensité.

— Comment l'as-tu fait ?

— Viens t'asseoir ici, tu verras. Il y a un peu plus de quatre cent soixante-dix-neuf millions de traits dorés, disséminés sur le fond foncé que tu as vu l'autre jour...

— Incroyable !

— ...Chaque trait varie aléatoirement de longueur et autour de la même direction... Tous sont couverts de points minuscules de douze couleurs, toujours les mêmes, mais chaque fois permutées, d'où ce grand nombre.

— Sublime !

— Ce sont les strates.

— Ah !

— La distribution des permutations des douze couleurs est aussi aléatoire. Comme ça, j'ai réconcilié structure et individualité... C'est une image...

— Et quelle image ! J'aurais dû t'engager dans l'équipe au laboratoire !

— Je vais chercher une bouteille de Retsina, tu prends un verre avec moi ?

Il acquiesce d'un signe de la tête et reste cloué, fasciné par ce qu'il voit. Elle revient, sert le vin, et se blottit contre lui. Il la prend sous son

bras, ils restent longtemps en silence parcourant des yeux cet essaim de vecteurs. Ils s'endorment l'un contre l'autre.

Pawel se réveille deux heures après, le corps courbaturé. Myra dort à poings fermés. Levant les yeux, il est ébloui par le faisceau de lumière qui se dégage du panneau devant lui. D'un coup, il perçoit l'inversion faite par Myra. La direction et le mouvement ne sont pas les seuls éléments structurels du tableau, car tous les traits portent douze couleurs pointillées. Pourtant, chaque trait est unique. Le faisceau est fait de spécimens uniques !

Pawel sent son cœur battre avec force et des larmes ruisseler sur ses joues.

Boris A. Stein

Avertissement

Les circonstances historiques de la vie de Boris A. Stein sont bien connues. Par contre, les publications des historiens et la presse de son temps abondent en interprétations partiales, et les documents officiels sont encore sous le sceau du secret d'État. C'est pourquoi, j'ai décidé de rappeler d'une manière succincte les événements de cette époque. À mes yeux, leur enchaînement contribue à éclairer la vie de cet homme. Lui-même n'a pas laissé de manuscrits, ou peut-être ont-ils été détruits. J'ai pu cependant bénéficier du témoignage de Maryam, son épouse, exilée en Suisse à la suite de l'incarcération de son mari. Elle m'a rapporté, entre autres, la description qu'il lui a faite de ses « hallucinations » le jour de son arrestation, et combien il valorisait la « voix » de Socrate. Bien plus tard, j'ai eu un long entretien avec le célèbre avocat, M^e Ramon Coutourié. Malgré son grand âge, la mémoire demeurait intacte. Enfin, je revendique l'impartialité de ce récit et je regrette d'être laconique sur les circonstances de la mort de Boris A. Stein. Je serais reconnaissante à tout lecteur qui pourrait m'aider à les élucider.

M.S.

Un bref récit de sa vie

À l'âge de seize ans, Boris A. Stein fut impressionné par son maître de philosophie. Son enseignement n'était en rien conventionnel, sans rappels historiques ni références bibliographiques. Monsieur Poniatowski commençait souvent son exposé par une quelconque manchette qui lui permettait de parler des penseurs grecs. Les

événements politiques du moment étaient mis en exergue, et Socrate immanquablement évoqué : « ...peut-être jugera-t-on étrange... que, tout en donnant dans le privé, de droite et de gauche ces consultations... je n'aie pas l'audace de m'occuper des affaires publiques... Or la raison en est ce que maintes fois, en maint endroit, vous m'avez entendu dire : à savoir qu'il m'arrive je ne sais quoi de divin et de démonique... c'est une voix qui se fait entendre de moi, et qui, chaque fois que cela arrive, me détourne de ce qu'éventuellement je suis sur le point de faire, mais qui jamais ne me pousse à l'action. Voilà ce qui s'oppose à ce que je fasse de la politique »¹.

La voix entendue plus tard par Boris A. Stein fut toute autre. Il poursuivait ses études à l'École Polytechnique lorsque la Révolution des Roses balaya les institutions démocratiques. L'ordre fut rétabli et l'économie remise sur les rails, au détriment cependant des libertés. Le nouveau pouvoir musela toute opposition et prit le contrôle de l'ensemble des instances de l'État, de l'industrie et du commerce. Un Parti unique fut créé avec pour devise la parole du Christ dans Mathieu 12.30 : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi ». Boris A. Stein comprit qu'un simple ingénieur serait voué à une vie bien modeste s'il refusait d'adhérer au Parti. À l'évidence, pour ne pas faire de la politique, il fallait s'y soumettre.

Ainsi, à l'âge de vingt et un an, fort de sa carte de membre et des bons résultats de ses examens finaux, Boris A. Stein trouva un poste aux Entreprises Nucléaires de l'État (ENE). Les dix années suivantes furent heureuses. Par son intelligence, ses compétences et son aisance à orienter et aider ses collègues, il fut rapidement perçu comme un cadre d'exception. On reconnut en lui un chef doué, qui commandait ses collaborateurs avec empathie et autorité, et savait assumer ses responsabilités. Pendant cette période, il ne rencontra pas de véritable obstacle pour gravir rapidement les échelons de la hiérarchie rigide de l'entreprise. Débutant comme responsable d'un petit atelier de contrôle, il finit membre du Directoire une décade plus tard. Il n'y fut pas malheureux, quoique dans cette position son quotidien se révéla plus

¹ Platon, Apologie de Socrate, traduction Léon Robin avec la collaboration de M.-J. Moreau, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1963.

éprouvant. Car aux yeux des responsables du Parti, son action politique était inexistante. En effet, Boris A. Stein gardait généralement un profil bas, évitant toute apparition publique et tout engagement partisan. La pression, néanmoins, se faisait sentir, parfois par des « messages d'encouragement », parfois par des remontrances ou des injonctions à peine voilées. Il résista stoïquement des années durant. Entendit-il cette voix qui nous détourne de ce que nous sommes sur le point de faire – ici, de succomber à l'autorité du Parti – mais jamais ne nous pousse à l'action ? À vrai dire, pour rester à l'écart, il bénéficia de la protection de ses collègues du Directoire. Heureux d'apparaître aux côtés des dirigeants du Parti, ses collègues leur donnaient pleine satisfaction. Ils couvraient Boris A. Stein pour bénéficier de ses compétences et récolter les dividendes politiques pour eux-mêmes.

Ni Boris A. Stein, ni les autres membres du Directoire ne pouvaient prévoir la situation surprenante qui se produisit plusieurs années plus tard.

Les premiers temps de la Révolution furent un succès économique. La population accepta la suppression des libertés et la mainmise étatique sur la production en contrepartie du plein-emploi et des travaux d'infrastructure. L'essor dura environ huit ans. Ensuite, la multiplication des subsides et des charges de l'État, accompagnée de la hausse sournoise et continue des prix des biens de première nécessité, neurent trêve de creuser l'écart entre la population et les apparatchiks. Vint s'ajouter à cela une corruption galopante qui finit par miner entièrement le moral du peuple. Boris A. Stein comprit assez vite ce revirement. Il réussit à convaincre ses coreligionnaires de prendre des mesures défensives à l'ENE. Par exemple, ne plus engager du personnel et limiter les investissements, même si cela s'opposait frontalement aux directives du Parti. Son argument, repris par le Directoire, était simple : les difficultés du pays étaient surmontables et passagères. Le Parti devait faire preuve de patience, ce serait tout à son avantage.

En réalité, ni les uns ni les autres ne croyaient à cet argument. Boris A. Stein et ses collègues, parce qu'ils se rendaient à l'évidence : les problèmes étaient structurels et exigeaient une remise en question des fondements du système. Le Parti, parce que ses dirigeants

tablaient sur la fuite en avant et sur les vertus d'un durcissement des mesures autoritaires. Quoiqu'il en soit, le Parti ayant les mains trop pleines, l'argument permit à l'ENE de se mettre un peu à l'écart de la détérioration générale.

Bref, quelques années plus tard, un immense soulèvement populaire fut la goutte qui fit déborder le vase. Une junta militaire prit le pouvoir. À la stupeur générale, sa première annonce fut la promesse de rétablir la liberté de la presse, de réintroduire les institutions démocratiques, d'assainir la justice et d'organiser de nouvelles élections. Moins de vingt-quatre mois plus tard, les premiers résultats étaient déjà remarquables : les juges de la vieille garde, écartés ; de nouveaux juges, nommés ; le Parti, dissous ; six partis, couvrant les différentes tendances politiques, créés ; des élections législatives, organisées et menées à bien, dont l'issue fut une coalition des factions modérées ; enfin, l'élection présidentielle, programmée. Les deux premiers grands chantiers du Parlement furent la révision de la Constitution et la mise en place d'un programme de privatisations. Les objectifs affirmés étaient l'établissement des libertés et l'élimination de l'appareil étatique des secteurs productifs de l'économie.

Pour reprendre les rênes des affaires, il fallut trouver rapidement des femmes et des hommes qui ne soient ni corrompus ni irrémédiablement associés au régime précédent. Un bon nombre de concessions de principe s'imposèrent. Par exemple, que le simple fait d'avoir une carte de membre du Parti ne prouvait rien ! La tâche principale devint l'identification de ceux qui seraient, pour ainsi dire, présentables, tant à la nouvelle classe politique qu'au public en général. Un grand nombre de fonctionnaires, de diplomates et de militaires gardèrent leurs postes. D'après le discours officiel, pour éviter une paralysie générale, il fallait tourner la page. Un climat relativement pacifique fut préservé pendant tout ce changement, il faut le reconnaître. Limitées en nombre, les vengeances et représailles n'entraînèrent pas un cycle incontrôlé de violences. Ceci, en soi, fut une victoire.

Boris A. Stein, faut-il le dire, était le candidat idéal pour être projeté au sommet de l'ENE. Ses coreligionnaires pouvaient maintenant se mettre bien à l'abri, à l'ombre de son autorité. Pour tous ceux qui le

connaissaient et le savaient talentueux, industriels et discret, il était l'image personnifiée de l'homme providentiel. À trente-cinq ans, déjà fort d'une longue expérience professionnelle et d'une autorité morale reconnue, il prit des décisions stratégiques majeures pour le développement de l'ENE et sa privatisation. Ce fut une période intense et faste pour lui, marquée aussi par un autre événement majeur, l'idylle avec Maryam, une brillante jeune scientifique, responsable de la salle de contrôle de la principale centrale du pays. Leur somptueuse fête de mariage est restée dans les annales postrévolutionnaires. En particulier, par la présence d'Ulysse Vaz, ami de l'époque des études polytechniques et candidat à la Présidence de la Nouvelle République. Témoin du marié, ce politicien chevronné saisit l'occasion de cette cérémonie pour lui faire un éloge fervent, le décrivant comme le modèle de l'homme nouveau. Ce fut aussi l'opportunité de présenter le programme de son futur gouvernement. Ce discours signa le tournant de la campagne électorale. Il y défendit la consolidation des acquis et un projet de réalisations progressives bien contrôlées. Son principal adversaire proposait, au contraire, des changements tous azimuts.

Ulysse Vaz fut élu avec une faible marge. Toujours grave, il n'inspirait pas la sympathie et suscitait parfois la méfiance. En revanche, cette expression du visage lui valut trois ans plus tard un gain de popularité. Ce fut lorsqu'il déclencha une opération militaire contre les guérilleros infiltrés dans la forêt septentrionale, le Djangal. Ce maquis était un agrégat de militaires déçus et de nostalgiques du régime précédent, armés et soutenus par le Kechvar-é-chémâli. Ulysse Vaz se trouva confronté à un conflit armé aux conséquences imprévisibles avec ce pays limitrophe, véritable sanctuaire pour la guérilla. Il n'hésita pas à conduire une vaste offensive qui dura plusieurs années et se solda par un total « nettoyage » du Djangal. La guerre ne s'étendit pas pour autant au-delà des frontières, car le graduel repli des guérilleros provoqua à l'intérieur du Kechvar-é-chémâli une conflagration meurtrière. Le pouvoir local s'effondra et le dialogue s'instaura entre les deux voisins en vue de négociations, pour conclure une véritable alliance.

Cette victoire eut des conséquences notables. Au terme de son premier mandat de cinq ans, Ulysse Vaz fut réélu avec une écrasante

majorité. De plus, il pouvait compter sur un Parlement totalement soumis à son autorité, car six mois auparavant son parti avait été plébiscité aux élections législatives. Néanmoins, tout n'était pas rose. En effet, le coût de la guerre fut très élevé et défalqua sérieusement les finances publiques. Dans un premier temps, le gouvernement essaya de puiser des ressources dans les coffres des grandes firmes. Les tractations furent longues, difficiles et souvent infructueuses. Ces entités n'étaient plus les créatures du passé, sous la tutelle étatique. La participation de l'État était devenue minoritaire et les grandes décisions étaient réellement prises par les Assemblées Générales. L'ENE fut l'une des cibles principales du pouvoir, attiré par le trésor habilement constitué par Boris A. Stein en vue de l'expansion de l'entreprise. Comme il fallait s'y attendre, il résista vigoureusement à toute ingérence dans les affaires de l'ENE.

Le gouvernement Vaz fit courageusement le constat : cette politique rendait de maigres résultats. Un changement de cap était donc nécessaire. Faisant appel à la compréhension et à la participation de la population, il se lança dans un vaste effort de restructurations et d'économies. Une cure sévère d'amaigrissement fut imposée au secteur public et aux forces armées pendant trois ans. Au terme de cet effort, les finances publiques étaient quelque peu assainies. L'économie, cependant, essayait une dure récession. L'emploi baissa de façon vertigineuse. Réagissant au retranchement de la demande, les industries et les commerces congédièrent un grand nombre d'employés, qui s'ajoutaient aux fonctionnaires publics remerciés. Le chômage atteint un niveau jamais enregistré dans le passé.

L'apparition de mouvements d'opposition, de plus en plus violents, créa un climat d'incertitude et d'insécurité. Les médias se livrèrent à une intense bataille verbale. Les uns défendaient le pouvoir, les autres l'accusaient de tous les maux, en particulier de fermer les yeux sur la réapparition d'une corruption larvée.

L'atmosphère de crise s'intensifiant, le gouvernement mena une vaste campagne dans tout le pays, dans l'intention inavouée de préparer les esprits aux mesures qui allaient suivre. Comme toujours, Ulysse Vaz voulait agir décisivement, sans attendre l'émergence d'un hypothétique

consensus. « Mes adversaires n'ont pas de meilleures solutions aux difficultés de la nation, ils visent uniquement le pouvoir », décréta-t-il. Sans attendre, il fit adopter des lois restreignant les manifestations publiques et élargissant la définition d'atteinte à la sûreté nationale. Aussi, elles rendaient possible l'intervention de l'État dans l'entreprise privée, en invoquant soit une prétendue situation d'urgence, soit l'appartenance à un secteur « stratégique ». Un grand nombre de journalistes se retrouvèrent en prison et plusieurs entreprises durent se plier au diktat du gouvernement. Ce fut, bien entendu, le cas pour l'ENE. Le heurt de Boris A. Stein et Ulysse Vaz fut alors frontal. L'un essaya, sans succès, de convaincre l'autre qu'il fallait s'attaquer aux problèmes avec une vision à plus long terme. L'autre défendit, sans convaincre, la supériorité des impératifs politiques, garantie principale des résultats présents et futurs. Pendant ce dialogue de sourds, Boris A. Stein entendit sa voix intérieure lui dire de cesser promptement toute résistance politique. Après mûre réflexion, il décida de mener une guerre d'usure. Au début, il trouva la manière de faire obstacle aux incursions de l'État visant à soutirer la fortune engrangée pendant des années par l'ENE. Cela se révéla vite difficile. Car, cibles de menaces anonymes, les autres membres du Directoire s'opposèrent farouchement aux démarches de leur Président. Les réunions devinrent houleuses.

Un matin, sortant de chez lui, après une nuit blanche de réflexion sur le bien-fondé de sa résistance, il fut violemment frappé à la tête et perdit conscience.

Le réveil fut difficile. « Vanité des vanités, dit l'Ecclésiaste, vanité des vanités, tout est vanité. Quel avantage revient-il à l'homme de toute la peine qu'il se donne sous le soleil ?... j'ai considéré tous les ouvrages que mes mains avaient faits, et la peine que j'avais prise à les exécuter ; et voici, tout est vanité et poursuite du vent, et il n'y a aucun avantage à tirer de ce qu'on fait sous le soleil... il y a des justes auxquels il arrive selon l'œuvre des méchants, et des méchants auxquels il arrive selon l'œuvre des justes, je dis que c'est encore là une vanité... j'ai encore vu sous le soleil que la course n'est point aux agiles ni la guerre aux vaillants, ni le pain aux sages, ni la richesse aux intelligents, ni la faveur

aux savants ; car tout dépend pour eux du temps et des circonstances »².

Plus tard, Boris A. Stein pensa souvent à ce moment. Par quel étrange mécanisme du cerveau, se demandait-il, ces passages de l'Éclésiaste avaient-ils fait surface à un instant où sa conscience tenait par un fil ? Comme tant d'autres, c'était un texte lu à l'adolescence, et oublié !

Il mit presque deux semaines pour retrouver son équilibre et se défaire de l'insupportable mal de tête. Seulement alors il put réellement se rendre compte des lieux et de la situation. La cellule était une chambre spacieuse et correcte, avec un lit, une table et une armoire. La salle de bain adjacente était propre et complète, avec douche. Les repas lui étaient apportés par les geôliers avec une salutation polie.

Son avocat et compagnon de route, Ramon Coutourié, vint le voir et lui dit qu'il était accusé de livrer des secrets d'État à une puissance étrangère. Boris A. Stein reçut cette nouvelle avec une totale et inconfortable perplexité. De toute évidence, le gouvernement avait décidé de se débarrasser d'une épine du pied devenue intenable.

Ce même jour, Maryam lui rendit visite. Son visage trahissait la fatigue et l'inquiétude. Elle n'était pas en sécurité et devait quitter le pays sans attendre, ordonna Boris A. Stein. Il ne serait pas tranquille autrement. Ce fut une décision très difficile, qu'elle prit seulement quand, les jours suivants, elle s'aperçut d'être épiée. Elle s'exila alors en Suisse, où elle prépara le combat du retour.

Aussitôt connue la poursuite formelle, Ramon Coutourié vint le revoir. Les chefs d'accusation étaient accablants. Les documents « passés » à l'étranger étaient « authentiques ». Contenant des renseignements sur certaines centrales nucléaires, classés secret-défense, ils décrivaient le dispositif réalisé pour livrer ces informations sous forme codée et cryptée. Le nom de Boris A. Stein figurait partout. Vrais en apparence, ils étaient montés de toutes pièces.

Les deux hommes débattirent pendant plusieurs jours sur le choix de la stratégie de défense. Dans un premier temps, ils pensèrent à deux possibilités, inenvisageables l'une et l'autre. En effet, soutenir que les documents présentés par le Procureur étaient des faux revenait à faire un procès au gouvernement pour fraude. C'était peine perdue, et sur le

² Éclésiaste, 1.3, 2.11, 8.14, 9.11.

plan politique et par l'absence de preuves à l'appui. De plus, la Cour de justice pourrait exiger des déclarations pouvant entraîner la révélation d'éléments hautement confidentiels. La poursuite pour violation du secret professionnel s'ajouterait alors au dossier de l'accusation. (Bien entendu, le Président du Directoire détenait une quantité de renseignements partagés seulement avec un tout petit nombre de personnes). Enfin, affirmer que Boris A. Stein avait été nommé par d'autres pour l'inculper dans une affaire dont il ignorait tout, comportait une plainte indirecte à inconnu. Cela offrirait au gouvernement l'opportunité de s'attaquer à ceux parmi les collaborateurs de l'ENE déjà dans le viseur du pouvoir.

De toute évidence, une condamnation sévère semblait inévitable. Une nuit, ruminant sur son destin, l'image lui revint du Professeur Poniatowski citant Socrate : « ... je ne me suis pas engagé dans une voie où, si j'y étais entré, je n'aurais été d'aucune utilité, ni à vous, ni à moi-même ; mais plutôt engagé dans celle où, à chacun de vous en particulier, je ferais du bien, le bien le plus grand, c'est ce que je déclare ; je m'y suis engagé, essayant de persuader à chacun de vous, et de n'avoir souci d'aucune de ses propres affaires, avant d'avoir souci, pour lui-même, de devenir le meilleur et le plus sensé possible ; et de ne point avoir souci de l'administration de l'État, avant de vous soucier de l'État lui-même ; de vous soucier ainsi de tout le reste selon le même principe ! Oui, quel traitement puis-je bien mériter pour avoir été un pareil homme ? »³

Le lendemain, il communiqua à son avocat sa décision. Les accusations ne contenaient aucune vérité, ceci devait être affirmé péremptoirement, sans autres explications. D'autre part, il fallait exposer le cours de sa vie, marquée par l'empreinte de l'honnêteté et de l'intégrité. Ramon Coutourié comprit les raisons et le sens de cette approche, mais, avertit-il, il s'agissait d'une déclaration morale et non d'une plaidoirie de défense.

Après un procès sommaire, Boris A. Stein fut condamné à vingt-cinq ans de prison ferme. Tout fut choquant : la supercherie, la procédure et la peine. Comme il fallait s'y attendre, les média nationaux se turent.

³ Platon, op. cit.

Ceux de l'étranger, au contraire, durcirent leur critique à l'égard du régime. L'information se répandit comme une traînée de poudre. Le sentiment d'indignation fut général. Le seul exutoire à ce moment-là fut de faire circuler sous le manteau le manifeste rédigé par Maryam depuis son exil. En plus d'un plaidoyer, ce document développait une thèse percutante : la logique suivie par l'État à l'encontre de son mari se retrouvait à tous les échelons du gouvernement. La conclusion tenait en peu de mots : le pays vivait dans un mensonge total et outrageux qui causerait sa ruine.

Quelques mois plus tard, sentant le grandissant mécontentement général et voyant le résultat de la mauvaise gestion des affaires par ses ministres, Ulysse Vaz prit une décision insolite. Il fit voter par le Parlement un amendement à la Constitution qui permit de le promulguer Président à vie. Ici, l'invocation de l'Écclésiaste s'impose : « Celui qui creuse une fosse y tombera, et celui qui renverse une muraille sera mordu par le serpent »⁴. Car, ironie du sort, ce Président pérenne succomba à un soudain infarctus du myocarde peu de temps après.

Le pays connut alors une extrême agitation. Les différentes factions politiques cherchèrent à se détruire mutuellement, les médias se déchaînèrent, la rue fut occupée jour et nuit par la population et le débat fit rage. Maryam, rentrée depuis peu et connue par son manifeste, haranguait la foule, sollicitant le soutien pour faire libérer son mari. Les militaires s'emparèrent des postes clés du gouvernement, décrétèrent l'état d'urgence et prirent des décisions visant à apaiser les esprits : la priorité fut donnée à la sécurité, à la protection des infrastructures et à l'approvisionnement des biens de première nécessité. Ils firent aussi un certain nombre de gestes symboliques, comme la libération de quelques prisonniers « politiques ». Ainsi, une date fut fixée pour la libération de Boris A. Stein.

Maryam put réunir un millier de personnes venues en liesse attendre la sortie de son mari le jour et l'heure prévus. C'était une belle journée. La porte du pénitencier s'ouvrit. L'homme mince et grisonnant fut reçu par des vivats enthousiastes et si forts qu'ils étouffèrent presque le bruit du tir. La balle atteignit Boris A. Stein au milieu du front.

⁴ 10.8

L'échec de Miklós Kaufmann

La conférence

« Fichtre ! Il pleut ». Miklós regarde par la fenêtre. Pour marcher et ordonner ses idées, il aurait préféré un peu de soleil. « Tant pis ». Il enfle un pantalon de flanelle, une chemise de coton dru, une veste de tweed, il l'enlèvera au moment de parler. Il met un imperméable, couvre sa tête chauve d'une casquette, prend un parapluie, sa serviette, et sort.

Dans le hall de l'immeuble, la concierge lui tend une enveloppe beige un peu usée, avec pour toute adresse : M. KAUFMANN. Il ne reconnaît pas l'écriture. « Un Monsieur est passé tout à l'heure », lui explique la concierge. « Il était très pressé ». Miklós la jette dans sa serviette. « Plus tard ». Son esprit est à la conférence qu'il doit donner tout à l'heure.

« L'averse s'arrêtera bientôt », se dit-il, tenant le parapluie à ras des yeux. « 'Absence, présence'. Pourquoi ce titre ? La séduction du flou ! 'L'autre' aurait été plus direct, évocateur. Limitatif, néanmoins. Impossible d'en arriver à Spinoza, à la connaissance du troisième genre... 'Transcendance, immanence' ? Ah !, ça non ! Lourd, présomptueux. En une heure de temps ? Soyons modestes. Va pour 'Absence, présence'. Il faut commencer par une phrase accrocheuse : 'Bonjour à tous. Je remercie notre cher Doyen pour l'opportunité qui m'est donnée de vous parler. En réfléchissant à cette rencontre, j'ai pensé à vous. D'emblée, vous étiez présents dans mon esprit. Et néanmoins, vous n'étiez pas là. Non, non, un peu d'émotion ! 'Bonjour à tous. Je remercie notre cher Doyen, etc. (court silence). J'ai perdu un être cher... Nous avons tous perdu un être cher. Un parent, un ami ou une amie. Et nous pensons à lui ou à elle, par moments ou souvent. Parfois, nous sentons que cet être est en nous. Nous avons hérité sa présence. Une forme de présence'.

C'est mieux. 'Mais cet héritage n'est pas le seul mode de présence d'un absent. Un projet peut produire une autre sorte de présence-absence. Par exemple, en réfléchissant à cette conférence, j'ai pensé à vous. D'emblée, vous étiez là. Car je ne voulais pas vous apprendre quelque chose, vous transmettre un savoir. Ce serait vous ignorer. Or, sans votre présence, sans un partage, je suis réduit au silence, je suis effacé du tableau, je suis absent'. Pas mal ».

La pluie s'est arrêtée. Miklós entame maintenant la traversée du Parc Hastam. Les couleurs en cette saison sont magnifiques. La nature exploite tous les mélanges de vert, jaune et rouge, pour donner en spectacle un tableau saisissant. Un rayon de soleil s'échappe d'entre les nuages épais. Miklós se sent léger.

« 'Sans vous... je suis absent. Et vous, qui êtes-vous ? Des étudiants, des studieux, des curieux ? Tout cela, bien sûr, mais encore...' Bien, j'y suis. J'enchaîne sur Ortega y Gasset ».

Miklós s'arrête, sort son cahier de citations de sa serviette et le feuillette. « Voilà : »

... le prochain se présente à moi comme un monstre, comme un être que je croyais mon égal et qui d'emblée manifeste sa monstruosité de ne pas être comme moi. Je découvre alors que la vie n'est pas toujours présente, patente, intelligible, mais qu'il y a une vie occulte, impénétrable et autre : bref, une vie étrangère. Cette première vie particulière que je découvre est le toi, devant lequel, choqué par sa monstruosité, je prends conscience que je ne suis que moi. Le moi naît après le toi et face au toi, frappé par la terrible découverte du toi, du prochain comme tel, de celui qui a l'insolence d'être l'autre.⁵

« Ces mots frappent toujours les esprits. J'enchaîne avec la vue de l'existentialisme sur la transcendance. La découverte simultanée de soi et du monde, pourquoi l'être et non le néant, l'avènement de l'autre en ennemi, peut-être ». Ralentissant le pas, Miklós cherche à nouveau dans son cahier.

⁵ José Ortega y Gasset, Ideas para una Historia de la Filosofía, Prologue à "Historia de la Filosofía", Emile Bréhier, Trad. Demetrio Nández, Editorial Sudamericana, Buenos Aires, 1962.

Sartre : L'autre est indispensable à mon existence, aussi bien d'ailleurs qu'à la connaissance que j'ai de moi. Dans ces conditions la découverte de mon intimité me découvre en même temps l'autre, comme une liberté en face de moi, qui ne pense, et qui ne veut que pour moi ou contre moi.⁶

Heidegger : Ce qui en distance est immensément loin peut nous être proche. Petite distance n'est pas encore proximité. Grande distance n'est pas encore éloignement... Quelle est cette chose qui nous met hors de nous ? Elle se montre et se cache dans la manière dont tout est présent : à savoir en ceci que, malgré toutes les victoires sur la distance, la proximité de ce qui est demeure absente.

Qu'en est-il de la proximité ? Comment appréhender son être ? On peut, semble-t-il, découvrir la proximité d'une façon immédiate. Nous y arriverons plutôt en nous laissant conduire par ce qui est dans la proximité. Est en elle ce que nous avons coutume d'appeler des choses. Mais qu'est-ce qu'une chose ?⁷

« Non. Si je m'embarque dans cette voie, j'en ai pour toute la conférence. C'est mieux de m'en tenir à l'idée initiale. Après Ortega y Gasset et Sartre, une réflexion sur le trajet du toi au moi, sur le dédoublement de la transcendance et de l'immanence. Je passe ensuite au rôle de la foi religieuse, au parcours de soi à l'autre en passant par l'Être Suprême. Toi et moi, nous empruntons ce sentier. La métamorphose de la monstruosité de l'autre en la sainteté du prochain. Je pose la question : qu'en est-il de la personne ? 'Tu aimeras ton prochain comme toi-même'. Ce prochain-ci, c'est l'humanité. Est-ce vous, ou vous, ou vous ? Pointer du doigt relance l'attention ! J'introduis alors l'exemple extrême : Spinoza ».

De l'autre côté du parc, Miklós est à deux pas de l'Université. Plaçant le cahier de citations dans sa serviette, il entrevoit l'enveloppe beige. « Joseph ? Plus tard ».

⁶ Jean-Paul Sartre, *L'Existentialisme est un humanisme*, Editions Nagel, Paris, 1960. Conférence prononcée au « Club Maintenant » en octobre 1945.

⁷ Martin Heidegger, « La Chose », *Essais et Conférences*, Librairie Gallimard, Paris, 1958.

Sur les escaliers qui mènent à l'Auditoire, il rattrape Madame Shirin Orexis, Professeur de Mathématiques à la retraite. Miklós garde un souvenir savoureux de ses cours. Il lui offre le bras et la grande dame âgée l'accepte avec grâce :

—Merci, mon ami, c'est très aimable. J'ai de la peine avec ces marches, mes genoux... Je ne voulais pas manquer de vous entendre.

—Merci, vous faites honneur à votre ancien élève ! Ma conférence, ce sera pour vous.

—Toujours galant !

La séance a lieu dans le Grand auditoire. Avec la trentaine de personnes qui s'y trouvent et cette lumière froide, l'atmosphère est un peu lugubre. Miklós serre la main du Doyen et encourage le public à se rassembler aux premiers rangs. Après l'introduction du Doyen, il est content de voir sur les visages l'effet de ses premiers mots. Il mène la conférence comme il l'a imaginée pendant la traversée du parc, et en arrive à Spinoza.

— Dans un certain sens, pour lui il n'y a pas de distance à franchir entre moi et toi, car nous sommes seulement les modes – en forçant la note, je dirais : les accidents – de l'Être. Chez Spinoza, transcendance et immanence se confondent. L'Être est Un, l'Être est Tout. La présence est absolue. Et les choses, dont nous-mêmes, sont des manifestations passagères de l'Être. Ainsi, à moins de nous élever à la sagesse, nous sommes aveugles. Moi et toi, nous sommes perdus dans l'Être. Il nous faut atteindre la sagesse si nous voulons nous voir. J'aimerais vous lire la dernière scolie de l'Éthique. Ce sont les dernières paroles d'une profonde réflexion philosophique :

J'en ai ainsi terminé avec tout ce que je voulais montrer concernant la puissance de l'esprit sur les sentiments et concernant la liberté de l'esprit. Ainsi voit-on combien le Sage est supérieur, combien plus puissant que l'ignorant qui est poussé par ses seuls penchants. Car l'ignorant, outre qu'il est poussé de mille façons par les causes extérieures et ne possède jamais la vraie satisfaction de l'âme, vit en outre presque inconscient de lui-même, de Dieu et des choses, et sitôt qu'il cesse de pâtir, il cesse aussi d'être. Au contraire, le sage, – considéré comme tel, – dont l'âme s'émeut à peine, mais qui, par une certaine nécessité éternelle, est conscient de

*lui-même, de Dieu et des choses, ne cesse jamais d'être, mais possède toujours la vraie satisfaction de l'âme. Si, il est vrai, la voie que je viens d'indiquer paraît ardue, on peut cependant la trouver. Et cela certes doit être ardu, qui se trouve si rarement. Car comment serait-il possible, si le salut était là, à notre portée et qu'on pût le trouver sans grande peine, qu'il fût négligé par presque tous ? Mais tout ce qui est très précieux est aussi difficile que rare.*⁸

Le sage voit, comprend. Il est conscient de lui-même, de Dieu et des choses. Il ne cesse jamais d'être. Il contemple la Présence... Quelle est la voie pour accéder à cette compréhension et ainsi se soumettre à la nécessité éternelle ? L'intuition ou « connaissance du troisième genre », répond Spinoza. Pour lui, il y a trois formes de connaissance. La connaissance du premier genre, qui nous est donnée par nos sens, est trompeuse, trouble. La connaissance intellectuelle, du deuxième genre, tributaire de la raison, est celle des sciences. La connaissance du troisième genre est une vision immédiate, directe. C'est en quelque sorte une révélation qui donne la vraie satisfaction de l'âme, comme le dit Spinoza. Notre chère amie, le Professeur Orexis ici présente, comprendra mieux que quiconque l'exemple suivant, qui illustre vaguement cette vision. Pourquoi avez-vous au moins un épi dans vos cheveux, si vous n'êtes pas chauve ? Vos cheveux sont pour ainsi dire des vecteurs tangents à une sphère, déployés continûment. Si l'on veut couvrir votre boule, il y aura un point où un cheveu devrait prendre toutes les directions à la fois : voilà l'épi dans vos cheveux ! C'est un théorème bien connu : un champ de vecteurs continu sur une sphère s'annule en au moins un point. Nous passons de la connaissance sensible, nos cheveux, à la connaissance intellectuelle, la démonstration du théorème. Toutefois, il y a encore un autre degré de compréhension, qui dépasse la maîtrise technique : l'intuition. Au-delà des raisonnements, elle nous force à l'assentiment : c'est ainsi. L'intuition ouvre la *voie ardue* qui aboutira à dévoiler cette réalité, cette nécessité éternelle. Bien entendu, le Professeur Orexis pourra le confirmer, les mathématiques offrent une infinité d'exemples de ce genre. Cela

⁸ Baruch de Spinoza, L'Éthique, Œuvres Complètes, Bibliothèque de la Pléiade, Éditions Gallimard, Paris, 1954.

étant, l'intuition mathématique n'est qu'un échantillon, un avant-goût, de l'intuition chez Spinoza : l'irruption de la présence de l'Être... Je voudrais maintenant quitter Spinoza, le laisser chez lui en train de polir ses lentilles, et marcher dans les rues de Leyde. Nous sommes au siècle d'or néerlandais. Je croise des marins et des marchands audacieux, qui souhaitent aller à la rencontre de l'autre, où qu'il soit sur la planète. Je rencontre des peintres qui découvrent la richesse du geste quotidien et la précieuse et ineffable magie de l'instant vécu. La peinture de Jan Steen, de Peter de Hooch, de Frans Hals, de Rembrandt, de Vermeer, de tant d'autres, me subjugué. La virtuosité exquise porte son regard sur les êtres humains dans leur vie réelle. Ici, il ne s'agit pas de contempler l'Être, mais d'admirer les êtres. L'absolu s'absente et invite la présence sublime des personnes. À la même époque, dans les mêmes lieux, cela semble très éloigné de Spinoza. Et pourtant, l'immédiateté de la relation du peintre avec la vie tient de la connaissance du troisième genre. Chacun d'entre nous peut comprendre, au-delà de l'émotion et de la technique, la vie sous notre regard. Nous pouvons en avoir l'intuition. C'est vrai, il faudra peut-être parcourir une *voie ardue* pour en arriver au sens universel de ce qui a l'apparence d'un moment banal de la vie des concitoyens de Spinoza... Je m'arrête, j'ai déjà dépassé l'heure.

Applaudissements. Le Doyen invite le public à poser des questions. Une personne souhaite connaître les références des citations. Ensuite, c'est le tour d'une jeune femme assise au troisième rang :

— Merci, Professeur, pour cet intéressant exposé. Une chose m'est restée derrière l'oreille. Vous citez Sartre... je reprends mes notes : *la découverte de mon intimité me découvre en même temps l'autre, comme une liberté posée en face de moi, qui ne pense, et qui ne veut que par moi ou contre moi*. Ce 'contre moi' m'interpelle. Peut-on aller vers l'autre lorsqu'il est contre nous ?

— Ah !, chère Péguy ! Merci pour cette question. Il faudrait une autre conférence pour bien vous répondre... Il faut toujours aller vers l'autre. Nous n'avons pas d'autre choix, j'en suis convaincu. Il ne s'agit pas d'effacer ou même de diminuer les différences. Il s'agit pour nous, pour toi et moi, de les comprendre. D'avoir l'intuition qui m'ouvre à toi et qui t'ouvre à moi. D'accepter ta présence et ma présence. D'accepter

ta monstruosité, comme le dit Ortega y Gasset, et ainsi d'accepter la mienne. Mais, bien sûr, il y a deux niveaux dans votre question. Je viens d'évoquer le premier niveau du 'contre moi', celui de la différence. Nous sommes absents l'un de l'autre et le passage à la présence est une confrontation, un face-à-face, qui exige l'intuition pour se déployer. Le deuxième niveau du contre moi est celui de la violence, de la pulsion d'absence, donc de la pulsion d'élimination de l'autre. Je dois la combattre en moi et me défendre de celle qui vient de toi. Le combat en moi passe par la réflexion, par la pensée, par une prise de conscience. Me défendre de toi... C'est difficile à résumer, Péguy. Je comprends celui qui se bat et, parfois, celui qui s'anéantit face à la violence. Le premier répond à un instinct de survie et aussi, peut-être, à la volonté de faire triompher le bien du mal. Néanmoins, lorsque les circonstances sont extrêmes, abominables, abjectes, comment ne pas comprendre le second ?

La lettre

Miklós est fatigué. Toutes ces conversations après la conférence ! Et le déjeuner avec le Doyen – quel bavard ! Pour finir, cette pluie. Un déluge tout au long du parc !

Il décide de se reposer quelques minutes avant de reprendre le travail, et se laisse tomber dans un fauteuil. Il se souvient de la lettre, se lève, cherche sa serviette, prend l'enveloppe et l'ouvre. Son visage devient méconnaissable, tant il est déformé par l'expression de tristesse. Tout contact avec son frère était coupé depuis longtemps. Il s'était éloigné pour de bon. Pendant vingt ans, Miklós se soumit à l'insupportable va-et-vient des périodes de crise et de sursis. Il prenait ses distances pendant les attaques, puis il essayait de tout oublier et de s'approcher lors des moments de calme médicamenteux. Et un jour, il comprit l'inutilité de ses efforts. Il accepta la défaite.

Miklós,

Tu es une vermine qui s'introduit dans les corps pour les manger de l'intérieur. Tu es entré dans la peau d'un frère que je n'ai jamais eu pour prendre tout ce qui est à moi. Tu es un escroc qui se donne des airs. Philosophe de merde, tes paroles compliquées ne trompent pas. Transfuge. Satan, travesti, la fin est proche.

Joseph

Miklós se sent mal. La tête tourne, le cœur bat très fort. Il s'étend sur son lit et ferme les yeux.

Le passé

« Vous devez vous cacher maintenant. Des méchants arrivent. Miklós, tu es grand, protège Joseph, ne le laisse pas faire du bruit ». « Papa, où est papa ? » « Il est de l'autre côté. Si plus tard, nous ne sommes pas là, écoute Miklós, va voir mamie, fait attention, assure-toi qu'il n'y a pas des méchants près de chez elle ». « Maman, j'ai peur ». « Vous devez vous cacher maintenant, vite ».

Leur père avait fait un fond double dans leur armoire. Ils devaient se tenir debout ou rester assis, l'un en face de l'autre, les genoux pliés. Ils n'ont pas eu le temps de s'asseoir. Ils entendirent le bruit de la porte qui s'effondrait et les cris de leurs parents. Miklós tenait Joseph par la poitrine avec la main gauche et couvrait sa bouche avec la droite. Ils tremblaient ensemble. Miklós essayait de retenir ses jambes pour ne pas faire du bruit en touchant le double fond. Deux coups : Pan ! Pan ! Après un silence, deux autres coups. Puis, des mots étouffés. Ensuite, plus rien.

Joseph avait quatre ans, Miklós sept. Ils restèrent planqués longtemps. Une heure, deux heures ? Tremblants, ils ne pouvaient ni parler, ni pleurer, ni presque respirer. Soudain, ils entendirent la voix de la voisine qui ouvrait le double fond. « Sortez, les enfants, vite... Allez-

vous-en, vite, vite, allez-vous-en ! » Elle leur donnait cet ordre tout en les tirants et en essayant de couvrir leurs visages. Miklós vit les deux corps gisant par terre et les taches de sang sur le mur.

Beaucoup plus tard, il comprit l'urgence de la voisine à les éloigner. Les sbires de la dictature s'emparaient des enfants des résistants exécutés, le plus souvent pour en faire un commerce, parfois pour les garder. Ces monstres interrogeraient les gens du coin pour retrouver les deux garçons. Elle voulait qu'ils partent, sans savoir où ils iraient.

Pouvant à peine marcher, tant leurs jambes étaient branlantes, ils prirent la direction de la maison de leur grand-mère. Joseph se laissait tirer en pleurant en silence le long du chemin. Il faisait nuit. En arrivant, ils se cachèrent derrière un arbre. Il y avait un étrange manège à la porte de l'immeuble. Puis, leur mamie est apparue sur une chaise roulante accompagnée d'hommes armés qui l'ont conduite dans une camionnette. Au même instant, une jeune femme surgit derrière eux. Miklós la reconnut. Deux ou trois fois, elle s'était approchée de leur mère à la sortie de l'école et elles avaient échangé quelques paroles. « Venez, je suis une amie de votre maman, je vais vous aider ». Elle avait été informée qu'ils essaieraient de retrouver leur grand-mère.

Elle les accueillit deux jours chez elle. Ils furent lavés, nourris et reçurent de nouveaux habits. La plupart du temps, ils restèrent assis, sans prononcer un seul mot. Ils l'entendirent dire au téléphone : « Ils sont gentils, ils sont choqués ». Le troisième jour, au matin, une voiture vint les chercher. Ils parcoururent beaucoup de kilomètres. Au tomber du jour, ils s'arrêtèrent. Le chauffeur, jusque-là silencieux, ordonna : « Voilà, sortez. Allez sonner à ce portail et dites que vous venez de la part de Gabriel ».

C'était l'orphelinat où ils allaient passer le reste de leur enfance et le plus clair de leur adolescence. Des femmes s'en occupaient discrètement, pour ainsi dire à l'écart du monde. Elles étaient bienveillantes et chaleureuses. Miklós en garde un bon souvenir. La discipline, l'organisation et la vie à la campagne n'étaient pas pour lui déplaire. La seule source d'inconfort était la continuelle révolte de Joseph contre tout et contre tous.

Ils eurent une scolarité assez libre. Très tôt, on leur apprit à travailler

dans les champs et à s'occuper des animaux. Joseph fugua à plusieurs reprises. Il était presque toujours assez vite rattrapé dans les alentours. Une fois, il disparut deux jours et deux nuits. Il revint de lui-même, immonde et affamé, et voulut se battre avec les autres enfants. Il fallut plusieurs personnes pour le contrôler, le laver et l'enfermer dans une chambre, pour qu'il se calme.

Parmi les jeunes femmes, Miklós s'attacha surtout à Édith, une noire assez grosse, souriante et douce. À cette époque, elle lui paraissait bien âgée. En réalité, elle devait être dans la trentaine. Ils firent beaucoup de lectures ensemble. Elle aimait les classiques grecs. Toute cette promiscuité des dieux et des hommes chez Homère donnait un peu le vertige à Miklós et le faisait rêver. Lorsque les deux allaient nourrir les bêtes, Édith récitait souvent : « Il croit savoir quelque chose, alors qu'il ne sait rien, tandis que moi, si je ne sais pas, je ne crois pas non plus savoir ». 'Il, qui est-ce ? se demandait alors Miklós. Plus tard, en lisant l'Apologie de Socrate, il ne pouvait contenir les larmes en pensant à sa chère Édith, qui finit terrassée par une balle perdue tirée par la police à la poursuite de trafiquants.

Un jour, on lui annonça la fin de la dictature. Le nouveau gouvernement voulait prendre en charge les jeunes placés dans les orphelinats. Les deux frères furent séparés. On plaça Miklós dans un internat de la capitale et Joseph fut pris dans un établissement spécialisé pour jeunes « difficiles ». Joseph avait quatorze ans et Miklós dix-sept. Depuis, ils ne partagèrent plus le même toit. Deux ans plus tard, on convoqua Miklós : Joseph l'accusait de traitements violents dans leur enfance. Miklós put mettre en contact les responsables de son école avec l'orphelinat. Les conclusions furent claires : ces allégations n'avaient aucune réalité et tenaient du déséquilibre mental. Quelques semaines plus tard, on l'informa de l'admission de Joseph dans un hôpital psychiatrique pour une « cure temporaire ». Le mois d'après, il reçut une lettre affectueuse de Joseph. Il lui disait combien il l'aimait, qu'il avait repris ses quartiers à l'école et ses cours avec enthousiasme. Ravi, Miklós s'empressa de lui rendre visite. Il fut aux anges de le voir calme, normal et posé. Joseph demanda la permission de sortir quelques heures et les deux frères dinèrent dans un bistrot sympathique. Ils

parlèrent de tout et de rien comme jamais auparavant. Les trois années suivantes, Miklós lui rendit visite tous les deux ou trois mois. Il vit bien les sautes d'humeur de Joseph. C'est bien lui, c'est sa personnalité, se dit-il. Ignorant, il ne perçut pas la maladie, jusqu'au jour où Joseph fut interné à nouveau. Le médecin qui le prit en charge appela Miklós. « Les visites sont pour l'instant interdites, lui dit-il. Votre frère n'est pas en mesure d'établir une relation avec son entourage. Pour l'instant, nous évaluons son état. Je vous tiendrai au courant de son évolution ». Il fut profondément attristé. Revivant les quatre coups de feu, il se demandait pourquoi il s'en était sorti et pas Joseph.

À cette même époque, le Ministère des Finances lui adressa une lettre : l'État souhaitait aider toutes les victimes de la dictature à retrouver leur identité et leurs biens. La question de l'identité ne s'appliquait pas à leur cas. Elle concernait les enfants qui avaient été adoptés, encore bébés, par les assassins de leurs parents ou par ceux qui les avaient achetés. Par contre, quant aux biens matériels – la maison, jamais revue, un compte en banque peut-être, l'héritage des grands-parents, d'autres possessions – il devait s'en occuper, tout au moins par égard à ses parents. Et pourtant, jusqu'alors il n'y avait pas pensé.

Bien entendu, la même missive fut adressée à son frère. L'hôpital répondit que Joseph n'était pas en mesure de s'en occuper. Miklós reçut alors un deuxième courrier l'enjoignant à se saisir de cette affaire, dans l'intérêt des deux. Presque deux ans furent nécessaires pour établir les faits : la maison de leurs parents et l'appartement de leur grand-mère avaient été pris par les agents de la dictature, disparus depuis. La maison avait été détruite et une autre construite à sa place. L'existence d'un compte en banque fut en effet confirmée, cependant tout registre avait disparu. Finalement, le gouvernement l'informa qu'une estimation serait faite et communiquée en temps utile par leurs services.

Pendant cette période, la situation de Joseph évolua. Après quelques mois, il quitta l'hôpital pour rejoindre une école pour des cas à « problèmes », spécialisée dans l'apprentissage de métiers manuels. Miklós allait le voir quand il pouvait, peu souvent en réalité. La rédaction de sa thèse, les cours qu'il donnait pour gagner un peu d'argent et les tractations avec le gouvernement prenaient tout son temps. (Il avait,

en effet, réussi le concours à l'Enseignement Supérieur et obtenu une bourse d'études qui lui permit de poursuivre sa formation). À chacune de ses visites, Miklós voyait Joseph diminué sous l'effet de la médication. Malgré cela, il le tenait au courant des affaires les concernant.

L'état de Joseph s'améliora peu à peu. Miklós se réjouit de constater qu'il reprenait de l'entrain. Joseph était plus chaleureux et lui parlait davantage de son quotidien. Dix-huit mois après la dernière lettre, Miklós reçut l'annonce officielle de ce qu'ils allaient percevoir. Il expliqua encore une fois toute cette histoire à Joseph. Le même jour, ils allèrent à la banque pour ouvrir un compte au nom de Joseph. Le gouvernement pouvait donc verser à chacun des deux le cinquante pour cent de cet « héritage », ce qui fut fait.

Joseph avait trouvé du travail dans une petite usine et se portait assez bien. Miklós nourrit alors l'espoir de le voir mener une vie normale. Il le conseilla d'acheter un petit appartement avec une partie de son avoir, pour quand il serait tout à fait indépendant. Joseph suivit la proposition. Après quelques recherches, il trouva ce qui lui convenait. Avec l'accord de son école, il s'y installa, à condition d'être suivi régulièrement par un spécialiste.

Erreur. Seul et, à ses yeux, normal, Joseph arrêta les médicaments et les visites chez le psychiatre. Ce fut le début d'un cycle de plusieurs années. Les poussées de délire et d'agressivité entraînaient son hospitalisation, parfois avec l'aide de la police. Ces accès étaient ensuite suivis de périodes de calme relatif. Joseph disait alors à son frère de ne pas se faire de souci : il était conscient du mal qui l'affligeait, il n'oublierait pas sa médication et rendrait régulièrement visite à son médecin. Quelques mois plus tard, néanmoins, éclatait une nouvelle crise.

Un jour, Miklós reçut une lettre d'un avocat. Joseph l'accusait d'avoir dérobé une partie de leur « héritage ». L'homme de loi le sommait de présenter les preuves du contraire, sinon il le porterait devant les tribunaux. Miklós en fut choqué et très attristé. Après réflexion, il répondit qu'il ne fournirait aucun document en sa possession. Il n'entendit plus rien pendant des mois, jusqu'au jour où il reçut une nouvelle lettre de l'avocat. D'après ses recherches, lui disait-il, le partage

fut correct. La question, maintenant, était celle de ses honoraires, car Joseph se refusait à les payer. Il les présentait donc à Miklós qui, étant l'aîné et sain d'esprit, devait les payer.

Miklós ne répondit pas. Cela ne l'empêcha pas de se rendre auprès de Joseph, et d'accepter sa présence chez lui, pendant les périodes d'accalmie. Cependant, au fil des années, les agressions lors des crises devinrent de plus en plus insupportables. Avec grande peine, Miklós prit ses distances. Le coup de grâce se produisit quand il reçut une lettre de Joseph l'accusant d'avoir soudoyé les fonctionnaires du gouvernement afin de le voler. Il ne répondit pas et coupa tout contact avec son frère.

Constat d'échec

Miklós ouvre les yeux et pense à la question de Péguy : « Puis-je aller vers l'autre quand il est contre moi ? Puis-je aller vers mon frère, qui est fou et contre moi ? J'ai essayé, j'ai échoué. L'interrogation est plus vaste. Les fanatiques, les extrémistes barbares, ne sont-ils pas entraînés par l'aliénation ? Un frère, un père, un fils, un proche, ou un autre être humain, quelle différence dans la déraison ? Se battre pour se défendre et peut-être pour faire vaincre le bien sur le mal ? Existe-t-il un bien pour triompher de la folie ? ».

Il se sent épuisé.

Éleuthéria

La chasse

Du haut de son mètre quatre-vingt-cinq, Alexandre observe le parc. La journée est magnifique, le ciel est bleu, le soleil éclatant et le fond de l'air témoigne de la fraîcheur du printemps. Tenant son sandwich à la main, Alexandre balaye des yeux cet espace. Le vert, encore pâle, domine toutes les couleurs. Il cherche le banc où il ira s'asseoir pour avaler son jambon-beurre. De préférence à côté d'une jeune femme venue se chauffer au soleil. Ou d'une maman qui surveille son enfant, peu importe. Ce qu'il veut, c'est chasser.

Son père lui a dit et répété : « L'homme est un animal chasseur. Il est grégaire, mais la chasse est une affaire individuelle. Les chefs sont ceux qui chassent et lorsqu'ils sont rassasiés, les autres se nourrissent des restes. C'est bien d'avoir des amis, c'est nécessaire de savoir travailler en équipe, cependant ton plan de chasse tu ne pourras pas le partager. Tu devras le concevoir et l'entreprendre seul, et la victoire t'appartiendra ».

Pour l'approche des femmes, Alexandre emploie une technique simple et discrète. Il lui suffit de s'asseoir en silence. La carrure imposante et l'air romantique, avec ses cheveux châtain, abondants et longs, attirent l'attention de sa proie, qui se fige quelques instants. Vient alors le moment critique : soit la jeune femme, sentant la menace, se lève et part, ou alors, séduite par le danger, elle reste, poursuit sa lecture, ou la surveillance de son enfant, comme si de rien n'était. Dans ce cas, après quelques instants, Alexandre la regarde, lui sourit aimablement et lui adresse la parole avec une question : « Qui es-tu ? ».

Il est toujours amusé de voir qu'il n'y a jamais deux réactions identiques à ce premier pas : parfois, la jeune femme s'en va, en lâchant un « bonjour » timide, ou très fort, pour signifier un adieu clair. Souvent, elle reste muette sous le charme du large sourire d'Alexandre.

D'autres fois, elle est amusée et répète la question (« Qui suis-je ? »). Si elle est osée ou précipitée, elle se présente par son nom.

Si la proie ne s'est pas envolée, Alexandre engage la conversation par une quelconque observation banale qui lui vient à l'esprit. Si l'entretien s'anime, Alexandre fait son deuxième pas : « Je dérange quelqu'un si je t'invite à dîner ? ». Il a lu dans un magazine qu'un certain Président de la République posait cette question chaque fois qu'il voulait faire une conquête...

Aujourd'hui, il s'est assis à côté d'une blonde qui l'a vu s'approcher. Elle garde ses yeux mi-clos et le visage tourné vers le soleil. Alexandre finit son sandwich, ferme les yeux, se tourne vers le soleil et attend. Lorsqu'il sent qu'elle s'apprête à partir, il fait son premier pas. Elle reste, ils se parlent de choses et d'autres. Il fait son deuxième pas, elle répond par un grand sourire.

— Julie.

— Alexandre, pour vous conquérir.

Ils se donnent rendez-vous à 20h et se quittent avec une poignée de main. Dans le trajet vers le bureau, Alexandre se réjouit d'envisager une soirée agréable et peut-être une nuit de fête.

Chez Gianni

« Chez Gianni » est une typique trattoria, chaleureuse, toujours pleine à craquer, sa cuisine exquise est très prisée. C'est difficile d'avoir une table sans s'y prendre à l'avance, mais Gianni s'arrange toujours pour son ami Alexandre.

À l'entrée, le bar est en permanence envahi par une foule de gens qui attendent une table ou qui viennent simplement prendre un verre et partager l'atmosphère festive. Alexandre est arrivé en avance pour attendre Julie. Alors qu'il échange quelques mots avec deux ou trois connaissances, il est frappé en apercevant une femme qui lui semble

magnifique. Pourtant, elle n'a rien de si particulier : élancée, brune, cheveux courts, l'allure accentuée par des jeans étroits et un pull assez large. À première vue, peu de choses la distinguent des jeunes femmes qui sont là conversant allègrement.

Julie arrive, le rejoint et l'embrasse sur les deux joues. Il la complimente pour sa beauté, lui propose une coupe de champagne et lui dit qu'ils auront bientôt leur table. Peu après, Gianni vient les chercher. Aussitôt assis, Alexandre lui parle du menu avec une joie et un plaisir contagieux. Julie est séduite. Elle est apprivoisée.

Alexandre avait raison, la soirée est très agréable. Julie est calme et affable. La nuit sera parfaite, elle le suivra aujourd'hui, sans attache.

L'étrangère

Les jours suivants sont inconfortables, Alexandre est hanté par l'image de cette noirette – italienne, moyenne-orientale ? Pendant une bonne semaine, il la cherche dans l'affluence du bar de Chez Gianni. Enfin, un soir, elle est là, en compagnie d'un petit groupe de jeunes. Il se faufile calmement, s'approche, demande au barman une coupe de champagne et boit une gorgée sans hâte. Tournant le dos au bar, il l'observe discrètement. Elle le regarde une ou deux fois et le fixe quelques instants sans expression dans ses grands yeux noirs. Il sait qu'il ne faut pas se précipiter, il attend. Après un bon quart d'heure, elle vient poser son verre à côté de lui.

— Qui es-tu ?

Elle sourit.

— L'étrangère.

— Ah !

— Excusez-moi, nous passons à table.

En effet, Gianni lui fait signe, il va accompagner ses amis à leur table.

« L'étrangère..., en voilà une réponse ! » Alexandre est de nouveau envahi par un sentiment d'inconfort.

Les semaines suivantes, « Chez Gianni » devient une obsession. Il s'y rend tous les soirs dans l'espoir de revoir cette étrangère, sans succès. Gianni, qui le retrouve seul aussi souvent, s'en inquiète. En soulignant l'absurdité de la situation, Alexandre lui explique :

— J'ai vu une fille l'autre soir, j'ai échangé à peine un mot avec elle. Elle me colle à la peau et je ne la retrouve plus.

Gianni le tapote sur le dos.

— Laisse tomber ! Il y a tant de belles filles, tu n'as qu'à en cueillir une, comme d'habitude.

Alexandre sourit. Ces paroles ne soulagent pas son malaise.

Élée

Le temps passe, il récupère un peu de son aisance. Toutefois, il ne retrouve pas le goût de la chasse. Ces jours-ci, il préfère s'asseoir sur un banc inoccupé.

La journée est belle, Alexandre a enlevé sa veste, il est assis, détendu. Soudain, il aperçoit à cent mètres une silhouette qui ressemble à l'étrangère. Vient-elle vers lui ? Avec le cœur qui bat dans son cou, il voit qu'elle se dirige droit sur lui. Lorsqu'elle est toute proche, il la contemple, totalement subjugué par sa beauté. Elle s'assied à son côté.

— Et toi, qui es-tu ?

— Ah ! Alexandre...

— Mes amis m'appellent Élée.

— Et d'où viens-tu ?

— D'ici même.

— Pourquoi alors « l'étrangère » ?

— J'ai été surprise par la question « Qui es-tu ? »... Nous sommes tous étrangers en arrivant dans ce monde où nous nous enracinons par la pensée et la mémoire. Ce sont les mots d'une femme remarquable, Hannah Arendt.

— Oh là là, une intello !

Ils restent un instant sans un mot.

— Élée... d'où vient ce nom ?

— C'est un diminutif, en fait je m'appelle Éleuthéria. Mes parents étaient de vrais intellectuels, bien plus que moi, je crois. Je dois m'en aller.

Elle se lève d'un bond et part d'un pas ferme. Alexandre reste cloué sur le banc. Elle se retourne et lui dit qu'ils se retrouveront bientôt.

« Éleuthéria... quel nom étrange », pense Alexandre. « Les gens sont fous de donner des noms pareils à leurs enfants ».

Deux jours plus tard, entrant dans le parc, Alexandre voit qu'Élée est assise sur un banc et lui fait signe de la main. En s'approchant, il est envoûté par ce visage parfait et ces yeux noirs qui le dévisagent posément.

Ils se saluent d'un signe de la tête et restent quelques instants assis côte à côte, se regardant en silence. Ensuite, Élée lui parle. Sa voix est plutôt basse et bien timbrée.

— Éleuthéria veut dire liberté en grec. Mes parents voulaient que je sois libre. Enfant, j'entendais mon père plaisanter : « Je ne peux pas faire pipi à ta place, et toi aussi, tu ne peux pas faire pipi à la place de personne d'autre ». Ma mère disait : « Tu as une tête que tu portes partout avec toi, fais en usage, comme tu te sers de tes mains ». À l'adolescence, j'ai commencé à comprendre le lien entre la liberté et la maîtrise de la pensée solitaire. L'anecdote du pipi, c'est l'image de ma solitude face à ma destinée. La pensée, dans cette tête que je porte avec moi, dois faire l'examen critique de toutes les valeurs... Ensuite, à moi de choisir ! L'autre jour, j'ai mentionné Arendt. D'après elle, si nous prenons racine dans ce monde par la pensée et la mémoire, nous trouvons nos limites, nous pouvons vivre avec nous-mêmes, nous sommes libres.

Alexandre boit avec avidité ces paroles. Ils se regardent intensément. La journée est belle, la chaleur de la fin du printemps se fait sentir. Alexandre pose sa main sur celle d'Élée. Il est apprivoisé.

Postface

En évoquant la pensée d'Hannah Arendt, Éléa fait référence au texte suivant : « Penser et remémorer... sont la façon humaine de s'enraciner, de prendre place, dans ce monde où nous arrivons en étrangers. [...] Bien entendu, quelqu'un peut avoir bon caractère ou mauvais caractère, être agressif ou docile, ouvert ou réservé ; quelqu'un peut avoir toutes sortes de vices, comme il peut être né intelligent ou bête, beau ou laid, amical ou inamical. Si c'est un être pensant, enraciné dans sa pensée et sa mémoire, sachant donc qu'il doit vivre avec lui-même, il y aura des limites à ce qu'il peut se permettre de faire, et ces limites ne lui sont pas imposées de l'extérieur, elles seront fixées par lui-même »⁹.

⁹ Some Questions of Moral Philosophy, dans Responsibility and Judgement, Schocken Books, New York.

Petra et Quentin

Reflets perlés

La chambre est dans la pénombre. Couvert jusqu'à la ceinture, le torse nu, Quentin contemple la silhouette dessinée par la hanche de Petra sur la blancheur tamisée du drap. Couchée sur le ventre, le visage couvert par ses abondants cheveux laineux, Petra est endormie. Quentin la regarde ému. Même dans ce clair-obscur, il voit sur sa peau ces reflets perlés qui l'émerveillèrent lorsqu'elle arriva à la marbrerie.

Leur première rencontre eut lieu quelques semaines auparavant, chez Antoine, un ami d'école de Quentin.

São Tomé e Príncipe

Ses amis le saluent chaleureusement à son arrivée. Attirée par sa grande taille et ses larges épaules, Petra le suit du coin de l'œil. Il passe d'un groupe de camarades à l'autre et avec quelques mots, il provoque des réactions animées. Finalement, le voyant s'asseoir seul, un verre à la main, Petra décide de lui tenir compagnie.

— Bonsoir ! Je suis Petra.

— Quentin, enchanté.

Il sourit, étonné de n'avoir pas encore remarqué cette magnifique jeune femme. Il reste interdit un instant. Il l'observe. L'équilibre de ce visage ovale est parfait : le regard en amende, moqueur, iris et pupille noirs profonds, contrastant avec le blanc de l'œil, le nez droit légèrement aplati, des lèvres à peine charnues, impeccablement dessinées.

— Je suis une collègue d'Antoine.

— Vous faites aussi la médecine ?

— Nous sommes internes à l'Hôpital Universitaire.

— Bravo !

-
- Merci.
 - Quelle est votre spécialité ?
 - Peut-on se tutoyer, je préfère.
 - D'accord.
 - La médecine générale. On en a besoin chez moi.
 - Où ça ?
 - São Tomé e Príncipe. Ce sont des petites îles africaines.
 - Oui, je vois, je crois. Pardon, mes connaissances géographiques laissent à désirer.

La réaction de Petra est pleine d'entrain :

— Heureusement ! Si quelqu'un dit qu'il est français, on pense qu'il se plaît à dévorer un steak frites, s'il est américain, on le voit tenant un hamburger à la main... S'il vient de São Tomé, que va-t-on déguster ? Surprise !

Elle rit de bon cœur de ses propres paroles et du regard désarçonné de Quentin. Attiré par ces rires, Antoine s'approche et s'adresse à Quentin :

- Fais gaffe, tout le monde est amoureux d'elle.
- Moi aussi, je suis déjà amoureux d'elle !

Antoine prend place à côté d'eux.

— Petra, tu sais, Quentin est un marbrier. Tu ne connais pas ça, je parie.

Quentin saisi l'occasion avec allégresse :

- C'est à mon tour de surprendre !
- Alors ?
- Viens me voir une fois à la marbrerie, je te montrerai.

— De nous tous, dit Antoine, il était le plus fort au lycée. Sa dissertation de philosophie a été primée au baccalauréat. Ses amis le voyaient déjà en grand avocat ou en écrivain. Il est entré en architecture et après une année, il a quitté l'Université pour devenir marbrier... Méfie-toi, cet ouvrier cache un penseur !

La patrie des hommes

Les jours suivants, Petra et Quentin se donnèrent rendez-vous à maintes reprises à la cafétéria de l'Hôpital. Au cours de leur conversation, Petra lui parla de São Tomé e Príncipe, de la forêt, *Obó*, de l'océan, de la beauté magnifique de la nature, des musiques et des danses, l'Ússua et la *Puíta*. À la différence des autres ex-colonies, souligna-t-elle, le petit archipel est authentiquement africain. Le sang d'un Portugais coule peut-être dans ses veines, mais, insista-t-elle, il n'y en avait aucun parmi ses aïeux connus. Elle était un *forro*, dit-elle, descendante des femmes esclaves « libérées » avec leurs enfants dès le seizième, en conséquence de leur rapport avec les colons. Tout cela laissait Quentin rêveur et intensifiait la fascination exercée par Petra sur lui.

Au fil de ces rencontres, l'intimité se tissa entre eux. Un jour, Petra raconta l'histoire de son grand-père. À peine dans la quarantaine, il avait été tué par les Portugais lors du massacre de *Batepá*. Son père, un adolescent à cette époque, en a beaucoup souffert. Avec émotion, elle fit le portrait d'un homme joyeux, plein d'entrain et très croyant. Le jour où elle eut la confirmation de la bourse qui lui permettrait de partir pour étudier la médecine, il voulut lui parler seul à seul. Il lui décrivit les événements à *Batepá*, qui le plongèrent dans une profonde dépression. Il crut ne pas s'en sortir. « Dieu merci, le passage du temps est un baume ». Il apprit peu à peu à savourer chaque instant de la vie comme si c'était le *derradeiro*, le dernier, l'ultime. Il trouva dans la foi un rempart inébranlable et la joie d'accepter le don offert gratuitement par l'existence. Il travailla dans les champs le jour, étudia le soir et ouvrit un petit commerce. Son seul véritable but fut de fonder une famille qui ne connaîtrait pas la violence des hommes. « La révélation vint à moi par la souffrance, dit-il, toutefois la foi et le bonheur ne sont pas les fruits de la douleur. Ils sont en nous, ils peuvent germer en chacun de nous par des voies insoupçonnées. Cherche en toi-même et tu trouveras toutes les armes pour affronter le monde et pour faire le bien ».

Sans être croyant, Quentin senti néanmoins une forte empathie avec l'émotion de Petra. Ce jour-là, il rentra chez lui songeur, se demandant ce qu'il adviendrait de cette relation avec une femme qui le charmait et

de ce désir qui grandissait dans son corps.

Le lendemain, Petra lui apporta quelques strophes d'un poème de la poétesse de São Tomé, Alda do Espírito Santo, gravé sur le monument érigé en la mémoire des morts à *Batepá*. Elle essaya de le traduire, dit-elle, du mieux qu'elle put.

*Le sang des vies tombées
dans les buissons de la mort
le sang innocent
trempant la terre,
clamant justice.
C'est la flamme de l'humanité
chantant l'espérance
d'un monde sans chaînes
où la liberté
est la patrie des hommes¹⁰*

Pierre

Un monde sans chaînes où la liberté est la patrie des hommes...
Quentin eut un instant les larmes aux yeux.

— J'espère pouvoir visiter ce monument avec toi.

Petra sourit doucement.

— Tu sais, reprit Quentin, je pensais que « Petra » était par admiration pour Petra en Jordanie. Hier, quand tu as parlé de la foi de ton père, j'ai compris que c'était « Pierre ».

— C'est vrai, mes parents avaient décidé que ce serait Pierre si j'étais un garçon et Petra si j'étais une fille. En portugais, la pierre c'est *pedra*. Ils ont préféré Petra pour réellement signifier « Pierre ». Il y a tout un débat à ce sujet. Le Christ dit à Simon : « Tu es Pierre, et sur cette pierre j'édifierai mon Église, *Tu es Petrus, et super hanc petram aedificabo ecclesiam meam* ». Pierre c'est Petrus et pierre c'est petra. Donc je ne

¹⁰ O sangue das vidas caídas/nos matos das mortes/o sangue inocente/enso-
pando a terra,/clamando justiça./É a chama da humanidade/cantando a espe-
rança/num mundo sem peias/onde a liberdade/é a pátria dos homens.

serais pas Pierre, je serais la pierre...

— J'adore les pierres... Quand j'étais gamin, mes parents m'ont amené à Petra. Mon père est fasciné par ce lieu. Les tombeaux, en partie sculptés dans le roc, sont magnifiques. Tu connais ? Le plus impressionnant s'appelle Al Khazneh, le trésor. Je garde un souvenir éblouissant de ce voyage.

— Parle-moi de tes pierres, de la marbrerie.

— Mon grand-père l'a fondée. Maintenant, mon père et ses deux frères s'en occupent. Je suis le cinquième de la famille à y travailler. Nous faisons un peu de tout : les monuments, les tombeaux, les marbres pour la construction...

— Des tombeaux ! C'est un peu triste, non ?

— Tout le contraire. J'ai vite lâché l'architecture parce que j'ai compris ce qui me plaisait vraiment. J'ai réalisé que quoique je fasse, je serais celui que j'étais déjà. Et ce qui m'attirait, c'était le contact avec les gens, c'était d'essayer de les comprendre. Malheureusement, il y en a pour qui le tombeau est un coût obligé, une formalité pour sauvegarder les apparences. Dans ce cas, c'est triste. Mais il y a ceux qui veulent exprimer leur affection et pérenniser la mémoire. Ceux-là m'intéressent... Il faut de la créativité pour tenir un discours par la pierre, pour exprimer le sentiment du moment et projeter dans l'avenir une présence passée. Dans le bâtiment, c'est différent. Il faut tenter de voir avec les yeux du concepteur pour lui trouver la bonne pierre et la disposition idéale. Si on y arrive, il aura la conviction qu'il avait précisément cette pierre-là à l'esprit au moment où il a élaboré son projet. C'est un peu comme l'acteur qui joue son rôle devant l'auteur. C'est un bonheur pour l'interprète de faire croire au créateur qu'il est l'expression parfaite de sa création !

— C'est très beau, ce que tu dis là. Montrer à Dieu que nous nous efforçons d'être l'expression parfaite de sa création, c'est vraiment le plus grand bonheur. Le Christ, seul, était l'expression parfaite de Dieu le Père.

— Pardonne-moi, je ne suis pas croyant.

— Quoi ? Tu ne sais pas que tu es croyant, je crois.

— Je suis comme Alda do Espírito Santo, je crois en la liberté.

— Une chose n'empêche pas l'autre. Les hommes ont besoin d'un guide qui leur indique le chemin, sans s'imposer. Ils sont libres de

l'emprunter ou pas.

— Je reconnais qu'à leurs époques, les prophètes ont montré le chemin aux hommes, pour aller un peu plus au fond de leur humanité. Maintenant, nous devons être libres, en quelque sorte livrés à nous-mêmes. La tâche est à présent plus ardue, car elle doit se faire sans guide. Je reprends à mon compte les paroles de ton père. Les armes pour affronter le monde et faire le bien, il faut les chercher en nous-mêmes.

— « Le vent souffle où il veut, et tu entends le bruit, mais tu ne sais d'où il vient, ni où il va. Il en est ainsi de tout homme qui est né de l'Esprit ».

— Qu'est-ce que c'est ?

— L'Évangile selon Jean, 3.8.

Offrande

Ce jour-là, en rentrant chez lui, Quentin trouva sous sa porte une feuille de papier pliée :

De Olinda Beja, poétesse de São Tomé e Príncipe

Offrande

*Je t'apporte des arômes d'eau
fruits gens peau foncée
gouttelettes de sève vies sarclées
oquês boueux grossis
de cannelle et de cajamanga
je t'apporte des arômes de corps-âme
des rituels de puíta e Danço-Congo
insomnies tropicales
mélodies de ports inédits
paroles de gingembre coupé*

*par des bouches d'où coule
l'ananas sauvage*

*je t'apporte des rails de buissons encore
non découverts
épices vagues de poèmes*

je t'apporte ce qu'offre mon île¹¹

La marbrerie

Quentin s'emploie à tracer une épure depuis le début de l'après-midi. Sa concentration lui a permis d'oublier par moments l'absence de nouvelles de Petra. À l'approche de la fin de cette chaude et claire journée d'été, il est inquiet.

Soudain, il voit Petra surgir au portail de la marbrerie. Quelle apparition ! Toute en blanc, T-shirt, short et mocassins, elle avance à pas hésitants. Quentin est hypnotisé par les reflets perlés du soleil sur sa peau.

Il va vers elle et l'embrasse.

— Tu es magnifique ! Merci de cette surprise. Viens, je vais te présenter à mon père et à mes oncles, et te montrer notre travail.

Déconcertés par la présence de cette jeune femme noire, sculpturale, qui leur offre un franc sourire, les trois aînés la complimentent courtoisement.

Quentin lui fait visiter la marbrerie, lui décrit les techniques employées, lui montre ses croquis et lui explique leur but. Il lui parle de la multiplicité des pierres et leurs différentes utilisations, de la beauté des marbres, échantillons à l'appui.

¹¹ Dádiva//Trago-te aromas de água/frutos gentes pele escura/gotículas de seiva vidas capinadas/oquês barrentos empenhados/de pau-canela e cajamanga/trago-te aromas de corpo-alma/rituais de puíta e Danço-Congo/insónias tropicais/melodias de portos inéditos/palavras de gengibre repartido/por bocas onde escorre/abacaxi selvagem//trago-te trilhos de matos ainda /não descobertos/especiarias ondas de poemas//trago-te o que a minha ilha oferece

-
- Je suis venue t'inviter à dîner, lui dit-elle à la fin de ce tour.
- Excellente idée, mais il faut passer chez moi, je dois prendre une douche et me changer.
- D'accord.

Générosité

La chambre est dans la pénombre. Couvert jusqu'à la ceinture, le torse nu, Quentin contemple la silhouette dessinée par la hanche de Petra sur la blancheur tamisée du drap. Couchée sur le ventre, le visage couvert par ses abondants cheveux laineux, Petra se réveille petit à petit. Quentin la regarde ému. Même dans ce clair-obscur, il voit sur sa peau ces reflets perlés qui l'ont émerveillé tout à l'heure.

- Je me lève... Allons dîner, j'ai faim.
- Allons !

Quentin va se rafraîchir et s'habiller. Elle le suit. Ils décident de se rendre à pied à une brasserie non loin de là.

Leurs émotions sont trop intenses pour qu'ils puissent se parler. Assis à table, après avoir fait leur choix, ils se dévisagent longuement. Lorsqu'ils sont servis, Quentin rompt le silence.

- Vivons ensemble, veux-tu ?

Petra la fixe sans un mot. Une larme s'échappe de ses yeux. Quentin ne sait si c'est une larme de joie ou de tristesse.

— D'après Antoine, tout le monde est amoureux de toi. Tu as l'embarras du choix. Pourquoi moi ?

- Tu es beau... et généreux.
- Généreux ?
- Tu as suivi ton père et tu es bon envers les gens...
- C'est mon choix, pas de la générosité.

— Bien sûr que si. Je n'ai pas parlé de charité. Tu es généreux, c'est ton choix. C'est pour ça que je t'aime.

Après le dîner, Quentin raccompagne Petra chez elle. Donnons du temps au temps, se dit-il, avant de penser sérieusement à vivre ensemble.

Blanc, noir

Le lendemain matin, Quentin est réveillé par un appel d'Antoine.

— Tu dormais ?

— Pas de problème. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Petra m'a demandé de t'appeler. Vous avez dîné ensemble hier soir, elle m'a raconté, et puis, elle n'a pas osé te le dire. Elle est en train de partir en ce moment, elle prend l'avion pour rentrer chez elle. Son internat est fini, son départ était prévu, tu n'en savais rien, elle me l'a dit.

La gorge nouée, Quentin ne peut articuler le moindre son.

— Elle m'a prévenu que tu serais choqué. Avant de partir, elle a glissé un mot sous ta porte.

— Merci, Antoine.

— À bientôt.

Tremblant, Quentin lit l'adieu de Petra.

Chant d'Obó

*Le soleil frappe le dos du noir
et coulent les fleuves de sueur.*

Ardeur !

*Les yeux du blanc
comme des fouets
blessent le buisson hurlant...
Seule l'eau chuchotant/calme
court vers la mer
telle l'âme de la terre !¹²*

¹² Canto de Obó//O sol golpeia as costas do negro/e os rios de suor ficam correndo.//Ardor!//Os olhos do branco/como chicotes/ferem o mato que está gritando...//Só o água sussurrante|calmo/corre prao mar/tal qual a alma da terra!

Francisco José Tenreiro,
Poète de São Tomé e Príncipe

En ce moment douloureux, je suis le blanc et toi le noir ! Pardon !
Je te fais mal, je sais. Mon cœur est meurtri, le tien aussi. Tu es fort. Je
suis faible. Avec ta force, tu t'en sortiras. Moi, je m'inflige le châtement
de vivre avec une âme blessée.

Je ne pouvais te quitter sans me donner à toi et sentir en moi le don
de toi. Bonheur suprême ! J'aurais voulu en mourir.

Notre amour est impossible.

Ton monde repose sur des fondations de pierre et de raison. Chez
moi, les racines des arbres se voient à la surface et l'immensité de l'océan
se confond avec le Ciel.

Je t'aime.

Petra

Frère Szymon

L'Abbé

Troublé, Frère Szymon hésite avant de parcourir la Grande galerie, le long du cloître. Le soleil illumine généreusement la cour. La colonnade lui semble sans fin. La lumière reflétée par la croisée d'ogives des voûtes gothiques est intense et riche en nuances. Il sent l'urgence de se dépêcher, même de courir, cependant il se retient et s'impose un pas mesuré. Il lui faut retrouver son calme avant de se présenter à l'abbé.

Frère Szymon craint pour son laboratoire. Il doit le garder à l'abri de toute intromission. Le dialogue avec l'abbé est toujours difficile. Avec son lourd accent, Frère Szymon met à l'épreuve la surdité du vieil homme.

Son corps volumineux tangué le long de la galerie et s'arrête au seuil de la salle capitulaire. Il aperçoit l'abbé installé dans un grand fauteuil tourné vers l'une des fenêtres où le soleil ne pénètre pas. C'est un petit homme courbé par l'âge, portant des lunettes rondes perchées sur un nez aquilin et fin comme un couteau. Il a les yeux fermés. Frère Szymon se demande s'il sommeille ou s'il prie. Il s'approche lentement, et tressaillit, saisi par la voix aigüe de l'abbé, qui s'adresse à lui sans le regarder :

— « Et il vint vers les disciples, qu'il trouva endormis, et il dit à Pierre : Vous n'avez donc pu veiller une heure avec moi ! Veillez et priez, afin que vous ne tombiez pas dans la tentation ; l'esprit est bien disposé, mais la chair est faible ».

Frère Szymon reconnaît Matthieu 26.40 et 41, et devine le reproche qu'il va entendre. Un long silence s'ensuit. L'abbé reste immobile, les mains jointes devant ses lèvres, pour la prière. À côté du petit homme, Frère Szymon, debout, la tête baissée, semble encore plus énorme.

Dans une note haute, l'abbé tonne enfin :

— Encore une fois, vous dormiez pendant les Vigiles nocturnes ! Je l'ai senti, malgré l'obscurité. Pire ! Vous ronfliez pendant les Laudes ! Je suis inquiet. Je ne sais pas ce que vous préparez la nuit dans ce laboratoire... Votre assistant me semble bien malade, son teint est jaune. Arrêtez immédiatement vos recherches inutiles, sinon je ferai démanteler votre atelier.

— Dans tout ce que je fais, j'essaie de suivre l'enseignement de Saint Benoît.

— Que dites-vous ? Laissez Saint Benoît tranquille !

— Le laboratoire produit l'esprit-de-bois et les autres substances volatiles nécessaires pour l'Abbaye...

— Ne marmonnez pas. Parlez plus fort et lentement !

— La production...

— Il ne s'agit pas de cela. Ce sont vos fantaisies qui m'inquiètent. Tenez-vous en aux besoins du monastère !

— Mais... Thomas d'Aquin nous enjoint d'étudier la nature...

— Comment ? Assez ! Rendez grâce à Saint Benoît ! Dieu est le seul dessein de toute quête. Laissez vos piètres études et sondez votre foi.

Toujours la tête baissée et les yeux fermés, Frère Szymon se balance légèrement. Tout de suite, il se maîtrise, ne voulant pas trahir son impatience. Un nouveau silence s'ensuit. Visiblement, l'abbé n'est pas prêt à le dispenser. Le silence s'étend. Frère Szymon entrouvre les yeux et voit l'abbé toujours dans la même position, immobile. Prie-t-il ? La voix aigüe le prend au dépourvu :

— Vous ne me trompez pas, Frère Szymon. Arrêtez vos expériences. Vous êtes averti. Allez !

En s'éloignant, Frère Szymon pense à Frère Jean, son assistant et complice. « Il n'est pas bien, c'est vrai. Est-ce l'effet des gaz qui se sont dégagés lorsque nous avons augmenté la température ? Il faut qu'il s'en éloigne quelque temps ».

Père Philippe

Frère Szymon dort trois à quatre heures par nuit. Sa prière, lorsqu'il se lève, est la parabole du semeur, dans sa version préférée, celle de Luc :

« Un semeur sortit pour semer sa semence. Comme il semait, une partie de la semence tomba le long du chemin : elle fut foulée aux pieds, et les oiseaux du ciel la mangèrent. Une autre partie tomba sur le roc : quand elle fut levée, elle sécha, parce qu'elle n'avait point d'humidité. Une autre partie tomba au milieu des épines : les épines crurent avec elle, et l'étouffèrent. Une autre partie tomba dans la bonne terre : quand elle fut levée, elle donna du fruit au centuple ».

Dans sa tendre jeunesse, Szymon fut impressionné par la parabole du semeur. Il comprit qu'elle contenait un message, à peine codé, qui lui était adressé. Il s'imagina courant le long du chemin pour ramasser le don divin avant qu'il ne soit foulé aux pieds et mangé par les oiseaux du ciel ; il se vit pétrifié, contemplant avec horreur le plant divin se dessécher, faute d'humidité ; il fut suffoqué par le scandale des épines qui étouffent le don divin ; il voulut ardemment devenir une « bonne terre », pour recevoir l'offrande divine et la porter au centuple.

Souhaitant approfondir ses connaissances en théologie, il décida très tôt d'entrer au Séminaire. S'inspirant de la Règle de Benoît, d'emblée séduit par le commandement d'aller à la découverte de soi, il fut capable de se plier à une discipline ascétique. Pourtant, rien dans la bonhomie naturelle de ce corps volumineux et de ce visage rond au regard doux, ne laissait soupçonner une grande ténacité dans la quête de la « bonne terre ».

Ayant conclu brillamment sa formation, il choisit de rejoindre l'ordre de Saint Benoît à l'Abbaye de Notre-Dame de Solothurn-la-Belle. Son maître des diacres fut Père Philippe, une personnalité célèbre par son érudition et dont la chaleureuse bienveillance captiva le jeune novice. Les deux hommes nouèrent une relation d'estime sincère. Père Philippe perçu chez son protégé une spiritualité pure et élevée. « Mon successeur est enfin arrivé », se dit-il. À maintes reprises, pendant plusieurs mois, il décrivit à Szymon le chemin à parcourir pour atteindre « l'éveil ». Les

yeux percutants, d'un bleu clair et brillant, la bouche crispée par un rictus révélant sa concentration, Père Philippe discourut inlassablement sur l'énergie nécessaire pour vaincre les contingences animales « qui sont le fardeau de l'homme », et gagner « l'élévation de l'âme ».

Szymon fut hypnotisé par les paroles et le regard de son maître. Cette force singulière, pensa-t-il, le porterait vers la « bonne terre ». Père Philippe lui dit que la production de cette énergie était le fait d'une science ancienne et secrète. Il promit à Szymon de l'initier lorsqu'il jugerait qu'il fut prêt.

Le jour où Szymon reçut le sacrement de l'ordre, Père Philippe l'entretint du Grand Œuvre et lui montra son laboratoire. Il leur fallut parcourir de longs couloirs souterrains avant de se retrouver dans une cave carrée haute de trois mètres, jonchée de creusets, de mortiers, de métaux divers, et de flacons petits et grands. Un brûleur se trouvait sous une conduite pour l'échappement des gaz.

Frère Szymon fut stupéfait. Père Philippe lui dit :

— Ce laboratoire est caché. Demain, le tien ne pourra plus l'être, car tu auras besoin d'aide pour aboutir à la transmutation. Aussi, il te faudra une plus puissante évacuation des gaz dangereux. Tu travailleras la nuit, car le jour tu produiras la chimie nécessaire à l'Abbaye. Ce sera ta couverture.

Pendant plusieurs mois, le soir après les Vêpres, une fois l'Abbaye plongée dans l'obscurité, les deux complices se rendirent au laboratoire pour broyer et mélanger divers minerais, métaux et acides, pour chauffer ces assemblages et faire évaporer le liquide. Ce cycle était repris en combinant la partie solide avec de nouveaux minerais, métaux et acides. Père Philippe expliqua :

— Ce recommencement prend des mois, voire des années. Il faut de la persévérance. Les êtres éclairés l'appellent la « patience sacrée ». On travaille continument la matière afin d'atteindre la transmutation. Alors, par une liaison intime, l'on absorbe l'énergie nécessaire à l'éveil de soi, et l'on voit la lumière absolue qui illumine l'âme. C'est le Grand Œuvre !

Frère Jean

Du vivant de Père Philippe, les deux prêtres travaillèrent sans relâche. Au décès de son mentor, Frère Szymon cacha soigneusement les matériaux et scella définitivement le laboratoire. Il lui fallut peu de temps pour convaincre l'abbé de l'utilité d'un laboratoire pour la production d'alcool et d'autres substances pour l'Abbaye. L'abbé donna son accord en récitant à haute voix l'une des recommandations de Saint Benoît : « Le monastère doit, autant que possible, être disposé de telle sorte que l'on y trouve tout le nécessaire : de l'eau, un moulin, un jardin et des ateliers pour qu'on puisse pratiquer les divers métiers à l'intérieur de la clôture ».

Frère Szymon put donc organiser son « atelier » à sa guise et poursuivre son investigation matérielle et spirituelle. Il prit sous son aile, comme assistant, Frère Jean, un jeune prêtre dont la simplicité lui sembla garantir une parfaite docilité. Dans la liturgie des heures et dans l'accomplissement des multiples tâches ordonnées par Frère Szymon, Frère Jean fut exemplaire d'obéissance, de silence et d'humilité, suivant à la lettre les préceptes de Saint Benoît.

Le travail continua ainsi pendant de nombreux mois. La production diurne, fort modeste, donnait entière satisfaction à l'Abbaye. L'activité nocturne, un éternel recommencement, n'entamait pas la conviction de Frère Szymon : l'instant singulier, miraculeux, se produirait tôt ou tard. Il s'éprit pour Frère Jean d'une affection paternelle et fit dans ses prières le vœu de le voir devenir aussi une « bonne terre ».

Une nuit, Frère Jean fut secoué par une forte toux et des vomissements violents. Frère Szymon le porta dans sa cellule et alla chercher du secours. Les jours suivants, il resta jour et nuit au chevet du jeune Frère, et se sentit supplicié d'assister impuissant aux multiples soins prodigués, tous infructueux pour calmer les convulsions et les hématomésés.

L'agonie de Frère Jean fut atroce. Après sa mort, Frère Szymon se retira dans sa chambre où il demeura prostré et muet. Quarante jours plus tard, il fut convoqué par l'abbé.

Satan

Frère Szymon s'arrête à l'entrée de la Grande galerie. Il est étourdi par les ombres de cette fin d'après-midi. Chancelant, il entame le parcours vers la salle capitulaire. En y arrivant, il sursaute en voyant l'abbé dans la pénombre, dans son fauteuil, qui le fixe sévèrement à travers ses lunettes rondes et qui l'invite à s'asseoir sur la chaise devant lui.

— Je partage votre profonde tristesse. La mort de Frère Jean, un être limpide, est une perte douloureuse. Son âme est au Paradis. Je prie pour elle et je prie pour vous, qui n'avez pas suivi mes ordres. Que vous faut-il pour entendre raison ?

Un long silence suit cette question, posée avec un timbre aigu, qui blesse le cœur meurtri de Frère Szymon. Les larmes coulent sur ses deux joues rondes, mais ne l'empêchent pas de parler fort et distinctement :

— J'étais dans l'erreur, Monseigneur... Je souhaitais acquérir la force et la dignité pour recevoir la parole divine. J'espérais trouver la lumière spirituelle dont a besoin tout être misérablement matériel comme moi... Monseigneur, pardonnez ce faible pécheur... Après la mort de Jean, j'ai compris... C'était devant mes yeux ! C'était là, toujours là ! Ce que je cherchais était en moi, depuis le début des temps et pour les siècles à venir !

L'abbé l'interrompt d'un geste de la main :

— « Arrière de moi, Satan ! car tu ne conçois pas les choses de Dieu, tu n'as que des pensées humaines ».

Frère Szymon reconnaît Marc 8.33 et laisse ses larmes couler à flot.

— Jamais ! Plus jamais vous ne remettrez les pieds dans ce laboratoire ! Allez !

— Merci, Monseigneur.

La Grande galerie est maintenant entièrement sombre. Frère Szymon avance d'un pas lent, son corps volumineux titube. Il essuie ses larmes et récite à soi-même tout le passage de Marc 8.27 à 33 :

« Jésus s'en alla, avec ses disciples, dans les villages de Césarée de Philippe, et il leur fit en chemin cette question : Qui dit-on que je suis ? Ils répondirent : Jean-Baptiste ; les autres : Élie ; les autres, l'un des

prophètes. Et vous, leur demanda-t-il, qui dites-vous que je suis ? Pierre lui répondit : Tu es le Christ. Jésus leur recommanda sévèrement de ne dire cela de lui à personne. Alors il commença à leur apprendre qu'il fallait que le Fils de l'homme souffrît beaucoup, qu'il fût rejeté par les anciens, par les principaux sacrificateurs et par les scribes, qu'il fût mis à mort, et qu'il ressuscitât trois jours après. Il leur disait ces choses ouvertement. Et Pierre, l'ayant pris à part, se mit à le reprendre. Mais Jésus, se retournant et regardant ses disciples, réprimanda Pierre, et dit : Arrière de moi, Satan ! car tu ne conçois pas les choses de Dieu, tu n'as que des pensées humaines ».

Xavier et deux équations

Xavier ouvre les yeux. Il regarde dans le noir et essaye de comprendre ce rêve énigmatique. Il allume la lampe de chevet, se lève, le froid pique sa peau. Il se blottit dans sa robe de chambre, s'assied à sa table de travail, ouvre un petit calepin et note quelque chose.

C'est l'heure, son frère est ponctuel, il faut y aller. Il se lave le visage, enfle les habits de la veille, met son manteau et sort. Dehors, il fait encore noir, le bistrot est à quelques pas.

Francis est déjà là avec son café-croissant.

— Salut, mon vieux.

— Pardon du retard.

— Je viens aussi d'arriver. Manuela m'a tout de suite apporté le café. As-tu vu comme elle est jolie ce matin ?

— Je dois te raconter mon rêve.

Francis le regarde avec tendresse et pitié. Manuela apporte le café-croissant de Xavier.

— Regarde comme sa jupe moule ses fesses aujourd'hui !

— J'ai rêvé de papa.

Francis sourit et soupire.

— Et comment va le vieux dans l'au-delà ?

— Nous étions dans mon bureau. D'un coup, il est allé au tableau noir et m'a dit : « voici la conjecture »... Deux équations sont apparues avec son écriture bien dessinée, et je me suis réveillé.

— Eh ben, ce n'était pas très joyeux !

— J'ai pu noter les équations en me réveillant, elles ne veulent rien dire.

— Et depuis quand des équations veulent dire quelque chose ?

Xavier, qui n'a pas cessé de regarder son café en racontant son rêve – il n'aime pas dévisager les autres –, lève les yeux.

— Depuis toujours.

— Bah ! Tu vis dans tes rêves, tu vas finir par travailler du chapeau !

— Et qu'est-ce que tu en sais ?

Xavier est à nouveau penché sur son café. Quelques minutes s'écoulent, les deux hommes mâchent leurs croissants.

— Je dois y aller.

— Moi aussi.

Ils laissent quelques pièces de monnaie sur la table et s'apprêtent à partir.

— À propos de ton rêve, c'est quoi une conjecture ?

— C'est un théorème supposé vrai, mais dont la preuve n'existe pas encore.

— Ok, je vois, tout se passe dans la tête, ta tête. Ouvre tes yeux ! Regarde comme Manuela est mignonne...

La Faculté est à vingt minutes à pied. Xavier fait chaque jour cette petite marche. En arrivant dans son bureau, il écrit les deux équations sur le coin en haut à droite du tableau noir. Il s'assied et les contemple longuement, immobile. Xavier est petit, mince, son visage est dominé par son nez pointu. Lorsqu'il fixe quelqu'un, chose rare, son regard est pénétrant, un peu effrayant.

D'un coup, il se tourne vers sa table de travail et cherche un cahier parmi le grand nombre de papiers et de livres en désordre. Il doit préparer son cours, il lui reste à peine dix minutes. Il a déjà fait ces leçons les années précédentes, il les connaît bien. La théorie des Surfaces de Riemann est pour lui un sujet de prédilection.

La salle de conférences est au fond du couloir et cinq étudiants, trois jeunes femmes et deux jeunes hommes, l'attendent.

Xavier écrit sur le haut du tableau noir : « Différentielles analytiques et harmoniques – Théorème d'existence ». Tournant le dos aux étudiants, il entame son cours en regardant ces mots comme s'il y lisait sa pensée.

— Aujourd'hui, nous allons nous attaquer au théorème d'existence des différentielles analytiques et harmoniques ayant des singularités données sur une Surface de Riemann... Vers le milieu du dix-neuvième, Riemann croyait avoir trouvé la preuve de leur existence, cependant Weierstrass a montré quelques décades plus tard que la démonstration

de Riemann était incomplète. Beaucoup de gens – Schwarz, Neumann, Poincaré – se sont attelés à résoudre ce problème. Il a fallu attendre qu'Hilbert reprenne et complète en 1900 la preuve de Riemann... Encore une chose : sauf erreur, personne ne songeait à l'utilité pratique de cette théorie. Il semble que les fonctions harmoniques trouvent maintenant des applications dans la robotique, dans des questions d'ingénierie, etc.

Xavier écrit le théorème sur le tableau noir, fait un rapide commentaire sur chaque terme de l'énoncé et procède à la démonstration, avec trois résultats préparatoires, deux lemmes et un théorème préliminaire. Les cinq étudiants l'écoutent attentivement et prennent des notes.

Xavier se tourne enfin vers eux.

— Voilà, on en reste là pour aujourd'hui. Des questions ? Sophie !

— C'est à propos de votre remarque au début du cours. On peut quand même penser, n'est-ce pas, que Riemann avait quelques motivations pour ainsi dire concrètes, puisque à l'origine, il s'agissait de bien maîtriser la racine carrée et autres fonctions multiformes ?

— Oui, bien sûr. Cela dit, il me semble inattendu et assez satisfaisant qu'après tant de développements théoriques, on aboutisse à la robotique ou à l'ingénierie avec des outils hautement abstraits.

— Alors, est-ce par hasard qu'une théorie se prête à l'application ? Ou bien est-ce qu'on colle toujours à la réalité d'une façon ou d'une autre ?

— Sophie, je vois que vous êtes philosophe ! Pour moi, on ne quitte jamais la réalité. Mais, je n'en sais rien. C'est peut-être une question d'habitude. Quand je dis qu'il y a dans la nature des Surfaces de Riemann, de même que des triangles ou des différentielles harmoniques, je le sens vraiment comme si j'affirmais qu'il y a des arbres dans la nature... D'autres questions ?

— Encore un peu de philo, si vous voulez bien.

— Dites, Sophie.

— Dans la mesure où la théorie se développe en répondant à des questions qu'elle se pose elle-même, est-il impossible d'imaginer que dans une autre culture, disons une autre planète, on puisse avoir une théorie différente et pourtant obtenir les mêmes applications ?

— Je n'en sais rien. Intuitivement, je pense que non. Les mots

pourraient être différents, les symboles et notations aussi, le contenu néanmoins serait le même, il me semble. Une Surface de Riemann est une Surface de Riemann partout dans l'Univers, je crois, et pour toujours... D'autres questions ? Bien, alors à lundi prochain.

En quittant la salle de classe, Xavier est mal à l'aise. « J'aurais pu répondre autrement ». Une fois dans son bureau, il s'assied sur sa chaise et contemple longuement les deux équations dans le coin en haut à droite du tableau noir. « Zut, je dois me dépêcher. Rachel n'aime pas se faire attendre ».

Rachel est sa femme, son ex-femme. Ils se sont séparés sans mésentente, simplement chacun menait sa vie de son côté. Ensemble, ils se marchaient dessus. Ils se retrouvent pour déjeuner quelques fois par semaine, comme dans le passé. Rachel est professeur de philosophie, elle donne cette année un cours sur Kant, une première pour elle. Si elle ne portait pas les grandes lunettes qui glissent sur son nez et si elle teignait ses cheveux précocement gris, Rachel serait une femme attrayante.

— Salut !

— Tu es en retard.

— Pardon, j'ai un peu dépassé l'heure de mon cours.

— Pauvres étudiants...

— Tu prends le plat du jour ?

— Oui.

— J'ai fait un drôle de rêve cette nuit. J'ai rêvé de papa. Nous étions dans mon bureau et il m'a dit « Voici la conjecture », me montrant deux équations.

— Tu les as retenues ?

— Je les ai notées. Elles ne veulent rien dire.

— Il faut creuser un peu, qui sait.

— Ton cours, ça marche ?

— Kant est difficile pour les étudiants de première année.

— Pourquoi ne pas le faire pour des étudiants plus avancés ?

— Il y en a qui viennent aussi.

— À la fin de mon cours, une de mes étudiantes m'a demandé par quelle magie on avance dans une théorie abstraite et ensuite, on

l'applique dans l'industrie. Et puis, elle voulait me convaincre que dans une autre planète, on pourrait avoir une théorie différente et quand même aboutir aux mêmes résultats !

— Ah ! L'épistémologie rattrape les maths !

Un garçon vient prendre la commande, les deux choisissent le plat du jour accompagné d'un verre de vin rouge. Rachel le regarde avec un sourire moqueur.

— La théorie ne tombe pas du ciel !

— Bien sûr que non, il y a toujours une motivation concrète... Ça se perd dans la nuit des temps. Et la théorie continue.

— Il y a peut-être une sorte de mémoire inhérente à la théorie. Kant a un passage intéressant à ce sujet. Il donne comme exemple le fait de se déplacer dans une chambre connue, plongée dans l'obscurité.¹³

Les plats du jour arrivent et le couple commence à manger en silence.

— J'ai répondu de façon simpliste. J'ai réduit le problème à une question d'habitude. On s'habitue à ce que le mental et le réel se confondent. Le langage peut varier d'une planète à l'autre, pas le contenu.

— Ce n'est pas une réponse simpliste...

¹³ Rachel fait probablement allusion au passage suivant de « Que signifie s'orienter dans la pensée ? », texte de Kant publié en 1786 : « Dans l'obscurité, je m'oriente dans une pièce connue de moi si je puis saisir un seul objet dont j'ai la position en mémoire. Mais rien d'autre ne m'aide alors manifestement que le pouvoir de déterminer les situations selon un principe de différenciation subjectif [...] Pour finir, je peux même élargir encore plus ce concept puisqu'il consiste en la faculté de s'orienter non seulement dans l'espace, c'est-à-dire mathématiquement, mais, de manière générale, dans la pensée, c'est-à-dire logiquement. On peut facilement deviner par analogie que guider son propre usage sera une fonction de la pure raison, si, partant des objets connus (de l'expérience), elle entreprend de s'étendre par-delà toutes les limites de l'expérience et ne trouve absolument aucun objet de l'intuition mais seulement un espace pour celle-ci ; dès lors ce n'est absolument plus selon les principes objectifs de la connaissance, mais uniquement selon un principe de différenciation subjectif, qu'elle est en mesure, dans la détermination de sa propre faculté de juger, de soumettre ses jugements à une maxime déterminée. Ce moyen subjectif, le seul qui reste encore, n'est autre que le sentiment du propre besoin de la raison ». (Traduction Jean-François Poirier et Françoise Proust, Flammarion, 1991).

Cette conversation commence à gêner Xavier, qui a de la peine à supporter des idées floues.

— Bon, autant pour la philo !

Ils finissent leur repas en silence, Xavier avec le nez dans son assiette et Rachel, qui s'en est accommodée depuis longtemps, en observant les convives dans le bistrot.

Xavier fait signe au garçon pour qu'il apporte l'addition.

— Il faut que j'y aille, Bruno vient travailler avec moi cet après-midi.

Bruno est un assistant qui prépare son doctorat sous la direction de Xavier. En entrant dans son bureau, il trouve Bruno qui l'attend en regardant les deux équations.

— Tu es là depuis longtemps ?

— Tu te mets maintenant à la Théorie des nombres ?

— Non, pourquoi ?

— Ces équations...

— Ce n'est rien. Je les ai sorties d'un rêve.

Xavier efface les équations.

— Faisons la révision.

Pour Xavier, la « révision » est une manière routinière de commencer ses entretiens mensuels avec ses doctorants. Il lui faut s'échauffer, un peu comme l'athlète pour une compétition. À chaque séance, Bruno reprend au tableau noir toutes les questions à leur point de départ, rappelant brièvement les définitions et les éléments critiques des principales démonstrations. Au commencement, il y a deux ans, cela prenait un quart d'heure tout au plus. À présent, il lui faut près d'une heure pour en arriver à la première question ouverte. Il a essayé de la résoudre à maintes reprises, sans succès. Voulant montrer ses efforts, il décrit les tout premiers pas de ses tentatives. Xavier l'interrompt : « ça ne marche pas, je crois ». Bruno se demande comment son maître sait d'emblée ce qui peut réussir ou non. Génialité, expérience ? Demanderait-il d'où vient cette clairvoyance, Xavier lui répondrait : « Je crois simplement que ce n'est pas le bon chemin ». Bruno est à la fois fasciné par les intuitions de Xavier et déçu de ne pas les avoir eues. Aujourd'hui, tous les deux sont un peu frustrés. Après trois heures de travail, ils n'ont obtenu aucun résultat. « Il faut remettre l'ouvrage sur le métier », Xavier aime à le dire.

Après le départ de Bruno, Xavier se consacre comme chaque jour à ses propres recherches et à la lecture des derniers articles parus. Il quitte la Faculté très tard, au moment où la faim le rappelle au monde. Une fois chez lui, il suit la routine du soir : se doucher, enfiler la robe de chambre, mettre dans une assiette le fromage et la charcuterie trouvés dans le frigo, verser du vin rouge dans un verre, chercher quelques biscottes et aller vers la télévision. Il regarde toujours la chaîne qui passe les nouvelles en continu. Il allume son poste, s'installe dans son fauteuil et commence à manger. Son esprit flotte au gré des réflexions de la journée. Des images d'agitations et de violences défilent sur l'écran, montrant des conflits partout sur le globe. Des journalistes sur le terrain font leurs reportages dans les langues locales, doublées en français.

Soudain, il est un peu agité. Sans finir son assiette, il éteint la télévision et appelle Rachel. Ce coup de téléphone inhabituel la fait sursauter :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu es malade ?

— Tout ça est une bêtise !

— De quoi tu parles ?

— Cette question sur la théorie et l'application.

— Il est presque minuit !

— C'est beaucoup plus simple.

— Quoi ?

— Pourquoi ne pas penser par analogie que la nature a une manière de se présenter, de s'exprimer ?

— Mais de quoi tu parles ?

— On peut très bien concevoir les mathématiques comme un idiome, pas un langage, par lequel la nature s'exprime... Ce n'est d'ailleurs pas le seul...

— Attends, laisse-moi chercher mon châte, j'ai froid, attends une minute.

Quelques secondes après :

— Voilà, alors ?

— Les mathématiciens, les scientifiques, déchiffrent au fur et à mesure ces idiomes pour pouvoir explorer la nature. Ils y découvrent

une grammaire, plusieurs grammaires. En les approfondissant, ils deviennent des grammairiens, ils se mettent à l'étude de la langue elle-même. Parfois, ils s'égarent, c'est vrai. S'ils s'en tiennent aux règles grammaticales décelées, ils continuent à explorer la nature, même s'ils ont l'air de créer des théories de plus en plus abstraites et éloignées des applications concrètes.

— C'est une idée amusante.

— Et sur la question de savoir si des cultures dissemblables pourraient produire des sciences « autres », on peut imaginer différentes traductions des idiomes, selon le moment et l'endroit où l'on se trouve, quoique le contenu du discours reste le même. Bien entendu, je parle des sciences exactes, des sciences de la nature, ça n'a rien à voir avec les sciences humaines...

— Et pourquoi pas ?

— Je ne sais pas, c'est différent.

— Je ne suis pas si sûre. Selon Kant, la morale repose sur une loi universelle, un peu comme une loi de la nature.

— Kant, Kant !

— Écoute, je vais t'envoyer tout de suite un court extrait qui va t'amuser. Lis-le et puis va te coucher, il est déjà tard. On en parlera au déjeuner, si tu veux bien.

— Bonne nuit.

— Je t'envoie le texte à l'instant.

— Ok.

Xavier va à sa table de travail et voit en effet le courriel envoyé par Rachel avec une pièce jointe. Il l'ouvre et lit :

« Deux choses remplissent l'âme d'une admiration et d'une vénération toujours nouvelles et toujours croissantes, à mesure que la réflexion s'y applique avec plus de fréquence et de constance : Le ciel étoilé au dessus de moi et la loi morale en moi. Ce sont là deux choses que je n'ai pas à chercher ni simplement à présumer comme si elles se trouvaient voilées de ténèbres ou plongées dans une région transcendante, hors de mon horizon ; je les vois devant moi et je les rattache immédiatement à la conscience de mon existence. La première commence à la place que j'occupe dans le monde extérieur des sens et étend la connexion

où je me trouve jusqu'à l'immensément grand, avec ses mondes sur mondes et ses systèmes de systèmes, plus les temps illimités de leur mouvement périodique, son commencement et sa durée. La seconde commence au moi invisible, à ma personnalité, me représentant dans un monde qui possède une infinité véritable, mais qui ne se révèle qu'à l'entendement et avec lequel (et par la même aussi avec tous les mondes visibles) je reconnais me trouver dans une connexion non plus seulement contingente, comme dans le cas précédent, mais universelle et nécessaire »¹⁴.

Xavier relit le texte et réfléchit (très vite) :

C'est une belle image, « le ciel étoilé au-dessus de moi et la loi morale en moi... Je les vois devant moi et les rattache immédiatement à la conscience de mon existence ». Il suffit d'aller à la campagne par nuit claire et ouvrir les yeux pour voir les étoiles... Par contre, « la loi morale en moi », est immédiatement rattachée à la « conscience de mon existence »... Bon, supposons que c'est une équivalence : la loi morale est équivalente à la conscience de mon existence. Admettons que l'on ait défini « conscience de mon existence » ou tout simplement « ma conscience ». Alors, l'énoncé devient : la loi morale est équivalente à ma conscience. Comment définir « ma conscience » ? Voyons, la loi morale « commence au moi invisible, à ma personnalité, me représentant dans un monde... qui ne se révèle qu'à l'entendement et avec lequel... je reconnais me trouver dans une connexion non plus seulement contingente... mais universelle et nécessaire ». En d'autres mots, disons, « ma conscience » est aussi un acte, comme celui d'ouvrir les yeux et voir le ciel étoilé : l'acte de percevoir, par l'entendement, le monde et ma présence dans le monde. Une présence « universelle et nécessaire ». Qu'est-ce que ça veut dire ? Bon, par analogie avec les yeux, « entendement » est la fonction de « voir » qu'en dépit de nos particularités, nous sommes là. Intuitivement, « universel » signifie : « c'est une condition commune à tous les êtres humains », en quelque sorte une « citoyenneté dans le monde », et « nécessaire » précise : « qui est le propre de chaque être humain ». Bref, en poursuivant ce chemin heuristique, j'aboutis à la conjecture suivante : il existe une fonction

¹⁴ E. Kant, Critique de la Raison Pratique, traduction J. Gibelin, Librairie Philosophique J. Vrin, Paris, 1965.

univoque, appelée loi morale, qui fait des êtres humains des citoyens du monde. C'est l'exercice de l'entendement qui permet à chacun d'avoir une conscience et par là de reconnaître cette citoyenneté... Kant ne serait pas d'accord avec cet énoncé, je crois, mais qu'importe. En tout cas, formulée ainsi, la conjecture semble fausse. Il suffit de penser aux reportages de tout à l'heure à la télévision. Impossible de réconcilier ces images avec cette loi morale !... Bon, assez de philo !

Avant de se mettre au lit, Xavier regarde longuement les deux équations notées dans son calepin.

Épilogue : l'auteur s'en mêle

Sachant que Xavier est très occupé par ses travaux et ne penserait plus au texte de Kant, je décide de l'appeler. Il me propose de le retrouver le matin suivant au bistrot où il prend le petit déjeuner avec son frère.

À mon arrivée, il se lève pour me saluer. Nous nous asseyons et restons en silence. Je me débarrasse de mon bonnet, mon écharpe et mon manteau. Il attend.

— Je voulais vous voir pour vous dire qu'il vous manque une variable dans l'énoncé de la loi morale : la liberté. C'est impossible de concevoir la citoyenneté mondiale sans cela. À vrai dire, nous la connaissons très peu. Il faut encore développer une « grammaire » pour exprimer cette variable. Dans la préface du livre d'où Rachel a tiré le texte qu'elle vous a envoyé, Kant affirme que « la liberté est la seule parmi toutes les idées de la raison spéculative dont nous savons la possibilité a priori, sans cependant la comprendre, parce qu'elle est la condition de la loi morale que nous connaissons ». Pensez-y, l'homme est une apparition récente dans l'univers et la liberté est une découverte tardive dans l'histoire de l'humanité. C'est seulement à partir du quinzième siècle que l'on a commencé à prendre véritablement la mesure de cette notion capitale. Depuis, nous n'avons pas cessé de l'explorer, d'en faire un usage

maladroit, d'expérimenter. Pourtant, nous la maîtrisons encore très peu.

L'arrivée de son frère m'interrompt.

— Ah ! Une nouvelle conquête ?

Xavier fait les présentations et je commence à enfiler mon manteau.

— Mon frère, Francis... Madame Mahmera Samfré.

— Bonjour, enchantée. Je vais vous laisser, je suis déjà en retard.

Les deux hommes se retrouvent seuls devant leur café-croissant.

— Qui est-ce ?

— Une autre Rachel.

— Ah ! Mon pauvre !... Manuela ! Tu es très belle ce matin !

Quelques minutes plus tard, Xavier fait sa petite trotte habituelle vers la Faculté. Soudain, il lui vient à l'idée de modifier les notations des deux équations. Le constat est limpide : la première est une équation différentielle stochastique et la deuxième exprime probablement un cas particulier. « Tiens, tiens... ».

Lev, gardien-chef

Prologue

Deux échanges entre Matsyanyaya d'une part, et Nyaya et Niti d'autre part, lors de leurs arrestations :

Matsyanyaya : Pourquoi voulez-vous tout changer ?

Nyaya : Je ne veux pas tout changer.

Matsyanyaya : Si, vous voulez tout changer !

Nyaya : Ce n'est pas cela. Simplement, le changement doit être possible.

Matsyanyaya : Et risquer de revenir vers le chaos ?

Nyaya : Revenir vers la vie.

Matsyanyaya : Ce sont vos idées qui nous ont guidés.

Niti : Faux ! Vous les avez détournées, corrompues !

Matsyanyaya : Au contraire : nous les avons suivies, pas à pas, et nous les avons débattues longtemps et profondément, et nous sommes arrivés là où elles nous ont conduits.

Niti

Le soleil de l'après-midi d'automne pose un voile de chaleur sur le front de Lev. Allant chez Niti, il pense au visage anguleux et à la voix rauque du vieillard. Niti est son prisonnier préféré. C'est le père de la Nouvelle Ère ! Paternité, pourtant, qu'il refusa d'assumer. Lev l'apprécie, mais ne le comprend pas. Après tant de lutte, pourquoi Niti remet tout en question ?

Voyant Lev arriver, Niti lève les bras en signe de bienvenue et l'invite

à s'asseoir.

— Merci d'être venu me voir.

La grande fenêtre est ouverte. Un rectangle de soleil illumine toute la pièce. Lev observe le vieil homme dont la présence garde toute son intensité. C'est lui qui fut appelé à présider aux débats, alors qu'il avait à peine trente-trois ans, car son génie était universellement reconnu. Il sut imposer les règles de négociation. Il exigea de tous – donc aussi de lui-même – une authentique impartialité : chacun devait participer aux Conclaves moralement nu, sans la mémoire des millions de morts des années de guerre. Tous devaient franchir la porte, avec leur conscience et leur raison, mais dépouillés du pouvoir détenu autrefois. Les préjugés hérités et acquis devaient être effacés du cœur. Il fallait faire table rase de son identité et du passé.

Lev le regarde avec affection. C'est cet homme qui fit comprendre la nécessité de satisfaire ces exigences extrêmes, pour établir la justice et la paix. C'est Niti dont la force et le charisme firent se plier les chefs de guerre, et qui remporta une victoire magistrale : l'ordre, l'enrichissement général. Pourquoi, finalement, se révolta-t-il ?

— Je vous trouve très bien.

— Ne dites pas cela. Vous le savez, depuis une éternité je ne suis pas bien. Et vous aussi, vous n'êtes pas bien. Personne, maintenant, ne peut se trouver bien, puisque la liberté n'existe plus...

— Niti, vous le savez, ce n'est pas vrai. Nous pouvons tous penser et croire à ce que nous voulons et aller où cela nous plaît. Les restrictions définies dans la loi sont nécessaires pour préserver l'ordre et la paix, et tous sont égaux devant la loi.

— Égaux devant une loi qui vous permet de garder pour vous vos croyances et convictions à condition qu'elles restent inexprimées. Une loi qui détermine tout, comme si la vie pouvait être réduite à un petit nombre de facettes... Je vous en prie, je suis fatigué, revenez un autre jour.

Lev lui serre la main et lui sourit aimablement. Niti le regarde, ses petits yeux brillants fixent ceux de Lev.

— Revenez vite.

Matsyanyaya

Rentrant chez lui, Lev ne trouve personne. Hélène n'a pas fini sa journée, Shirin quitte l'école à l'instant et Léo est avec ses copains. Normalement, il aurait profité du calme pour rédiger le compte-rendu qu'il doit rendre à Matsyanyaya. Aujourd'hui, il n'en a pas la moindre envie. Il n'aime pas Matsyanyaya, le grand Matsyanyaya, adulé par la foule et détesté par certains. Pourtant, à chaque appel de Matsyanyaya, l'entretien est presque amical, toujours avec un mot sur le père de Lev : « Feu ton père serait fier de toi ». À ces moments, Lev se demande d'où vient son aversion.

Lev se sert d'un verre de vin blanc, s'installe dans le canapé de la véranda devant le large vitrage, et contemple l'océan d'un regard distrait. Léo le préoccupe. Beaucoup de gamins, déjà à l'adolescence, ont compris la Règle des Trente Ans. À vingt ans passés, Léo s'en moque. Lev se sent désarmé, car ce n'est ni de la révolte, ni de la détermination. De l'indifférence ? Chaque jour qui passe, son ascension à un rang supérieur est compromise. C'est paradoxal : par son calme et ses paroles posées, Léo fait preuve d'une certaine maturité, mais il est insouciant de son avenir. Or, l'Évaluation à trente ans est l'un des plus importants piliers de la Nouvelle Ère. Lev est inquiet pour Léo. Par bonheur, Shirin le rassure. À dix-sept ans, elle a déjà beaucoup compris. Elle est brillante à l'école, mais ce qui compte, c'est la compréhension des principes et l'adhésion aux règles.

Le jour est totalement tombé. Lev ne distingue plus la ligne d'horizon. Il entend la porte et voit Hélène arriver.

— Viens t'asseoir avec moi.

— D'abord, je vais m'occuper du dîner. Shirin et Léo vont arriver.

Deux minutes plus tard, Shirin entre et vient embrasser son père.

— Comment ça va ?

— Bien, et toi ? Assieds-toi. Quoi de neuf ?

— Pas grand-chose. À table je vous raconterai ce dont le Professeur Von Rolls nous a parlé dans son cours, c'est rigolo.

— À quel propos ?

-
- Au sujet des institutions.
 - Ta mère est arrivée il y a une minute.
 - Je vais la trouver.

Au même moment, Léo arrive.

- Salut !

Il embrasse Lev sur le front et suit Shirin sur ses pas.

Lev se sent détendu – est-ce le vin ou le calme de Léo ? Il ferme les yeux et s'endort presque.

- Lev ! Le dîner est servi.

Une fois les quatre attablés, Lev est impatient d'entendre le récit de Shirin.

— Aujourd'hui, le thème du cours du Professeur Von Rolls était : 'la justice imparfaite et la justice parfaite'. L'exemple de justice imparfaite est celui d'un tribunal usuel dont l'objectif est de déterminer si l'accusé est innocent ou coupable. Toute l'information existante est examinée pour essayer de dépasser un seuil de doute quant à la culpabilité ou l'innocence de l'accusé. La justice parfaite a aussi un objectif bien défini, comme la justice imparfaite, mais cette fois-ci, en plus, elle a une procédure précise pour l'atteindre avec certitude. Le Professeur Von Rolls a donné l'exemple d'un gâteau à partager sans tenir compte des envies particulières des convives. La procédure cherchée est simple : on donne le couteau à celui qui prendra obligatoirement le dernier morceau. Pour être juste, il doit couper des tranches égales, c'est son unique choix.

— Si j'étais celui-là, interrompt Léo, et si je n'aimais pas le gâteau ou si je voulais être agréable envers les autres, j'aurais pu couper une plus petite tranche, ou une tranche de moins, et m'en passer.

— La question n'est pas personnelle, on veut une procédure qui fonctionne toujours et dont le résultat soit équitable.

— Pourquoi alors ne pas demander à chaque convive son goût, et partager le gâteau d'un commun accord ?

— Ce serait retomber dans la justice imparfaite, puisqu'il faudrait mettre dans la balance chaque envie différente. L'idée de la justice parfaite est simple : étant donné le but, il existe une procédure pour l'atteindre de façon certaine.

— À ce propos, observe Lev, l'idée géniale de Niti pour les Conclaves a été de ne chercher ni une justice parfaite ni une justice imparfaite. Il l'a affirmé clairement : il ne fallait pas essayer de fixer un objectif, le pacte final des Conclaves ne pouvait pas être défini à l'avance. Les participants ne tomberaient jamais d'accord sur un contrat préétabli. Certains auraient souhaité des lois laïques, d'autres en appelleraient aux lois divines, quelques-uns accepteraient des mœurs intolérables pour d'autres. La clé trouvée par Niti a été de définir des principes fondateurs...

Léo lui coupe calmement la parole :

— Nous connaissons la conséquence : les Premiers, les Dons et les Polyesses... Et les prisonniers, comme Niti lui-même et ce cher Nyaya.

Lev hésite, ne sachant s'il faut réagir à la provocation. Les quatre continuent à manger en silence pendant quelques minutes. Finalement, Lev pose sa serviette sur la table et se lève.

— La journée était chargée. Avec votre permission, je vais regarder les nouvelles.

Peu de temps après, chacun retrouve son poste. Les nouvelles défilent, mais l'attention de Lev est ailleurs. Il a souvent revu ces questions, les a repensées, remâchées ! Et pourtant, elles sont toujours là. Léo les relance. Si Léo s'était plié aux règles, persisteraient-elles à hanter l'esprit de Lev ? Son père, qui a bien connu Niti et les autres, lui a dit : « avant la création des nouvelles institutions, les Conclaves ont posé les fondements, liberté et égalité d'abord ! Et l'égalité ne signifie pas que nous sommes tous les mêmes. Sans la différence, la liberté ne peut exister. C'est le principe fondamental de justice posé par les Conclaves : les possibilités étant égales pour tous, chacun est libre de choisir sa vie ». Mais, comment façonner les mécanismes de ce principe ? Matsyanyaya, alors dans sa prime jeunesse, défendait une idée simple : « laissez faire, la coopération sociale se réalisera tout naturellement ». Nyaya était le principal opposant à Matsyanyaya. « C'est insuffisant, disait-il, 'grand poisson avale petit poisson' deviendrait le mode de fonctionnement de la société ». « Il faut faire en sorte, insistait à son tour Niti, que les individus puissent avoir une perception, la plus claire possible, des conséquences de leur choix, pour eux-mêmes et pour la société ».

À la fin, Matsyanyaya réussit à extraire un accord général. Les trois classes qui composent la société, les Premiers, les Dons et les Polyesses, furent définies. Puis, la Règle des Trente Ans, seuil d'entrée à l'une de ces classes, fut établie. « Cette simple structure permettra de réaliser la coopération sociale. Tout ce qui est de l'ordre individuel – croyances et séductions – doit rester confiné à l'individu ». Matsyanyaya a eu raison, pense Lev (avec une pointe d'inconfort), il suffit de regarder le résultat pour réduire toute critique au silence.

Paul

Comme à l'accoutumée, Lev part tôt le matin. Il aime prendre son café au bureau en parcourant les nouvelles. La matinée est consacrée à étudier les rapports reçus la nuit et à transmettre des instructions en conséquence. Ensuite, son équipe le rejoint et les échanges se prolongent pendant et après le déjeuner dans la grande salle de réunion. Le début de l'après-midi est réservé pour recevoir l'un ou l'autre de ses collaborateurs en tête à tête, ou quelque Premier extérieur à ses services. Aujourd'hui, Lev est attendu dans son bureau par le gardien Paul.

Les deux hommes se serrent la main sans un mot. Paul s'assied devant Lev.

— Lev, aide-moi.

— Bien sûr... Que se passe-t-il ?

— Je n'en peux plus.

— Pourquoi, qu'est-ce qu'il y a ?

— Je ne sais pas si j'ai bien fait de venir te voir. Tu ne pourras pas me comprendre, je crois.

— Maintenant, tu es là, parle !

Paul se tait, visiblement ému. Lev l'observe : ses cernes sont gonflés, ses cheveux grisonnants sont mal coiffés, son uniforme est un peu froissé. Lev lui parle d'un ton aimable.

— Paul, tu dois prendre des vacances. Organise une bonne escapade avec ta femme et tes deux jeunes. Tu es fatigué, cela arrive à tout le monde. Il y a des moments comme ça. Un congé vous fera du bien.

— Merci, Lev.

Aussitôt seul, Lev consulte les registres : Paul a sous sa responsabilité le même nombre de prisonniers que la moyenne des gardiens. Il se demande de quel mal Paul est affligé.

Deux collaborateurs viennent le voir avec des questions d'intendance. Ensuite, il va rendre visite à Nyaya.

Nyanya

Depuis des années, c'est Meera qui ouvre la porte. La petite vieille semble chaque fois plus menue.

— Vous avez un joli sari, Meera.

— Merci, Monsieur. Puis-je vous offrir un thé ?

— Si Monsieur Nyaya en prend, je l'accompagne.

— Monsieur vous attend au salon.

Ce n'est pas tout à fait un salon, cela ressemble plutôt à une salle à manger. Quelques petits fauteuils se trouvent contre les murs et, au centre, une grande table rectangulaire est à moitié couverte de livres ouverts et de documents en désordre.

Voyant Lev entrer, Nyaya se lève pour le saluer. Droit, sec, c'est un imposant centenaire. Les gestes ne manquent pas d'assurance. Son teint foncé contraste avec les cheveux blancs et abondants. Il est habillé simplement, et les manches courtes laissent voir la peau plissée des bras.

Meera apporte le thé et des biscuits.

— Cher Nyaya, vous êtes souvent dans mes pensées. Hier, je me suis souvenu combien j'étais surpris lorsque pour la première fois j'ai appris que vous n'aviez pas accepté les idées à la base même des Conclaves. Pourtant, vous étiez l'un des ardents promoteurs... Pourquoi n'avez-vous jamais accepté l'approche de Niti ? Pourquoi étiez-vous contre l'idée de trouver d'abord un accord basé sur des principes justes, qui seraient ensuite les critères pour façonner la société ?

Nyaya fixe le vide.

— Je vais vous répondre par un exemple... Imaginons ceci : vous avez une maîtresse et vous devez choisir entre elle et votre femme.

— Pardon ?!

— Oui, vous avez à choisir entre votre maîtresse et votre femme. Que faites-vous ? Pensez-vous aux moments joyeux dans les bras de votre aimée ? Pensez-vous à cette liberté où tout passe après l'amour... Où la réussite, la reconnaissance, la politique... En somme, tout passe après le fait d'être avec elle, de la regarder, de la toucher ? Et pensez-vous à la fidélité de votre femme, à son amitié, à son soutien indéfectible ? Et pensez-vous à vos enfants, à leur jugement implacable ? Ou bien aucune de ces considérations n'a du poids pour trancher ? Dans ce cas, pensez-vous définir le modèle de la femme idéale ? Et alors, comparez-vous votre maîtresse et votre épouse à ce modèle ? Et vous choisissez celle qui s'en rapproche le plus ?

Lev reste interloqué. Meera vient reprendre les tasses, la théière et l'assiette de biscuits. Seul le frottement des pantoufles de Meera sur le sol impeccablement ciré rompt le silence.

— Voyez-vous, Lev... Poser des principes fondamentaux et les appliquer ensuite pour façonner un ordre social est une absurdité. La coopération et la paix ne seront pas au rendez-vous... C'est en bâtissant la société que l'on définit les principes qui règlent la vie commune. Et en menant une vie digne où chacun est un citoyen à part entière... Les lois qui méritent l'obéissance du plus grand nombre se dégagent en cherchant à bien vivre ensemble... Les institutions qui suscitent l'adhésion de la majorité surgissent de la dynamique sociale. Ce processus doit se renouveler sans cesse...

— Nyaya, sans des principes fondateurs, peut-on rationnellement déduire les mécanismes de fonctionnement de la société ? Nous avons connu la prédominance des conflits et des guerres, et regardez, maintenant, depuis les Conclaves nous vivons en paix.

— À cela, je réponds deux choses... Mais pourquoi essayer de vous convaincre ? Cette conversation est vaine.

— Je vous en prie, Nyaya.

— Les décisions des hommes doivent être rationnelles. La formulation des lois doit passer par le crible de la raison. Cependant, l'examen critique ne garantit pas l'évidence d'un choix privilégié... Il est tout aussi rationnel de choisir la maîtresse, car la vie est courte et vous

avez droit à votre bonheur, que de choisir l'épouse, et assurer la félicité de la famille... Ou encore, vous définissez un modèle absolu, la femme idéale dans mon exemple ou les principes dont vous parlez... Dans tous les cas, pour faire votre choix, il ne vous suffit pas de savoir ce qui est rationnel, il vous faut encore déterminer ce qui est raisonnable. Laquelle de ces alternatives est raisonnable ?

— Nyaya, je ne vois pas la relation avec votre opposition à Niti !

— C'est mon deuxième point... Par son honnêteté et son engagement, Niti mérite le respect de tous, le mien aussi. Cela dit, il a commis la grave erreur de croire qu'en partant de principes justes en théorie, on aboutirait fatalement à une société juste. Les Conclaves l'ont dépassé. La conclusion rationnelle, quoique non raisonnable, a été d'établir un système de castes qui vivent en paix parce qu'elles sont figées par la procédure déshonorante de la Règle des Trente Ans. Certes, les années de guerre ont été horribles, mais regardez l'Histoire. Vous verrez dans le passé des périodes de trêve bien plus étendues que celle d'aujourd'hui ! La paix actuelle est fragile ! La seule bonne voie est celle de la réflexion en commun, du débat sur la place publique, de la continuelle remise en question, avec la raison au pouvoir, certes, mais pour progresser dans le territoire du raisonnable. À l'ouverture des Conclaves, Niti nous a dit de nous dépouiller de tout, c'est le mot qu'il a utilisé, sauf de notre raison et de notre conscience... Pourquoi parlons-nous de Niti ? C'est Matsyanyaya le véritable vainqueur des Conclaves ! Comme je l'ai toujours craint, à la fin il a réussi à instaurer son programme : la paix et l'absence de pauvreté gouvernées par la loi du plus fort !

Le front basané brille, une goutte de transpiration coule au creux de sa joue. Les yeux fermés, sa respiration est lourde. Au fond de la salle, au pas de la porte, Meera scrute.

— Tout va bien, Meera. Monsieur a eu l'obligeance de partager ses idées avec moi. Je vais maintenant le laisser se reposer.

Meera entre dans la salle, accompagne Lev à la sortie, le salue d'un geste de la tête et ferme la porte derrière lui, lorsqu'il reçoit un communiqué urgent : le gardien Paul est mort !

Il appelle ses proches collaborateurs, leur donne l'instruction de

réunir toutes les informations sur les prisonniers de Paul et de préparer une nouvelle distribution, selon la matrice standard.

— Je serai là dans peu de temps. Que s'est-il passé, le savez-vous ?

— Des promeneurs ont trouvé Paul mort dans les bois près de chez lui. Il n'était pas blessé et il n'y avait aucune trace d'agression. Nous n'en savons pas davantage.

Ses collaborateurs l'attendent. Ils s'installent aussitôt autour de la grande table de réunion. La redistribution des prisonniers prend environ une heure. Lev en retient un seul : Habayi. Ils parlent ensuite de la mort de Paul, avec tristesse et consternation. Tous appréciaient Paul. C'est vrai, il était moins expansif ces derniers temps. Ils reçoivent l'annonce des funérailles, fixées pour le lendemain, conformément à la règle usuelle. C'était donc bien une mort naturelle, conclut Lev.

Dès qu'il est seul, Lev consulte le rapport médical de Paul, datant de seulement deux semaines. Paul était en parfaite santé. C'est bien banal, se dit-il, on est là un jour, et le lendemain... Pfft !

Il ouvre le registre de Habayi et lit le résumé introductif : adepte d'une nouvelle religion d'inspiration utopique, taxée parfois d'être une secte. Accusé par certains d'être un hérétique, un apostat, un mécréant ou un infidèle. N'est pas dangereux. N'a pas accepté de participer aux Conclaves. Prétend s'abstenir de faire du prosélytisme. Soupçonné de promouvoir sa religion. Refuse le Parti. Classé Polyesse. Ses coreligionnaires forment une petite communauté. Encore un illuminé, décrie Lev. Il ira le voir après les funérailles de Paul.

Le lendemain, à l'heure prévue, Hélène et Lev se joignent au petit troupeau de personnes entrant dans le Funérarium. Ils voient Linda, l'épouse de Paul, assise au premier rang, avec sa fille Marie et son fils John. Le cercueil, au centre de la scène, est couvert de fleurs. Un orgue entame la Toccata et Fugue en ré mineur de Bach.

La musique s'arrête après quelques mesures. Accompagné de deux gardes du corps qui se placent de part et d'autre de la salle, Matsyanyaya entre, monte sur la scène et s'adresse au petit public.

— Chère Linda, chère Marie, cher John, chers amis, nous sommes ici pour prendre congé de Paul. Notre cher collaborateur était un homme généreux, dévoué et fidèle. Il était un défenseur infatigable de l'État,

apprécié de tous par sa droiture et sa bonne humeur. Sa disparition subite est un choc et une profonde douleur pour nous tous. Sa mémoire restera gravée toujours dans nos cœurs. Au nom des Premiers, de tous les collaborateurs et en mon nom, je présente à nos chères Linda et Marie et à notre cher John, nos plus sincères condoléances. Il vous faudra du courage pour supporter l'absence de Paul, je sais. Croyez-moi, vos amis sont là pour vous aider et vous soutenir.

Matsyanyaya descend de la scène, se dirige vers le premier rang, embrasse la main de Linda, ensuite celle de Marie, serre la main de John, et s'en va suivi de ses gardes.

De toute évidence, pense Lev, aujourd'hui il ne voulait pas arracher de l'audience la moindre larme, lui qui est un orateur hors pair, capable de faire rire et pleurer les foules à son gré. Clairement, il voulait se limiter à un acte formel. Sa seule présence est déjà un hommage significatif, nécessaire bien entendu aux yeux de ceux qui restent.

Un pasteur prend la parole, fait quelques lectures de la Bible et prononce des mots de réconfort à la famille. Celle-ci souhaite rester dans l'intimité pour l'ensevelissement, annonce-t-il aux présents et les invite à rendre les honneurs.

En sortant, Lev dépose Hélène au siège du Parti et se rend chez Habayi.

Habayi

La petite maison est précédée d'un modeste jardin fleuri. Habillé d'une tunique blanche, Habayi vient l'accueillir.

— Soyez le bienvenu. Venez, prenez place.

— Merci.

— J'ai été consterné par le départ de Paul. Je prie pour la progression de son âme dans l'au-delà.

— Hum ! J'aurais aimé vous rendre visite en sa compagnie. L'opportunité ne s'est pas présentée. Je voulais vous poser quelques questions.

— Je vous écoute.

Lev observe la posture droite et le calme de ce vieillard.

— Pourquoi n'avez-vous pas voulu participer aux Conclaves ?

— Ah ! Pour plusieurs raisons. Au sujet des Conclaves, laissez-moi vous dire tout d'abord que je tiens Niti en grande estime. C'est un homme capable d'entendre et de respecter la position des autres. Oui, plusieurs raisons. Nous en avons beaucoup parlé, Niti et moi. Je lui ai fait le reproche d'avoir oublié la part spirituelle de l'être humain.

— Habayi, les religions étaient l'une des principales causes des guerres. D'ailleurs, Niti n'a pas demandé leur abolition, elles devaient simplement être mises de côté pour les Conclaves.

— Il ne s'agit pas de religions. Le monde se trouvait face à de grandes questions que la seule raison ne peut comprendre. En vérité, elles sont encore ouvertes. Sans spiritualité, l'humanité ne connaîtra pas de solution.

— Personne ne voulait ignorer la spiritualité. Il fallait cependant éviter le débat sur les clivages religieux, ils sont infranchissables. D'ailleurs, Niti en a appelé à la conscience de chacun, quoi de plus spirituel ?

— Oh ! bien sûr, notre conscience est une face de notre humanité. La spiritualité a une autre dimension, comme l'explique le dernier messenger.

Lev est un peu énervé par la tournure prise par cet échange.

— Pardon ? Quel messenger ?

— Regardez, tout au long de l'histoire de l'humanité, des prophètes sont apparus pour apporter le message divin adapté à leur époque. Le dernier d'entre eux est venu maintenant pour nous faire comprendre l'unité du genre humain, l'unité dans la diversité, et instaurer la grande paix dans le monde.

— Nous sommes déjà en paix, Habayi.

— Cette paix sera de courte durée. Elle ne repose pas sur l'unité spirituelle, seule fondation d'une véritable équité. C'est une paix administrée par un système qui s'appuie sur la distribution d'une richesse encore assez abondante, mais de grands fléaux dévastateurs se produiront dans l'avenir. Alors les humains ouvriront les yeux et la paix finale viendra avec l'acceptation de la loi divine.

Lev perd complètement l'envie de continuer cette conversation. Il était

venu pour questionner Habayi sur les agissements de sa communauté, sur la vie de ses membres, sur leurs intentions. Il se sent las.

— Je reviendrai une autre fois pour continuer cette conversation.

— Votre serviteur sera là, sauf s'il a enfin entamé son dernier voyage.

En sortant, Lev se rend chez Niti, non loin de là.

Voyant Lev arriver, Niti lève les bras.

— Ah ! Vous voilà !

— J'étais dans le voisinage, je viens de chez Habayi, qui m'a parlé de vous.

— J'ai entendu la nouvelle sur son gardien. Toutes mes condoléances.

— Merci.

— Je n'ai pas vu Habayi depuis longtemps, comment va-t-il ?

— Il m'a semblé en pleine forme.

— J'ai beaucoup d'affection pour Habayi, c'est un être généreux. Sa communauté vit dans l'espoir d'atteindre une sorte de fraternité universelle. Une belle idée.

— L'unité du genre humain, ce sont ses mots.

— Oui, exactement. Unité du genre humain et grande paix...

— Nous sommes déjà en paix...

— La paix sans liberté est peut-être la plus humiliante des prisons ! Nyaya avait raison, je le reconnais enfin. D'après lui, il fallait accepter le chaos apparent causé par le nombre infini d'options individuelles. Comme il disait, chacun doit pouvoir choisir sa vie. D'après sa thèse, l'ordre durable résulte de ce chaos. Habayi parle de réconciliation universelle par l'acceptation de la loi divine, mais la liberté est le véritable instrument de l'unité, j'en suis maintenant convaincu.

La voix de Niti est à peine audible. Il toussote et enlève une goutte de salive de ses lèvres avec le dos de sa main. Il est fatigué, constate Lev, et moi aussi, je suis épuisé.

— Au revoir, Niti, portez-vous bien.

— Vous partez déjà ?

— Il se fait tard.

— A bientôt.

Lev est déçu. Le grand artisan des Conclaves, celui qui a posé les fondements de la paix...

Les bijoux de Shirin Orexis

Avant-propos

J'ai rencontré Alexandre Orexis, son épouse Shirin et leur fille Ella il y a environ un demi-siècle. Nous avons, mon mari et moi, fait amitié avec eux et mes liens avec Shirin se sont resserrés après la triste maladie d'Alexandre. Bien des années plus tard, elle m'a confié ce bref récit de leur vie en commun. Avec l'assentiment d'Ella, je le publie aujourd'hui accompagné de la dernière lettre d'Alexandre. Je me suis autorisée à composer le titre en reprenant le mot choisi par Shirin pour décrire sa mémoire.

M.S.

Le récit de Shirin Orexis

Je suis presque centenaire. Mes jambes me portent avec peine. À la moindre fatigue, mes muscles échappent à mon contrôle et les os me font mal. Qu'importe, j'ai le bonheur d'avoir une mémoire, certes bien brisée, mais dont les éclats sont pour moi des bijoux. « La mémoire, c'est l'humanité ! », Alex aimait à dire.

Alex ! Alexandre Orexis, mon amour, ma vie. Je l'ai vu pour la première fois lorsqu'il s'adressait à l'assistance de la grande séance plénière : « Nous étions prêts pour la lutte et nous avons vaincu sans violence. Nous avons vécu des émotions nouvelles. Maintenant, nous devons confronter nos idées. Donnons-nous un temps pour méditer, pour nous distancer un peu de ces jours passés, pour formuler nos

aspirations, pour rêver l'avenir ».

Ces paroles me réconfortèrent. J'étais aux prises avec des sentiments conflictuels, difficiles. Quelques semaines auparavant, mes parents s'étaient exilés malgré leur grand âge. Depuis longtemps à la retraite, mon père fut ébranlé de voir son nom sur l'une des listes « noires » : *Gardien-chef Lev*, comme dans les documents officiels du passé. Avec peine, je l'ai vu trembler de peur. J'en étais affligée. Cependant, les tumultes auxquels j'assistais m'apportaient une joie intense, qui me troublait et que je ne comprenais pas vraiment. J'avais été formée, moulée, par les principes du régime au pouvoir. Ma foi était nourrie par l'affection de mon père, par son adhésion sans réserve au système, par son intégrité et peut-être même par sa naïveté. Pourtant, maintenant je comprenais confusément la puissance de la libération.

Tout au long de la vie, nous demeurons les mêmes. À mon âge, je peux en témoigner. À certains moments singuliers, parfois tragiques, des tournants brutaux surviennent. Alors nous entrons davantage en nous-mêmes. Ils nous forcent à parcourir le chemin qui mène à la connaissance de soi. En ce temps-là, nous avons fait une révolution (ils ont fait une révolution, devrais-je dire). C'était extraordinaire : d'un coup, un régime figé, sclérosé, policier, s'écroulait. J'entends encore les paroles d'Alex lors de notre première rencontre : « C'est peut-être un miracle. La dernière fois, ce courant d'idée planait déjà sur les Conclaves, mais les blessures des années de guerre étaient encore trop vives. La peur aidant, la sécurité a été le bien recherché. Ceux qui ont pris le pouvoir en étaient conscients. Ils promettaient l'entente, la liberté, le progrès. À vrai dire, en jouant sur la peur ils ont réussi à relever le niveau de vie. En thèse, l'objectif des nouvelles règles était de rétablir l'ordre. Progressivement, elles sont devenues tyranniques. Cette fois-ci... Est-ce le grand pas en avant ? Ce serait un miracle. Le régime s'est effondré sans violence et, surtout, sans une détermination de ce que doit être l'avenir. La peur a été vaincue, je crois. Nous sommes prêts pour assumer la liberté, pour débattre de tout, pour bien vivre ensemble. Qui sait, nos petits-enfants ou arrière-petits-enfants reconnaîtront l'importance de ces événements, comparables à la séparation de l'Église et de l'État. La société a encore élevé son niveau d'humanité, se diront-ils, peut-être... ».

C'était beau. Était-ce vrai ? Je ne sais pas. Alex le crut. « Il faut toujours des générations pour intégrer l'avancement des idées dans la dynamique sociale. La séparation de l'Église et de l'État en est le principal exemple ».

Quoi qu'il en soit, nous avons été une génération privilégiée. Nous avons connu l'ivresse de la liberté. C'est peut-être cela qui nous permit de rester en paix dans la situation chaotique qui suivit le démantèlement du système. Tout le monde, ou presque, éprouvait un sentiment de complicité. Pourtant, nous ne partagions pas un but commun, nous ne voulions pas en avoir un. En réalité, chacun nourrissait un projet individuel et découvrait avec bonheur qu'il s'accordait sans heurts avec celui du voisin. Époustouflant !

Mon frère Léo m'a présenté à Alex. L'un et l'autre ont résisté très tôt au système. Ils réunirent un groupe de jeunes gens qui refusaient de se plier aux règles du régime. Très vite, ils sont devenus légion.

Pour Alex, comme pour Léo, le prix de ce refus fut de ne pas pouvoir accéder à une formation supérieure. Alex était autodidacte en presque tout, son intelligence et sa volonté lui permirent de se cultiver. Après la chute du régime, il se trouva sans métier. Dans un premier temps, il chercha les mêmes petits boulots pratiqués pendant les années de révolte. Il vivait modestement et presque tout son argent était dépensé pour se nourrir. Il éprouvait une passion pour la nourriture. Avant d'aller au marché, il aimait prévoir soigneusement l'ensemble des mets des jours à venir et la composition de chacun des plats. « Le difficile, ce n'est pas de faire, c'est de concevoir, disait-il ». Quelques années après, notre situation ayant bien changé, son côté gourmet s'exprimait davantage par la fréquentation des meilleurs chefs. Nous cherchions les tables les plus diverses et variées. « Il faut se laisser surprendre. Il y a mille façons de faire une bonne cuisine. Le plus important pour un cuisinier, c'est de découvrir celle qui lui permettra de s'exprimer. Un grand chef est celui qui a trouvé la cuisine à explorer toute sa vie ».

Les choses commencèrent à changer lorsqu'Alex trouva un emploi fixe dans une société d'investissement, la SFI. Le même jour, je tombais enceinte d'Ella. Il vécut à la fois un grand bonheur et des difficultés en ce temps-là. Il fut ravi de la bonne nouvelle, son visage s'illumina

quand je lui fis l'annonce et son naturel joyeux s'intensifia pendant ma grossesse. Par contre, le nouveau travail exigeait de lui beaucoup d'efforts. Les tâches administratives n'avaient pour lui aucun intérêt. L'adaptation à un environnement où l'atmosphère du passé subsistait ne fut pas facile. Il tint bon, car il voulait me laisser le choix d'interrompre les leçons privées. (Dans la confusion du changement de régime, j'avais préféré donner des leçons privées de mathématiques, la vie académique me semblait alors cauchemardesque. Par la suite, l'indépendance, la régularité, le contact avec les étudiants et des revenus raisonnables m'encouragèrent à les poursuivre).

Les mois suivants, Alex parla peu de son travail. Notre temps libre se partageait entre les préparatifs pour la naissance d'Ella, une occasionnelle « expédition gastronomique », et des lectures multiples. À la réflexion, j'aurais dû m'étonner davantage qu'il ne voulût pas participer aux débats auxquels il avait tant contribué. « Je ne suis pas prêt. Et je suis heureux avec toi comme je ne l'ai jamais été auparavant. Nombreux sont ceux qui pourront s'engager, Léo par exemple. Sa contribution sera très importante, j'en suis sûr ».

Sur ordre des médecins, j'interrompis les leçons privées deux mois avant l'accouchement. Je devais rester alitée presque continuellement. J'eus alors un élève inattendu, très assidu, à mon chevet : Alex. Il avait vu que les cadres de la SFI se servaient d'un arsenal mathématique et il voulait comprendre son utilisation. Ces « leçons » n'étaient pas très faciles pour moi. Alex manquait de bases et résistait à suivre un cheminement progressif. Il faisait sans cesse des va-et-vient, passant de problèmes épineux, qui requièrent des connaissances étendues, à des questions élémentaires.

L'accouchement d'Ella fut compliqué et compromit la possibilité pour moi d'avoir d'autres enfants... Cela ne compte pas maintenant. L'important fut le congé prit par Alex pour m'aider. En plus de sa gentillesse et de son attention, il démontra un savoir-faire instinctif avec le bébé. J'ai pu l'allaiter malgré mon état de faiblesse, ce qui aurait été impossible s'il n'était pas là, aux petits soins pour moi et pour Ella. Pendant cette période, nous continuâmes nos leçons le soir, ou la journée si le bébé dormait. Alex faisait des progrès. Plus tard, la vie

ayant repris son cours normal, il étendait seul ses connaissances par ses lectures. Il osait même explorer des instruments de la boîte à outils des finances dont je n'étais pas familière. Petit à petit, nos « conversations » mathématiques se sont estompées. Je repris alors mes recherches en topologie, dans l'idée de postuler un emploi à l'Université.

Les années suivantes ont été idylliques. Combien d'êtres humains ont connu comme moi une période de paix et de bonheur, sans nuages, dans leur vie ? Malheureusement, peu de gens, je crains. L'enfance d'Ella vit l'éclosion d'une petite fille joyeuse, avec une forte personnalité, attentive à tout et sachant formuler ses premières idées avec clarté. Nous la regardions, Alex et moi, fascinés. Alex dut très vite accepter de nouvelles responsabilités à la SFI. Deux ans plus tard, il devenait responsable de la direction opérationnelle de l'entreprise. Je le voyais content de se découvrir un chef respecté et amical. Ses instructions ne devenaient presque jamais des ordres, tant ses collaborateurs étaient désireux de les mettre en exécution. Malgré la charge importante de travail, Alex restait très attentif à notre vie de famille, nous étions pour lui la priorité absolue dans les temps libres. Nous délaissâmes quelque peu les « expéditions gastronomiques », remplacées maintenant par des dîners préparés toujours avec une idée spéciale, quoique rapidement et simplement. Nous passions nos soirées à notre table de travail, Alex plongé dans ses livres et moi concentrée sur la préparation des cours dont je pris la charge à l'Université.

Notre situation matérielle s'améliora notablement et nous achetâmes une nouvelle maison. Cette acquisition ne fut pas la première opération financière réalisée par Alex. Avant cela, il avait déjà commencé à investir nos économies. Il eut une réussite extraordinaire quand il plaça le bonus reçu au terme de la cinquième année de travail : environ dix-huit mois plus tard, la valeur de cette affaire avait centuplé ! Tu es un génie financier !, lui dis-je. « Absolument pas, c'est un hasard. Il faut distinguer clairement la stratégie de la chance, cela au moins je l'ai compris. On est aveugle si l'on attribue à la clairvoyance le succès dû à l'impondérable. On risque alors de tomber dans l'abîme tôt ou tard. Réussir du premier coup un œuf poché ne fait pas d'un cuisinier un maître coq ». Cependant, au moment où la SFI fut achetée par un

groupe privé, Alex saisit l'occasion pour négocier un départ raisonnable. Il m'annonça : « Je suis assez confiant, je peux m'occuper des affaires de manière indépendante. Je conçois quel sera mon style de cuisine, façon de parler. Je te demanderai un peu de ton aide, dans la mesure du possible ». Ainsi, avec ce premier capital, il se mit au travail en installant la technologie dont il avait besoin dans un bureau aménagé à la maison.

Une nouvelle routine s'est vite installée. Comme toujours, Alex se levait très tôt, buvait un café et commençait son travail. Plus tard, les trois nous nous trouvions pour le petit-déjeuner. Ensuite, je déposais Ella à l'école avant d'aller à l'Université. Je tâchais de ne pas rentrer tard afin de l'aider avec les tâches administratives : lire et trier la correspondance, faire la réconciliation des comptes, etc. Pendant les deux années suivantes, je n'ai rien vu d'extraordinaire. J'ai simplement constaté qu'Alex a eu bien raison de croire à sa capacité de subvenir seul à notre vie confortable. En plus du service rendu à Alex, mon attention était portée sur Ella, son écolage, sa musique, ses sports, sans oublier mes propres travaux. Au cours de la troisième année, je m'aperçus que notre fortune avait considérablement augmenté. Cette fois des explications attribuant ces résultats à la chance ne me satisferaient pas. « Tu as raison, ce n'est pas dû au hasard. Il me faut encore du temps pour en être convaincu, mais je développe mon style. Les principes sont clairs. Je te fais une image culinaire. Tout d'abord, le plus fondamental, c'est de savoir distinguer assez rapidement ce qui réussit de ce qui rate. Si un plat remporte du succès, laisse-le dans le menu et n'y penses plus vraiment. S'il ne trouve le succès rapidement, ne te précipite pas, mais garde un œil dessus. Après quelque temps, enlève-le du menu s'il reste boiteux. Ne soit pas déçue si sa réussite vient plus tard, oublie-le pour un long moment ou pour toujours, cherche-en un nouveau. Et puis, il est indispensable de penser à l'ensemble du menu. Les plats épicés, chauds, doivent alterner avec d'autres plus suaves, d'un goût fin. Les uns valorisent les autres. Ensuite, c'est très important, il faut savoir où l'on se trouve et à quel moment : les meilleurs ingrédients sont ceux conformes au sol et à la saison. Pour moi, c'est un peu la même chose avec les investissements : éviter de laisser trainer longtemps les placements sans lendemain ; ne pas trop se soucier de ceux qui s'apprécient ; chercher

à marier avec bonheur ce qui est plus risqué avec ce qui l'est moins ; s'efforcer de comprendre ce qui peut bien germer dans l'économie et la politique actuelles, et comment iront-elles évoluer. Voilà le programme ! Il faut, tu me diras, un bon chef pour faire tous ces jugements. Bien entendu, c'est mieux s'il a la main heureuse. Mais un professionnel, quel qu'il soit, pourra tirer son épingle du jeu s'il suit ces directives, c'est certain. Quant aux mathématiques, c'est l'outillage, un peu comme les casseroles et les poêles à la cuisine ».

Les choses n'ont pas cessé d'évoluer. Quelques années plus tard, le volume de travail devint trop important et notre routine dut changer. Alex loua un petit appartement dans un immeuble non loin de notre maison et engagea d'abord un collaborateur, ensuite un deuxième. Il avait besoin d'être assisté pour effectuer le tri des informations et accomplir les nombreuses procédures d'analyse. « J'ai besoin de cette aide pour élaborer de nouveaux critères pour la prise de décision et pour couvrir un champ plus vaste de possibilités d'investissements ».

Peut-être par l'indiscrétion d'un collaborateur ou d'un correspondant, l'activité d'Alex attira l'attention du monde professionnel. Comme il n'appartenait pas à une institution et ne se montrait pas en public, les médias le surnommèrent « l'ermite ». Les autorités s'intéressèrent à ses affaires. Alex engagea alors les services d'un grand avocat, Hippolyte Samfré. « Il n'y a aucun souci à se faire, mais je n'ai pas le temps de m'occuper de ces questions ». Hippolyte fut d'une grande aide à ce moment-là et surtout plus tard, quand Alex décida de créer la Fondation. Les Samfré, Hippolyte et sa femme Mahmera, devinrent de très chers amis. L'affection de Mahmera fut d'un précieux soutien pour Ella et moi pendant les moments les plus douloureux de notre vie.

N'allons pas trop vite. Les douze ou treize années qui suivirent la rencontre avec les Samfré furent intenses, stables et heureuses. Alex loua de plus amples bureaux, s'entoura de trois assistants et accepta avec patience le va-et-vient de toutes sortes de contrôleurs. Ses affaires se développèrent continuellement, sans sursaut extraordinaire, il me semble. Il n'y eut pas une autre situation comme celle du premier coup de chance, je crois. Toujours est-il, Alex était certainement un « chef à la main heureuse ». Lui-même ne se vantait pas de ses

succès, les attribuant à l'état du monde et non à son talent. « Il y a toujours eu dans l'histoire des périodes comme celle-ci, où plusieurs facteurs convergent pour soutenir les forces du développement et de la croissance. Notre révolution a favorisé l'apaisement des esprits. Les idéologies ont perdu de leur attrait et la liberté a encouragé une volonté générale d'entreprendre, de renouveler. En plus, si la tyrannie du régime précédent est critiquable à tous égards, il faut cependant reconnaître qu'elle a posé des fondations solides pour l'économie. Heureusement, nous avons fait preuve de sagesse en les préservant ».

De toute évidence, les choses ne sont pas aussi simples, autrement le monde entier aurait fait fortune. Ces années connurent d'amples variations, de nature à confondre le novice. Néanmoins, et cela ne diminue en rien le génie d'Alex, sa constance, sa conviction et son endurance furent décisives pour sa réussite. C'était son « style », comme il disait. « On construit par le travail, une brique après l'autre. Il n'existe pas de baguette magique qui fait apparaître une maison en un clin d'œil. Investir, c'est composer un menu. Les plats doivent plaire et se succéder sans viser la satiété. Chaque mets doit laisser un goût, une empreinte sur laquelle le suivant évolue, pour ensuite faire sa marque et ouvrir la voie au prochain. À table, on est davantage humain si on exploite sa mémoire avec finesse. La mémoire, c'est l'humanité... Pour investir, l'expérience du passé est enrichissante à condition de retrouver à tout moment la fraîcheur du regard. Il faut percevoir la nouveauté, la différence, et la direction inédite prise par les événements ».

Bien entendu, Alex n'avait plus besoin de mon aide. J'ai pu me dédier entièrement à accompagner Ella dans sa formation et aussi à mes recherches. Je publiais alors quelques articles dont j'en suis fière, je reconnais. Ella est devenue une jeune fille, une jeune femme devrais-je dire, très charmante. Elle avait une facilité naturelle pour les études et pour les sports, surtout pour l'équitation. Contrairement à Alex et moi, elle avait, elle a toujours, une légèreté dans sa manière de voir les choses. Cela nous amusait et désarçonnait un peu. Souvent entourée d'admirateurs et d'amies, elle eut plusieurs béguins. Pour Paul, avec qui elle fait sa vie et qui est un garçon formidable, ce fut une véritable passion. Les adhérents à nos « expéditions gastronomiques » se sont

multipliés. Les relations d'Ella sont venues s'ajouter à Léo et sa famille et à notre petit groupe d'amis. Je garde un souvenir délicieux de ces petites fêtes réalisées de temps à autre.

Un jour, en rentrant de l'Université, j'ai trouvé Alex étendu sur le lit. La chose inhabituelle m'a immédiatement inquiétée. « J'ai un coup de pompe, je suis venu me reposer un peu ». Les jours suivants, je le voyais pâle et fatigué, mais il ne voulait pas consulter notre médecin, le célèbre Docteur Angst. « Il me faut seulement un peu de repos ». Le soir où j'ai vu sur ses chevilles d'étranges taches rouges, j'ai exigé qu'il procède à un check-up. La semaine d'après, le matin, il saigna abondamment des gencives en se brossant les dents. Heureusement, je l'appris seulement par la suite. J'aurais été bouleversée, je crois. Déjà ce jour-là, Alex essaya de nous épargner un choc à Ella et à moi. Il se garda de nous révéler immédiatement le diagnostic donné sans appel : une leucémie d'un mauvais type. Les chances de survie au-delà de quelques mois étaient minimes, cela au prix de traitements agressifs. Malgré les efforts d'Alex, nous comprîmes vite la gravité de la situation. À notre tour, nous fîmes tout pour ne pas montrer notre désespoir.

S'affaiblissant chaque jour un peu plus, Alex décida d'organiser les affaires. S'il allait un peu mieux, il s'arrangeait pour rencontrer Hippolyte, qui fut d'un grand appui pendant cette période. Il avait une idée et me demanda mon accord : « Je ne sais si je vais m'en sortir et je ne veux pas te laisser une montagne de problèmes. S'il te plaît, réfléchis à la chose suivante et dis-moi ce que tu en penses. Avec Hippolyte, j'ai étudié un peu les aspects juridiques d'un partage de notre fortune en trois : une partie resterait pour nous, pour toi si je ne suis plus là, une autre irait à Ella. Le solde, quatre-vingt-dix pour cent environ, serait le patrimoine d'une nouvelle Fondation. Nous pouvons vivre très bien le restant de notre vie avec cinq pour cent de notre capital, Ella aussi. L'objectif de la Fondation serait la promotion de la liberté et de la justice. Avec Hippolyte, nous resterons les trois au Conseil de cette institution. Ella pourrait prendre les rênes après ma disparition, si tu es d'accord. Réfléchis. Moi-même, je dois encore bien étudier tout cela, et nous en reparlerons ». Je n'ai rien pu dire, je me retenais pour ne pas éclater en sanglots.

L'état d'Alex se dégradait rapidement malgré tous les traitements. Notre maison devint une véritable clinique, avec toutes sortes d'appareils médicaux et la présence de trois infirmières qui se relayaient jour et nuit. Nous étions, Ella et moi, désespérées.

Deux jours avant sa mort, Alex avait une meilleure mine. « Je suis un peu moi-même en ce moment ». J'étais tout le temps à son chevet. Le voir reprendre quelques forces me remplissait d'une joie immense, qui dura peu, coupée court par ses paroles : « Shirin, ma chérie, tu as été tout pour moi, j'ai adoré ton regard, ton intelligence, te faire l'amour... Tu as été le grand banquet dont tout homme rêve... J'ai deux choses à te dire. Je n'aurai pas la force, je crois, d'expliquer les détails de la Fondation. Hippolyte s'en chargera très bien. J'ai laissé une lettre pour Ella. Je voulais lui décrire en quelques mots dans quel esprit j'ai fait cela. L'autre chose, c'est de te recommander de ne pas rester seule. Si tu trouves quelqu'un avec qui tu te sens bien, accepte. La solitude est un appauvrissement dans la vie. De toute façon, aie confiance, je serais toujours avec toi ». Je n'ai pu retenir les larmes. J'ai eu envie de le frapper, tellement cette idée m'a enragée sur le moment. J'ai pleuré longuement. Les yeux fermés, il prit ma main et resta tranquille.

Sa mort nous plongea longtemps dans une profonde tristesse. Par bonheur, Ella retrouva graduellement son énergie. Avec un sérieux qui me surprit, elle se jeta à corps perdu dans ses études et les affaires de la Fondation. Elle m'a beaucoup aidée à reprendre une vie normale.

Que nous n'ayons pas vieilli ensemble est aujourd'hui pour moi le plus grand regret. J'aurais aimé partager avec lui ces changements du corps, faire de nouvelles « expéditions », désormais plus légères, surtout le soir. En vérité, Alex ne me manque pas, car il ne m'a jamais quittée.

La Lettre

Ella, mon trésor,

En dépit de ta jeunesse, tu es prête pour assumer les responsabilités que je te demande de bien vouloir accepter. Tu tiens maintenant les commandes de la Fondation, comme le prévoient les Statuts. Tu sauras faire de cette institution un outil pour contribuer à l'avancement de la liberté et de la justice, j'en suis persuadé.

Pendant ces derniers mois, nombreuses questions sont passées par ta tête, je sais. Tu as eu la délicatesse de ne pas m'interroger. Ta retenue et ta prudence ont été pour moi une preuve émouvante de ton affection. Du fond du cœur, je te suis reconnaissant.

J'ai gardé mon silence à dessein. Je voulais te laisser libre de concevoir l'avenir de la Fondation d'après ta propre vision. Ne crains pas de commettre des erreurs, elles sont nécessaires. Elles apportent beaucoup d'enseignements aux personnes réfléchies et profondes comme toi. Cela dit, je me dois de partager avec toi ce qui a inspiré mes décisions.

Bien vivre ensemble, coopérer, repose sur deux bases simples : le respect de l'autre et le débat d'idées. Elles vont de pair, ce sont les deux faces de la même monnaie. Elles dépendent de la genèse de l'individu, du développement de la personne, de la nourriture de l'esprit. Or, il n'y a pas une recette unique pour préparer cet aliment. Il y en a une infinité. Lesquelles choisir ? Les seules bonnes recettes sont celles conçues par chacun dans son for intérieur. Il faut penser d'abord, tout seul. Ce temps d'arrêt de l'âme est un exercice difficile, complexe, mais indispensable pour être libre et ainsi devenir un véritable être humain.

L'homme est une bête s'il n'est pas libre. La longue émancipation du genre humain est la conquête de la liberté, cette clef de voûte de la justice et partant de la paix : seul un être libre peut sincèrement respecter l'autre et débattre avec loyauté.

Avec ma très profonde affection,

Papa

Pour mes trente ans

Je le comprendrai un jour, papa me l'a dit mille fois. On verra. Les hostilités n'auraient jamais dû commencer, voilà tout. (À revoir dans quinze ans).

Un siècle n'est rien, selon papa. Tout ce qui est arrivé aurait pu prendre beaucoup plus de temps. Deux siècles, voire trois. Je ne suis pas d'accord. Un siècle, c'est long, très long, pour en arriver là. Arrière-grand-mère, Mamie-Ella, serait de mon avis, j'en suis sûre.

J'adore cette photo. Jeune, brune, un sourire discret, le regard déterminé. Quand cette photo fut prise, Ella Orexis-Raftesky, Mamie-Ella pour nous, pour toute la famille, venait de perdre son père, le célèbre ermite, génie financier, gourmet, philosophe à ses heures, très aimé des siens. Je me demande comment je me serais sentie si j'avais été à sa place à ce moment-là. Mamie-Ella venait d'hériter d'un projet fou sous la forme d'une Fondation richissime dont l'objectif était de promouvoir la liberté et la justice. Rien que ça !

Elle aurait fait ses premiers pas, dit-on, avec son programme déjà en tête. Je doute. Les faits sont là. Elle a commencé prudemment par investir une modeste partie de la fortune dans la création d'une nouvelle école. De toute évidence, elle-même le dit dans son journal, sa première approche fut simple : la liberté et la justice devaient faire partie des programmes scolaires d'une façon ou d'une autre. Elle s'est concentrée sur l'enseignement à l'école, touchant à l'éducation dans la famille de façon indirecte, sans s'immiscer dans son intimité.

Je n'ai pas étudié les nombreuses publications faites sur cette école et sur celles qui suivirent. Je retiens pour ces notes ce qui me semble important : à la fin, il y eut dans tout le pays des écoles *Libertas*, comme elle les nomma. Pour les concevoir et les mettre en œuvre, elle suivit de façon magistrale les idées exprimées dans la dernière lettre laissée par son père, Alexandre Orexis : « Bien vivre ensemble, coopérer, repose sur deux bases simples : le respect de l'autre et le débat d'idées... Il faut penser d'abord, solitairement. Ce temps d'arrêt de l'âme est un

exercice difficile, complexe, mais indispensable pour être libre et ainsi devenir un véritable être humain... La liberté est la voie pour instaurer le paradis sur terre, car elle est la clef de voûte de la justice et partant de la paix : seul un être libre peut sincèrement respecter l'autre et débattre avec loyauté ».

Le paradis sur terre ! Nous nous en approchions, c'est sûr. Entretemps, nous avons tout détruit. Papa dit que non. D'après lui, au contraire, nous avons tout préservé. Nous nous sommes protégés pour pouvoir continuer sur notre voie. L'avenir le dira. Dans quinze ans, je relirai ces notes et je mettrai papa, mon papa chéri, sur un piédestal ! Je l'espère, de tout mon cœur. Mais je n'y crois pas.

Les *Libertas*, quel romantisme ! Le démarrage de la première école fut assez chaotique, il paraît. Les réunions des élèves et des enseignants dans le grand amphithéâtre... un échec. On décida alors d'échelonner les débats : les thèmes devaient être arrêtés à l'avance afin que chacun puisse y réfléchir seul (« Il faut penser d'abord... »). Puis, les échanges d'idées devaient avoir lieu dans chaque classe ; ensuite, dans les classes de la même volée réunies, et à la fin en présence de tous dans l'amphithéâtre.

Une des premières décisions fut la création d'un Comité exécutif pour administrer les affaires de l'école, avec treize membres élus chaque année par l'ensemble des élèves, des enseignants et du personnel. Le choix de ces personnes devait se faire uniquement sur la base de leur compétence. Les enseignants auraient pu craindre le contrôle du Comité par les élèves, compte tenu de la supériorité numérique de ces derniers. Ce n'était pas exclu, mais cela ne s'est pas produit. Incroyable ! Apparemment, malgré les différences d'âge, de culture et d'expérience, le travail au sein du Comité fut harmonieux. Le sentiment de responsabilité nourrit l'alliance, je suppose.

Paradoxalement, cette structure s'avéra à la fois complexe et efficace. Il existe toujours autant de points de vue que d'individus, c'est évident. C'est pourquoi, les débats n'étaient pas simples ni dans les classes, ni entre elles, ni en assemblée générale. À chaque étape, il fallait trouver un terrain d'entente. Ce processus prenait beaucoup de temps et d'énergie, c'est clair, cependant la qualité du résultat n'en pâtissait pas. La preuve :

déjà au terme de la troisième année d'existence, cette première *Libertas* s'est trouvée, par ses résultats, en haut du classement des écoles du pays. Visiblement, l'engagement de tous à l'école ne s'exprimait pas seulement dans les débats, il se révélait aussi dans les classes. Vive Mamie-Ella ! J'aurais tellement aimé la connaître ! Elle mérite beaucoup d'admiration, en particulier d'avoir saisi l'occasion avec courage. Car, cette réussite n'aurait pas eu lieu sans le concours d'une myriade d'éléments réunis à ce moment-là. Dans une autre situation, ailleurs qu'ici et avec des gens différents, tout cela n'aurait probablement pas marché aussi bien, j'en suis persuadée.

Point important : après l'existence des premières écoles, il fallait élire un Comité exécutif pour administrer les affaires de l'ensemble de celles-ci. On décida de procéder comme pour chaque *Libertas*, en créant un Comité de treize membres, élu par les élèves, les enseignants et le personnel de toutes les écoles. Mamie-Ella y a toujours été réélue, ce n'est pas étonnant.

La mort de Mamie-Ella fut profondément ressentie. Cependant, cela ne freina pas le développement des écoles. On dit dans la famille que l'on doit la survie des *Libertas* aux efforts de sa fille, grand-mère Sue Raftesky-Eggli, notre Mamie. Je ne crois pas. Je connais Mamie. Elle est trop douce. Son discours est économe. Elle nous laisse faire, nous les jeunes. Elle manifeste une opposition seulement si elle a une forte conviction et s'emploie alors à la soumettre à notre appréciation. Discrète, elle a toujours agi dans le cadre des écoles.

Le gouverneur, Miroslav Burdet, s'adressa à elle, c'est vrai, mais ce fut un geste symbolique. Burdet fut le véritable artisan du grand tournant, d'abord ici, ensuite dans tout le pays. Au départ, son astuce fut de négocier avec le gouvernement central un référendum pour une plus grande autonomie de notre province. Il obtint le pouvoir d'appeler une assemblée constituante pour la rédaction d'une Constitution provinciale, en s'engageant à éviter tout conflit avec celle de la Fédération. C'est ce que j'ai compris. Bref, le projet *Libertas* fut mis en œuvre à grande échelle : on décida d'adopter le référendum comme procédé législatif régional et d'élire un Comité exécutif de treize individus pour gérer les affaires de la province. Toutes questions devaient être examinées et débattues

dans les familles, les lieux de travail, les associations et groupements, etc., pour les soumettre ensuite au suffrage universel. Quant au reste, les services publics, la police, l'intégration économique de la province dans le pays, il n'y eut aucun changement brusque. La réussite fut telle que quelques années plus tard tout le pays adopta ce modèle.

Il faut encore dire ceci : à mon avis, ce succès fut possible parce que nous étions déjà une société en plein essor. Les différences sociales étaient relativement faibles, l'économie était florissante, avec des industries fortes, orientées vers la création de technologies nouvelles. Par-dessus tout – bravo Mamie-Ella ! – nous avons un système d'éducation très performant. Nous nous approchions du paradis sur terre... Malheureusement, tout cela nourrit l'amertume de notre voisin, dont les difficultés ne cessèrent de se multiplier. La première confrontation se produisit lorsque leur région méridionale voulut faire sécession et intégrer notre Fédération.

Nous progressâmes graduellement, mais vite. En moins de vingt ans, tout le pays avait adopté le modèle *Libertas*. Papa a sûrement raison dans ce cas, vingt ans ce n'est pas beaucoup pour une telle transformation. On reprit le modèle à tous les niveaux, jusqu'à la création et l'élection d'un Comité exécutif central pour travailler en coordination avec les Comités régionaux.

Pour moi, cette transformation eut deux aspects remarquables. La majorité de la population s'adapta sans autre à ces nouveautés, comme si cela allait de soi. Bien sûr, la technologie pour faciliter les procédures existait depuis longtemps, néanmoins cela n'explique pas entièrement cette aisance. Les choses auraient pu se dérouler autrement. Dans le passé, cette réussite n'aurait pas été au rendez-vous, j'en suis sûre. L'autre point intéressant, c'est la nouvelle vitalité de l'économie. Depuis lors, les services publics, soins médicaux inclus, ont atteint une haute qualité. L'efficacité de la police est allée de pair avec une plus grande discrétion. De même, l'armée s'est renforcée extraordinairement, dans le silence. En grande partie, l'on doit l'impulsion économique aux recherches et aux dépenses militaires, je soupçonne. De cela, la population ne se rendait pas clairement compte, il me semble. Cependant, tout le monde était conscient de l'animosité à notre égard des dirigeants du grand voisin.

De l'avis général, il fallait se préparer contre une éventuelle agression.

Selon papa, tout fut tenté afin d'engager un dialogue constructif avec eux. Je n'en suis pas certaine. Leur territoire nous entoure, sauf du côté de la mer, et leur population est plus nombreuse que la nôtre. Cela leur donnait, peut-être, un sentiment de supériorité injustifié. Leur arrogance était déjà un obstacle réel au dialogue, c'est l'opinion de papa. Et alors ? Tenons-nous en aux faits. Leur province méridionale mena pendant des décades un combat pour une plus grande autonomie. Ensuite, durant des années, pour l'indépendance. Elle l'obtint finalement, après un référendum qui permit à la population de s'exprimer clairement. Le gouvernement d'alors accepta cette indépendance. C'est difficile de croire que ces dirigeants-là étaient du même acabit que le dictateur actuel avec sa clique de bandits !

Papa prétend que les négociations furent rudes. Il fallait aller plus loin ! Nous devions les respecter et entendre leur point de vue. Il faut toujours parler avec l'ennemi. Je comprends très bien le souhait qui s'ensuivit dans cette province de rejoindre notre Fédération – tout le monde chez nous le comprit. Toujours est-il, nous n'aurions pas dû l'accepter sans l'accord de notre voisin ou au moins la compréhension de tous. Il fallait résister aux clameurs de cette province. Il fallait œuvrer pour une entente jusqu'à l'épuisement ! Étions-nous trop concentrés sur nos affaires, nos débats, nos réussites ? Si c'est le cas, c'était faux. C'était d'un nombrilisme impardonnable, car nous n'avons pas suivi les deux règles de base : le respect de l'autre et le débat d'idées. Nous avons tout essayé, dit papa. Voyons ! Pour « l'autre », ce « tout » n'est pas assez ! Il est bien un « autre » ! Au fond, nous étions en position de force. Mais la force d'alors, celle d'avoir créé un système libre, est devenue à présent, je crains, une puissance uniquement militaire.

Le début des opérations fut choquant. Tout le monde savait ce qui se passait de l'autre côté de la frontière : le fanatisme d'une minorité extrémiste, agissante et violente, et l'assujettissement de la majorité par la terreur. Nous débattions sur les stratégies pour essayer de dialoguer avec l'ennemi et sur les mesures à prendre pour consolider nos défenses. Notre armée n'a jamais cessé de se renforcer, d'adopter la plus haute technologie, pour accroître sa puissance de feu. Et un jour, nous

entendîmes l'annonce des premiers bombardements. Malgré tous nos débats, nous fûmes stupéfaits : nous ne répondions pas à une attaque, nous prenions les devants !

Les images de destruction sans discrimination, de l'extrême souffrance humaine, de la détresse infinie, me blessent violemment. Je me sens humiliée. Les opérations finies, après quarante-trois jours, on dénombre plusieurs milliers de morts chez eux et une douzaine parmi nous par accident ou malaise. En vérité, nous sommes tous atteints mortellement. Nos rêves sont massacrés.

« En prenant l'initiative, nous avons épargné chez nous des vies humaines », papa insiste. Quand je lui rappelle les deux principes, il répond que « l'autre » doit aussi cultiver le respect et vouloir l'échange d'idées. « Si l'autre tourne le dos ou recourt à la violence, le débat est impossible. Il faut se défendre. Parfois, lorsque l'agression de l'ennemi est imminente, l'attaque est la meilleure défense ». Papa, mon papa chéri ! Comment te le dire ? Nous avons le pouvoir seulement sur nous-mêmes. Nous ne possédons pas la maîtrise de l'autre. Nous devons le respecter et offrir nos idées, et entendre les siennes, aussi difficiles qu'elles le soient pour nous. Quelle est la différence entre une vie humaine ici ou là-bas ? Nous les tuons et au même temps, je pense, nous sommes sacrifiés. Notre route est barrée. Il fallait trouver une autre stratégie, peut-être en nous adressant discrètement à ceux qui étaient terrorisés par la dictature. Ils sont restés silencieux et soumis par peur des brutalités. Sans doute aussi par crainte de devenir des traîtres à leurs propres yeux, pas seulement aux yeux des fanatiques. La liberté n'est pas une trahison, il fallait leur dire cela. Étant libre, l'individu est « un véritable être humain ». S'il ne trahit pas l'humanité qui est en lui, il n'est pas un traître dans son pays. Nous devons trouver une autre stratégie, quitte à prendre un plus grand risque, pour sauvegarder notre âme.

« Philanthropos »

Balade

Avertissement

Ce texte n'est pas un essai, c'est une balade. La promenade libère la pensée, qui flotte d'une idée à l'autre, se fixe parfois, interpellée par une question inattendue, saisie par une réponse qui s'offre à l'esprit... J'ai voulu penser à la philanthropie et je me suis promenée.

« Nous n'allons point, nous rodons plustost, et tournevirons çà et là : nous nous promenons sur nos pas. Je crains que nostre cognoissance soit foible en tous sens. Nous ne voyons ny gueres loing, ny guere arriere. Elle embrasse peu, et vit peu : courte et en estendue de temps, et en estendue de matiere ». Montaigne, Les Essais, Livre III, Chapitre 6, « Les Coches ».

Monstre et miracle

« Jusques à ceste heure, tous ces miracles et evenemens estranges, se cachent devant moy : Je n'ay veu monstre et miracle au monde, plus expres, que moy-mesme... »

Montaigne, Les Essais, Livre III, Chapitre 11, « Des boyteux »¹⁵.

Vivants, nous sommes « là », pleinement, avec notre corps, nos pensées, nos questionnements, nos sentiments. Qu'en est-il des autres ? Quels « autres », nos proches ou « le prochain » ?

Nos proches font un peu partie de nous-mêmes. L'émotion – l'amour, l'estime – nous permet de les incorporer en nous et, ainsi d'être « là » aussi, en nous, tout en étant « autre ». L'émotion efface la distance, crée une nouvelle épaisseur, une unité originale, réunissant des personnes différentes, singulières et intègres, qui se reconnaissent dans les autres.

Et le « prochain », « l'homme de la rue », ou l'individu qui a existé dans le passé, ou celui qui vit ailleurs ? Avec une autre couleur, une autre odeur, une autre nourriture, en proie à des questionnements, à des sentiments, que nous ignorons, ce prochain, qui est-il, existe-t-il réellement ?

D'après Ortega y Gasset, philosophe espagnol du siècle passé, nous ne recevons que des images particulières de ce « autre », ce qu'il appelle des « symptômes », qui nous montrent des caractéristiques abstraites d'une vie similaire à la nôtre :

« En même temps, ces symptômes apportent d'autres ingrédients disparates, étrangers et étranges, ou, ce qui revient au même, inintelligibles. Alors se présente à moi le prochain comme un monstre, comme un être que je croyais mon égal et qui d'emblée manifeste la monstruosité de ne pas être comme moi. Je découvre alors que la vie n'est pas toujours présente, patente, intelligible, mais qu'il y a une vie occulte, impénétrable et autre : bref, une vie étrangère. Cette première vie particulière que je découvre est le toi, devant lequel, choqué par sa

¹⁵ Toutes les citations originales des Essais de Montaigne proviennent de l'édition de 1595 et peuvent être trouvées dans <http://www.bribes.org/trismegiste/montable.htm>.

monstruosité, je prends conscience que je ne suis que moi. Le moi naît après le toi et face au toi, frappé par la terrible découverte du toi, du prochain comme tel, de celui qui a l'insolence d'être l'autre »¹⁶.

Employant l'image de « la monstruosité de ne pas être comme moi », le penseur espagnol exprime un sursaut de l'âme face à un constat froidement objectif : par la différence – parce que l'autre est différent – je me découvre tel que je suis. Parce qu'il est blanc, je découvre ma négritude, parce qu'il est noir, je découvre ma blancheur.

Avec les seuls « symptômes », veut-on, peut-on, franchir la distance qui nous sépare ? Face à nous-mêmes, au-delà de la différence offerte par l'autre, quelles pensées, quels sentiments, avons-nous pour cet autre ? Là encore Ortega y Gasset a une réflexion notable : « que tu sois toi, c'est-à-dire que tu ne sois pas comme moi, c'est pure facticité. Je garde toujours un ultime espoir que ce ne soit pas le dernier mot. C'est en cela que tu es mon 'prochain' »¹⁷.

Mon prochain, certes, mais toujours pas mon proche. Le fait de nous en approcher est un choix à la fois gratuit et paradoxal. Il est gratuit car dans l'amour et l'estime il n'y a pas de commerce. L'amour est l'ouverture à l'autre, il s'épanouit par l'ouverture de l'autre sans jamais devenir un troc. Voilà le nœud qui rend le choix « paradoxal » : le bonheur n'existe pas sans l'autre. D'où le besoin de rapprocher le proche du prochain, parfois d'aller jusqu'à les confondre. C'est le choix fait par le philanthrope lorsqu'il voit dans l'autre une « liberté posée en face de lui », d'après la formule de Sartre, pour lui il n'y a pas non plus de connaissance de soi sans la relation à l'autre :

« ...la subjectivité que nous atteignons... à titre de vérité n'est pas une subjectivité rigoureusement individuelle, car nous avons démontré que dans le *cogito*, on ne se découvrirait pas seulement soi-même, mais aussi les autres. Par le *je pense*, contrairement à la philosophie de Descartes, à la philosophie de Kant, nous nous atteignons nous-mêmes en face de l'autre, et l'autre est aussi certain pour nous que nous-mêmes. Ainsi l'homme qui s'atteint directement par le *cogito* découvre aussi tous les

¹⁶ José Ortega y Gasset, Ideas para una Historia de la Filosofía, Prologue à "Historia de la Filosofía", Emile Bréhier, Trad. Demetrio Nájuez, Editorial Sudamericana, Buenos Aires, 1962.

¹⁷ Idem.

autres, et il les découvre comme la condition de son existence. Il se rend compte qu'il ne peut rien être (au sens où on dit qu'on est spirituel, ou qu'on est méchant, ou qu'on est jaloux) sauf si les autres le reconnaissent comme tel. Pour obtenir une vérité quelconque sur moi, il faut que je passe par l'autre. L'autre est indispensable à mon existence, aussi bien d'ailleurs qu'à la connaissance que j'ai de moi. Dans ces conditions la découverte de mon intimité me découvre en même temps l'autre, comme une liberté posée en face de moi, qui ne pense, et qui ne veut que pour moi ou contre moi »¹⁸.

Le célèbre « cogito, ergo sum » de Descartes est le résultat de la longue quête, menée par le doute méthodique, à la recherche de la vérité première, où le doute s'évanouit, où la réalité est pour ainsi dire toute entière comprimée, d'où toute connaissance peut poursuivre sur terre ferme. Sartre regarde le sujet du cogito – le moi. Il lit l'affirmation avec le sujet, « ego cogito, ergo ego sum », il fait encore un pas, qui ne s'appuie plus sur le doute, et voit cette réalité compacte quitter le sujet pour s'étaler et s'offrir à son regard. Alors, « l'homme qui s'atteint directement par le cogito découvre aussi tous les autres... ». La conscience d'être « là », pleinement avec mon corps, mes pensées, mes questionnements, mes sentiments, « me découvre en même temps l'autre, comme une liberté posée en face de moi... ».

¹⁸ Jean-Paul Sartre, L'Existentialisme est un humanisme, Editions Nagel, Paris, 1960. Conférence prononcée au « Club Maintenant » en octobre 1945.

Prométhée, ami de l'homme (φίλος του ανθρώπου)

« En l'amitié, c'est une chaleur générale et universelle, tempérée au demeurant et égale, une chaleur constante et rassise, toute douceur et polissage, qui n'a rien d'âpre et de poignant. » Montaigne, *Les Essais*, Livre I, Chapitre 27, « De l'Amitié ».

« Il fut jadis un temps où les dieux existaient, mais non les espèces mortelles. Quand le temps que le destin avait assigné à leur création fut venu, les dieux les façonnaient dans les entrailles de la terre d'un mélange de terre et de feu et des éléments qui s'allient au feu et à la terre. Quand le moment de les amener à la lumière approcha, ils chargèrent Prométhée et Épiméthée [frère de Prométhée] de les pourvoir et attribuer à chacun des qualités appropriées. Mais Épiméthée demande à Prométhée de lui laisser faire seul le partage. 'Quand je l'aurai fini, dit-il, tu viendras l'examiner'. Sa demande accordée, il fit le partage. [...] Cependant Épiméthée, peu réfléchi, avait épuisé le fonds des qualités qu'il avait à distribuer, et il lui restait la race humaine à pourvoir, et il ne savait que faire. Dans cet embarras, Prométhée vient pour examiner le partage : il voit les animaux bien pourvus, mais l'homme nu, sans chaussures, ni couverture, ni armes, et le jour fixé approchait où il fallait l'amener du sein de la terre à la lumière. Alors Prométhée, ne sachant qu'imaginer pour donner à l'homme le moyen de se conserver, vole à Héphaïstos [dieu du feu et des métaux] et à Athéna [déesse de la sagesse et des arts] la connaissance des arts avec le feu ; car sans le feu, la connaissance des arts était impossible et inutile, et il en fait présent à l'homme »¹⁹.

Voilà comment Platon, dans *Protagoras*, rappelle le don de la raison à l'homme : Prométhée s'empare de la connaissance des arts avec le feu et en fait présent à l'homme, acte gratuit et devoir suprême.

Le mot « philanthrope », « ami de l'homme », apparaît à la ligne 11

¹⁹ Protagoras, Platon, trad. E. Chambry, *Œuvres de Platon*, Librairie Garnier Frères, Paris, 1919.

(στέργειν, φιλανθρώπου δὲ παύεσθαι τρόπου) de *Prométhée Enchaîné*, tragédie grecque attribuée à Eschyle, magnifique poète grec du V^e siècle avant notre ère, créateur du théâtre « tragique » grec, combattant pour la liberté, défenseur de la démocratie. Eschyle nous parle de la conscience de l'homme, de sa responsabilité – celle qu'il acquiert en sortant du sein de la terre pour émerger dans la lumière –, et de sa destinée, entraînée par les forces indomptables de l'univers.

« *Le Chœur* – Il aurait un cœur de fer, il serait fait d'un dur rocher, ô Prométhée, celui qui ne compatirait point à tes souffrances. Ce n'est pas moi qu'elles auraient pu réjouir : ce spectacle fait mal à mon cœur.

Prométhée – Sans doute je dois être, pour des amis, un objet de compassion.

Le Chœur – Mais ta bonté pour l'homme n'alla-t-elle pas plus loin encore ?

Prométhée – J'ai mis fin aux terreurs que l'attente du trépas inspirait aux mortels.

Le Chœur – Et quel remède as-tu trouvé pour les guérir de cette maladie ?

Prométhée – J'ai fait habiter dans leur âme d'aveugles espérances.

Le Chœur – C'est un don bien précieux que tu as fait là aux mortels !

Prométhée – Et, de plus encore, je leur ai donné le feu.

Le Chœur – Quoi ! les êtres d'un jour possèdent le feu resplendissant !

Prométhée – Oui, ce maître qui leur enseignera tous les arts. »²⁰

Eschyle est le disciple spirituel de Solon, grand poète du siècle précédent, réformateur politique, dont les maîtres mots étaient justice et mesure²¹ : « Poussés par la cupidité, les chefs du peuple eux-mêmes s'enrichissent injustement : ils ne ménagent ni les biens de l'État, ni les

²⁰ *Prométhée Enchaîné*, Théâtre d'Eschyle, trad. Alexis Pierron, Charpentier & Cie, Paris, 1870.

²¹ Seuls des fragments de l'œuvre de Solon nous sont parvenus. Ces deux fragments sont cités par Werner Jaeger dans *Paideia, La Formation de l'Homme Grec*, trad. André et Simone Duvyver, Editions Gallimard, Paris 1964.

trésors du temple, et ils ne respectent pas les bases vénérables de Dicé²² – elle qui, dans sa réserve, connaît tout le passé et tout le présent et ne manque pas de punir le moment venu ». « Mais le plus difficile de tout est d'établir la Mesure invisible du discernement : seule elle marque la limite des choses ».

L'un des rédacteurs d'une nouvelle Constitution, Solon préconisa l'admission de tout homme à l'Assemblée d'Athènes. Sans s'opposer à la noblesse, il voulut trouver la juste mesure entre les aspirations de l'individu et la puissance de l'État. Les faits furent tout autres, car Solon assista impuissant au coup monté par Pisistrate contre l'aristocratie, avec l'appui des classes moins favorisées. Pisistrate fut cependant un tyran qui promut les arts, les nouvelles formes de poésie – le dithyrambe et le drame – et la musique. Le bon tyran eut raison du juste poète.

Eschyle naquit alors qu'Athènes continuait sous le joug des fils de Pisistrate. Dans sa jeunesse, il assista au renversement de la tyrannie et à l'ascension au pouvoir de Clisthène, cet aristocrate éclairé, le véritable fondateur de la démocratie athénienne. Pour défendre cette démocratie, Eschyle combattit à Marathon et à Salamine, où l'euphorie de la victoire éclaira sa vision. Car la défaite de Xerxès fut infligée par une modeste armée grecque à une force en nombre plusieurs fois supérieure, composée de soldats moralement affaiblis, d'origines disparates.

Cette vision, Eschyle en fait le portrait dans *Les Perses*. Beaucoup moins un récit historique qu'un regard sur la condition humaine, cette tragédie raconte la victoire de l'idéal de liberté et de dignité, et la déroute d'une puissance aveuglée par la présomption de la supériorité d'un homme sur un autre homme.

« *Le Coryphée* – O Zeus Roi, maintenant, des Perses orgueilleux et innombrables tu as perdu l'armée, et les villes de Suse et d'Ecbatane, tu les as ensevelies en un deuil ténébreux. Bien des femmes, de leurs mains délicates, ont déchiré leurs voiles, et de larmes humides elles arrosent leurs seins, ces femmes douloureuses. Douces et gémissantes,

²² Dicé (« justice ») : une des trois filles de Zeus et de Themis. Dicé exerce la justice en évaluant le tort moral et en délivrant la sentence. Ses deux sœurs sont Eunomie (« ordre »), qui porte en elle les lois justes, et Eiréné (« paix »).

elles regrettent les époux bien aimés, et les lits aux molles draperies, et la joie voluptueuse de leur jeunesse ; et elles pleurent des larmes sans fin. Et moi aussi, je me lamente sur le sombre destin de ceux qui sont partis.

Le Chœur – Strophe I – Maintenant, certes, elle sanglote, toute la terre d’Asie, dépeuplée. Xerxès les a emmenés, hélas, Xerxès les a perdus, hélas, Xerxès les a tous livrés, misérablement, aux grands vaisseaux de la mer. Pourquoi Daréios jadis n’est-il pas resté dans sa ville, chef pacifique du peuple, lui, le roi cher à ceux de Suse ? *Antistrophe I* – Tous, fantassins et matelots, quand elles eurent ouvert leurs ailes noires, les nefes les ont emmenés, hélas, les nefes les ont perdus, hélas, les nefes aux éperons d’airain lourd et meurtrier, et les coups des Ioniens. Le Roi lui-même, à grand peine a pu s’échapper, nous dit-on, par les plaines de la Thrace et les durs chemins de l’hiver. *Strophe II* – Et les premières victimes, hélas, abandonnées au destin, gisent par les grèves de Salamine, ah, ah. Gémissons et pleurons nos larmes, et que vers le ciel montent nos cris, ah, ah, et qu’on entende la plainte morne de notre chant de deuil. *Antistrophe II* – Roulés par la mer rude, hélas, ils sont mangés par les poissons, hélas, par les fils des flots incorruptibles, ah, ah. La maison veuve pleure son maître, et les pères sans fils apprennent, ah, ah, pauvres vieillards, le destin sombre et tout le lourd désastre. *Strophe III* – Bientôt, les peuples de l’Asie ne seront plus soumis aux Perses ; ils ne paieront plus le tribut que leur imposèrent les maîtres, et leurs têtes obéissantes ne s’inclineront plus à terre : la puissance royale est morte. *Antistrophe III* – La langue n’est plus enchaînée ; affranchis maintenant, les hommes disent librement leur pensée, le joug de la force est brisé... »²³

²³ Les Perses, Tragédie d’Eschyle, trad. A. Ferdinand Herold, Librairie Charpentier et Fasquelle, Paris, 1896.

Visite au Lycée²⁴

« Et dit Aristote, que les bons législateurs ont eu plus de soing de l'amitié, que de la justice. Or le dernier point de sa perfection est cetuy-cy. »

Montaigne, Les Essais, Livre I, Chapitre 27, « De l'Amitié ».

— Illustre et vénérable Stagirite, je viens vous rendre visite, car je suis en quête de questions philanthropiques et je voudrais savoir s'il faut faire don de sa richesse.

— *Les choses dont nous avons l'usage peuvent être bien ou mal employées, et la richesse est au nombre des choses dont on fait usage ; or, pour une chose déterminée, l'homme qui en fait le meilleur usage est celui qui possède la vertu relative à cette chose ; par suite, pour la richesse également, l'homme qui en fera le meilleur usage est celui qui possède la vertu ayant rapport à l'argent, c'est-à-dire l'homme libéral²⁵.*

— Maître, quelle est la motivation de l'homme libéral ?

— *Les actions conformes à la vertu sont nobles et accomplies en vue du bien ; l'homme libéral donnera donc en vue du bien ; et il donnera d'une façon correcte, c'est-à-dire à ceux à qui il faut, dans la mesure et au moment convenables, et il obéira aux autres conditions d'une générosité droite. Et cela, il le fera avec plaisir, ou du moins sans peine, car l'acte vertueux est agréable ou tout au moins sans souffrance, mais n'est sûrement pas une chose pénible.²⁶*

— « Actions conformes à la vertu » ?...

— *... pour les actions faites selon la vertu, ce n'est pas la présence en elles de certains caractères intrinsèques qu'elles sont faites d'une façon juste ou modérée ; il faut encore que l'agent lui-même soit dans une certaine disposition quand il les accomplit ; en premier lieu, il doit savoir ce qu'il fait ; ensuite, choisir librement l'acte en question et le choisir en vue de cet acte lui-même ; et en troisième lieu, l'accomplir dans une*

²⁴ Toutes les parties en italiques dans ce chapitre sont des citations provenant d'Aristote, Ethique à Nicomaque, trad. J. Tricot, Librairie J. Vrin, Paris, 1959

²⁵ p. 171

²⁶ p. 172

*disposition d'esprit ferme et inébranlable... la possession de la vertu naît de l'accomplissement répété des actes justes et modérés*²⁷.

— Comment faut-il entendre 'modérés' ?

— *En tout ce qui est continu et divisible, il est possible de distinguer le plus, le moins et l'égal, et cela soit dans la chose elle-même, soit par rapport à nous, l'égal étant quelque moyen entre l'excès et le défaut. J'entends par 'moyen dans la chose' ce qui s'écarte à égale distance de chacun des deux extrêmes, point qui est unique et identique pour tous les hommes, et par 'moyen par rapport à nous' ce qui n'est ni trop, ni trop peu, et c'est là une chose qui n'est ni une, ni identique pour tout le monde.*²⁸

— Si ce n'est pas une chose « identique pour tout le monde », comment la mesurer ?

— *Par exemple, si 10 est beaucoup, et 2 est peu, 6 est le moyen pris dans la chose, car il dépasse et est dépassé par une quantité égale ; et c'est là un moyen établi d'après la proportion arithmétique. Au contraire, le moyen par rapport à nous ne doit pas être pris de cette façon : si, pour la nourriture de tel individu déterminé, un poids de 10 mines est beaucoup et un poids de 2 mines peu, il ne s'ensuit pas que le maître de gymnase prescrira un poids de 6 mines, car cette quantité est peut-être aussi beaucoup pour la personne qui l'absorbera, ou peu : pour Milon ce sera peu, et pour un débutant dans les exercices du gymnase, beaucoup.*²⁹

— Il faut donc faire un jugement, pour ainsi dire, scientifique...

— *Si donc toute science aboutit ainsi à la perfection de son œuvre, en fixant le regard sur le moyen et y ramenant ses œuvres..., et si en outre, la vertu, comme la nature, dépasse en exactitude et en valeur tout autre art, alors c'est le moyen vers lequel elle devra tendre. J'entends ici la vertu morale, car c'est elle qui a rapport à des affections et des actions, matières en lesquelles il y a excès, défaut et moyen.*³⁰

— Nos affections et nos actions sont-elles donc justes, si elles sont conformes à la vertu morale ?

²⁷ p. 99

²⁸ p. 103

²⁹ pp. 103, 104

³⁰ pp. 104

— *Au sujet de la justice et de l'injustice, nous devons examiner sur quelles sortes d'actions elles portent en fait, quelle sorte de médiété est la justice, et de quels extrêmes le juste est un moyen*³¹... On considère généralement comme étant injuste à la fois celui qui viole la loi, celui qui prend plus que son dû, et enfin celui qui manque à l'égalité, de sorte que de toute évidence l'homme juste sera à la fois celui qui observe la loi et celui qui respecte l'égalité.³²

— La loi et la justice sont-elles la même chose ?

— *...celui qui viole la loi est un homme injuste, et celui qui l'observe un homme juste, il est évident que toutes les actions prescrites par la loi sont, en un sens, justes : en effet, les actions définies par la loi positive sont légales, et chacune d'elles est juste, disons nous. Or les lois prononcent toutes sortes de choses, et elles ont en vue l'utilité commune, soit de tous les citoyens, soit des meilleurs, soit seulement des chefs désignés en raison de leur valeur ou de quelque autre critère analogue ; par conséquent, d'une certaine manière nous appelons actions justes toutes celles qui tendent à produire ou à conserver le bonheur avec les éléments qui le composent, pour la communauté politique.*³³

— Les lois sont faites pour le bonheur...

— *Mais la loi nous commande aussi d'accomplir les actes de l'homme courageux (par exemple, ne pas abandonner son poste, ne pas prendre la fuite, ne pas jeter ses armes), ceux de l'homme tempérant (par exemple, ne pas commettre d'adultère, ne pas être insolent), et ceux de caractère agréable (comme de ne pas porter des coups et de ne pas médire les autres), et ainsi de suite pour les autres formes de vertus ou de vices, prescrivant les unes et interdisant les autres, tout cela correctement si la loi a été elle-même correctement établie, ou d'une façon critiquable, si elle a été faite à la hâte. Cette forme de justice, alors, est une vertu complète, non pas cependant au sens absolu, mais dans nos rapports avec autrui.*³⁴

³¹ p. 213

³² p. 216

³³ pp. 217, 218

³⁴ pp. 218, 219

— Une vertu complète ?

— ... elle est une vertu complète au plus haut point, parce qu'elle est usage de la vertu complète, et elle est complète parce que l'homme en possession de cette vertu est capable d'en user aussi à l'égard des autres et non seulement pour lui-même³⁵.

— Vos paroles apportent une lumière qui éclaire mon chemin, et je vous en suis reconnaissante. Permettez-moi de vous poser encore une question. Je voudrais mieux comprendre comment les actions justes tendent à produire ou à conserver le bonheur.

— Revenons maintenant en arrière. Puisque toute connaissance, tout choix délibéré aspire à quelque bien, voyons quel est selon nous le bien où tend la Politique, autrement dit quel est de tous les biens réalisables celui qui est le Bien suprême. Sur son nom, en tous cas, la plupart des hommes sont pratiquement d'accord : c'est le bonheur, au dire de la foule aussi bien que des gens cultivés ; tous assimilent le fait de bien vivre et de réussir au fait d'être heureux. Par contre, en ce qui concerne la nature du bonheur, on ne s'entend plus, et les réponses de la foule ne ressemblent pas à celles des sages.³⁶

— Mais, alors, ne peut-on pas dire clairement quelle est la nature du bonheur ?

— Peut-être pourrait-on y arriver si on déterminait la fonction de l'homme. De même, en effet, que dans le cas d'un joueur de flûte, d'un statuaire, ou d'un artiste quelconque, et en général pour tous ceux qui ont une fonction ou une activité déterminée, c'est dans la fonction que réside, selon l'opinion courante, le bien, le « réussi », on peut penser qu'il est ainsi pour l'homme, s'il est vrai qu'il y ait une certaine fonction spéciale à l'homme... Mais alors en quoi peut-elle consister ? Le simple fait de vivre est, de toute évidence, une chose que l'homme partage en commun même avec les végétaux ; or ce que nous recherchons, c'est ce qui est propre à l'homme. Nous devons donc laisser de côté la vie de nutrition et la vie de croissance. Viendrait ensuite la vie sensitive, mais celle-là encore apparaît commune avec le cheval, le bœuf et tous les animaux. Reste donc une certaine vie pratique de la partie rationnelle de l'âme, partie qui peut être

³⁵ p. 219

³⁶ pp. 40

envisagée, d'une part, au sens où elle est soumise à la raison, et, d'autre part, au sens où elle possède la raison et l'exercice de la pensée... Si nous posons que la fonction de l'homme consiste dans un certain genre de vie, c'est-à-dire dans une activité de l'âme et dans des actions accompagnées de raison ; si la fonction de l'homme vertueux est d'accomplir cette tâche et de l'accomplir bien et avec succès, chaque chose au surplus étant bien accomplie quand elle l'est selon l'excellence qui lui est propre : – dans ces conditions, c'est donc que le bien pour l'homme consiste dans une activité de l'âme en accord avec la vertu, et, au cas de pluralité de vertus, en accord avec la plus excellente et la plus parfaite d'entre elles. Mais il faut ajouter 'et cela dans une vie accomplie jusqu'à son terme', car une hirondelle ne fait le printemps, ni non plus un seul jour : et ainsi la félicité et le bonheur ne sont pas davantage l'œuvre d'une seule journée, ni d'un bref espace ce temps.³⁷

Quittant le Lycée, j'ai la joie d'avoir acquis une conviction : seul l'entendement donne un sens à la libéralité, à la justice, au bonheur. L'acte libéral, l'action juste, l'accès au bonheur portent en eux-mêmes leur raison. Sublime gratuité ! L'homme libéral évite l'excès et le défaut, car la vertu se trouve dans le moyen, et il lui faut du discernement, pour trouver le « moyen qui est relatif à nous ». Or, l'entendement n'est pas une révélation soudaine, il se déploie dans une quête, car la vertu naît de l'accomplissement répété des actes justes et modérés. Agissant ainsi, l'homme connaît le Bien suprême, le bonheur, « et cela dans une vie accomplie jusqu'à son terme, car une hirondelle ne fait pas le printemps » – magnifique image créée par Aristote. Libre, choisissant continuellement d'agir avec justice, l'homme libéral est heureux. C'est la marque de l'action conforme à la vertu.

³⁷ pp. 57 à 60

Julien, engendré par une goutte du sang sacré de Jupiter

« C'estoit à la verité un tres-grand homme et rare ; comme celui, qui avoit son ame vivement tainte des discours de la philosophie... Quant à la justice, il prenoit luy-mesme la peine d'ouyr les parties : et encore que par curiosité il s'informast à ceux qui se presentoient à luy, de quelle religion ils estoient : toutes-fois l'inimitié qu'il portoit à la nostre, ne donnoit aucun contrepoix à la balance. Il fit luy mesme plusieurs bonnes loix, et retrancha une grande partie des subsidies et impositions, que levoyent ses predecesseurs ».

Montaigne, Les Essais, Livre II, Chapitre 19, « De la liberté de conscience ».

Étrange personnage, fantasque, penseur fougueux, ce jeune empereur romain du 4^{ème} siècle, dont la prime jeunesse baigna dans la peur de la mort et la douceur maternelle d'une étrangère qui comprit les séductions dans l'esprit de cet enfant.

« ...je consentis à vivre sous le même toit avec des hommes que je savais être les bourreaux de ma famille et que je soupçonnais d'attenter à mes jours. Que des torrents de larmes je répandis ! Que de gémissements, les mains tendues vers l'Acropole de votre côté, suppliant Minerve de sauver son serviteur et de ne point l'abandonner ! ».³⁸

« Alors l'impératrice, ayant eu vent d'une ombre de grief, de quelques soupçons injustes dirigés contre moi, pria l'empereur de faire une enquête, avant d'admettre et d'accueillir une accusation inique et mensongère ; et elle continua ses instances jusqu'à ce qu'elle m'eût conduit en présence du prince et mis à portée de m'expliquer devant

³⁸ 'Épître au Sénat et au peuple d'Athènes', Julien, Œuvres Complètes, trad. Eugène Talbot, Henri Plon, Paris, 1863. (Sauf indication particulière, dans ce chapitre toutes les citations de Julien sont tirées de ces Œuvres Complètes).

lui. Quand je me fus lavé de toute fausse inculpation, elle s'en réjouit avec moi, et comme je lui témoignai le désir de retourner dans ma maison, elle prépara tout pour m'y faire conduire en sûreté, après avoir obtenu d'abord l'agrément de son époux. Cependant le démon, qui semblait avoir ourdi contre moi les premières trames, ou bien quelque incident étrange, ayant interrompu ce voyage, elle m'envoya visiter la Grèce, en ayant demandé pour moi la permission à l'empereur, durant mon absence même. Elle connaissait bien mon goût pour les études littéraires, et elle savait cette contrée favorable à l'instruction. Pour moi, je priai le ciel, comme cela devait être, de répandre ses biens sur elle et sur son époux, auxquels j'allais devoir le bonheur de revoir ma véritable et chère patrie ».³⁹

Ainsi Julien part pour Athènes en 355 dans sa 24^{ème} année, après une enfance et une jeunesse marquées par la solitude et la violence, et par les tribulations de l'Empire romain – à Rome, à Constantinople, en Cappadoce, à Nicomédie, à Pergame. Mais, plus important, les premières années de l'âge de raison baignent dans les textes d'Homère et Hésiode, des philosophes classiques grecs et des néo-platoniciens alors célèbres, Plotin, Porphyre, Jamblique, qui exercent sur Julien une extrême fascination.

Initié à la religion grecque antique, Julien voit dans le christianisme, « la religion des Galiléens », une absurdité théologique et une menace politique pour l'humanité.

« Il m'a paru à propos d'exposer à la vue de tout le monde, les raisons que j'ai eues de me persuader, que la Secte des Galiléens n'est qu'une fourberie purement humaine, et malicieusement inventée, qui, n'ayant rien de divin, est pourtant venue à bout de séduire les esprits faibles, et d'abuser de l'affection que les hommes ont pour les fables, en donnant une couleur de vérité et de persuasion à des fictions prodigieuses ».⁴⁰

Son séjour à Athènes sera de courte durée. Julien est rappelé quelques mois plus tard à Mediolanum (Milan) par Constance II, l'empereur chrétien du Bas-Empire, celui-là même qui, avec la complicité de ses

³⁹ 'Eloge de l'Impératrice Eusébie.

⁴⁰ Julien, Contre les Galiléens, trad. M. le Marquis d'Argens, de l'Académie Royale des Sciences et Belles Lettres – 1764.

deux frères, massacra les membres de la branche de la famille impériale de Julien, le laissant, avec son frère Gallus, pour seuls survivants.

Constance le nomme César (vice-empereur) et l'envoie se battre contre les Alamans en Gaule. Julien s'invente en soldat discipliné, acharné dans sa tâche, et stratège pragmatique. Installé à partir de 357 à Lutèce (Paris), Julien dirige avec succès les opérations militaires et l'administration de la Gaule. Trois ans plus tard, Constance, craignant le pouvoir grandissant de Julien, le somme de lui envoyer deux légions. Cependant, les soldats se mutinent et désignent comme empereur Julien, qui accède à leur clameur, et appelle Constance à la raison et à l'entente. Constance se met en marche contre cette rébellion et meurt en 361 avant d'atteindre l'affrontement. Julien entre triomphalement à Constantinople et, donnant un exemple qui deviendra légendaire, accompagne dans le silence et le recueillement le cortège de celui qui s'apprêtait à le détruire.

« Tu crus que l'affection des sujets est le plus sûr rempart d'un souverain, mais que vouloir l'imposer et l'exiger, comme un tribut ou comme une taxe, serait une prétention absurde. Il te restait donc à suivre la voie dans laquelle tu es entré : faire du bien à tous, imiter la bonté divine envers les hommes, être modéré dans la colère, ôter aux châtiments ce qu'ils ont de cruel, et traiter avec douceur, avec clémence, un ennemi terrassé ». ⁴¹

De très courte durée, le règne de Julien brula comme un feu de paille. En 363 il meurt en se battant contre les Perses, en laissant la marque d'une double défaite, celle de l'impossible restauration du passé pour résister aux forces émergentes, et celle de la mythique vision d'une humanité au-delà de ces forces émergentes. Julien essaya de restaurer la religion païenne et rêva d'un monde humain.

« Je pense que notre sollicitude doit s'étendre jusque sur les malfaiteurs enfermés dans les cachots. En cela l'humanité n'interrompt point le cours de la justice. Ce serait aussi bien abuser de la force, quand, sur un grand nombre de détenus, les uns doivent être condamnés et les autres légalement absous, de refuser, en vue des innocents, quelque pitié aux coupables, que de se montrer, à cause des coupables, plein de dureté et

⁴¹ Julien, Premier panégyrique de Constance.

de rigueur envers les innocents. Plus j'y songe, plus je vois en cela une injustice criante... Ces hommes sont nos frères... Tout homme est, bon gré, mal gré, le frère d'un autre homme... Lorsque Jupiter ordonnait le monde, il tomba quelques gouttes de son sang sacré, d'où germa la race humaine ; ce qui fait que nous sommes tous du même sang ».⁴²

« Esculape ne guérit pas les hommes par espoir de retour, mais l'esprit philanthropique qui l'anime est la science même qui l'aide à répandre partout ses services ».⁴³

« Établis dans chaque ville de nombreux hospices, afin que les étrangers y jouissent de notre humanité, et non seulement ceux de notre religion, mais tous ceux qui auront besoin de secours... Il serait honteux, quand les Juifs n'ont pas un mendiant, quand les impies Galiléens nourrissent tous ensemble et les leurs et les nôtres, que les nôtres fussent dépourvus des secours que nous leur devons. Apprends aux Hellènes à fournir leur part de ces contributions ; apprends aux bourgades helléniques à offrir ces prémices aux dieux : accoutume les Hellènes à ces actes de bienfaisance, et dis-leur que depuis longtemps c'est une œuvre dont je m'occupe. C'est ainsi qu'Homère fait dire à Eumée [Odyssée. XIV, 56]

Étranger, quand un hôte est venu sur mon seuil,
Fût-il moindre que toi, je lui fais bon accueil :
Je vois sous ses haillons Jupiter qui l'envoie,
Et si peu que ce soit, je le donne avec joie ».⁴⁴

« Demeurez unis entre vous : point d'opposition, point d'injustice. Que ceux de vous qui sont dans l'erreur ne fassent aucun tort à ceux qui croient agir en toute droiture et en toute justice, en rendant aux dieux un culte consacré de temps immémorial ; et que les adorateurs des dieux se gardent de violer l'asile ou de dépouiller les maisons des hommes qui sont dans l'erreur, soit par ignorance, soit par conviction. C'est par la raison qu'il faut convaincre et instruire les hommes, non par les coups,

⁴² Julien, Lettre à un pontife

⁴³ Julien, Lettre à Jamblique

⁴⁴ Julien, Lettre à Arsacius, souverain pontife de Galilée

les outrages et les supplices corporels. J'engage donc encore et toujours ceux qui ont le zèle de la vraie religion à ne faire aucun tort à la secte des Galiléens, à ne se permettre contre eux ni voie de fait ni violence. Il faut avoir plus de pitié que de haine envers des gens assez malheureux pour se tromper dans les choses de la plus haute importance. Or, si la piété est le plus grand des biens, le plus grand des maux est l'impiété ».⁴⁵

Aujourd'hui encore, en ce 21^{ème} siècle, mélange d'orgie technologique, crises folles et guerres d'identité, il y a des contrées où l'accusation d'apostat signifie la condamnation à mort. Au 4^{ème} siècle vécut un jeune empereur qui personnifia l'apostasie aux yeux des chrétiens, les Galiléens, dont la foi devait emporter l'Empire romain. Ainsi, à jamais, ce païen philanthrope, devint Julien l'Apostat.

« Chose incroyable et merveilleuse ! »

« Certes c'est un sujet merveilleusement vain, divers, et ondoyant, que l'homme : il est malaisé d'y fonder jugement constant et uniforme ». Montaigne, Les Essais, Livre I, Chapitre 1, « Par divers moyens on arrive à pareille fin ».

« Finalement, j'ai cru comprendre pourquoi l'homme est le mieux loti des êtres animés, digne par conséquent de toute admiration, et quelle est en fin de compte cette noble condition qui lui est échue dans l'ordre de l'univers, où non seulement les bêtes pourraient l'envier, mais les astres, ainsi que les esprits de l'au-delà. Chose incroyable et merveilleuse ! Comment ne le serait-elle pas, puisque de ce fait l'homme est à juste titre proclamé et réputé une grande grande merveille, un être décidément admirable ?... Déjà Dieu, Père et architecte suprême, avait

⁴⁵ Julien, Lettre aux Bostréniens

construit avec les lois d'une sagesse secrète cette demeure du monde que nous voyons, auguste temple de sa divinité : il avait orné d'esprits la région supra-céleste, il avait vivifié d'âmes éternelles les globes éthérés, il avait empli d'une foule d'êtres de tout genre les parties excrémentielles et bourbeuses du monde inférieur. Mais, son œuvre achevée, l'architecte désirait qu'il y eût quelqu'un pour peser la raison d'une telle œuvre, pour en aimer la beauté, pour en admirer la grandeur. Aussi, quand tout fut terminé (comme l'attestent Moïse et Timée), pensa-t-il en dernier lieu à créer l'homme. Or il n'y avait pas dans les archétypes de quoi façonner une nouvelle lignée, ni dans les trésors de quoi offrir au nouveau fils un héritage, ni sur les bancs du monde entier la moindre place où le contemplateur de l'univers pût s'asseoir. Tout était déjà rempli : tout avait été distribué aux ordres supérieurs, intermédiaires et inférieurs. Mais il n'eût pas été digne de la Puissance du Père de faire défaut, comme épuisée dans la dernière phase de l'enfantement ; il n'eût pas été digne de la Sagesse de tergiverser, faute de résolution, dans une affaire nécessaire ; il n'eût pas été digne de l'Amour bienfaisant que l'être appelé à louer la libéralité divine dans les autres créatures fût contraint de la condamner en ce qui le concernait lui-même. En fin de compte, le parfait ouvrier décida qu'à celui qui ne pouvait rien recevoir en propre serait commun tout ce qui avait été donné de particulier à chaque être isolément. Il prit donc l'homme, cette œuvre indistinctement imagée, et l'ayant placé au milieu du monde, il lui adressa la parole en ces termes : 'Si nous ne t'avons donné, Adam, ni une place déterminée, ni un aspect qui te soit propre, ni aucun don particulier, c'est afin que la place, l'aspect, les dons que toi-même aurais souhaités, tu les aies et les possèdes selon ton vœu, à ton idée. Pour les autres, leur nature définie est tenue en bride par des lois que nous avons prescrites : toi, aucune restriction ne te bride, c'est ton propre jugement, auquel je t'ai confié, qui te permettra de définir ta nature. Si je t'ai mis dans le monde en position intermédiaire, c'est pour que de là tu examines plus à ton aise tout ce qui se trouve dans le monde alentour. Si nous ne t'avons fait ni céleste ni terrestre, ni mortel ni immortel, c'est afin que, doté pour ainsi dire du pouvoir arbitral et honorifique de te modeler et de te façonner toi-même, tu te donnes la forme qui aurait eu ta préférence. Tu pourras

dégénérer en formes inférieures, qui sont bestiales ; tu pourras, par décision de ton esprit, te régénérer en formes supérieures, qui sont divines ».⁴⁶

Ce passage est un extrait de la pensée intense, profonde, d'un jeune de vingt-quatre ans, bravant l'Église au 15^{ème} siècle, appelant les hommes à user de toute la puissance de leur jugement, à prendre possession de leur destinée. Pic de la Mirandole pense en chrétien aux « formes divines », alors qu'il s'oppose à l'Église, insistant qu'il s'agit d'une « décision de ton esprit ». En fait, cette décision de se « régénérer en formes supérieures, qui sont divines » peut être comprise par tout homme, qu'il soit croyant ou non.

Au long des trois siècles suivants, les hommes cesseront d'être des créatures et redeviendront, lentement, des individus. Ils ne seront plus proscrits à un état immuable, ils seront appelés à devenir hommes libres, reconnaissant dans l'autre « une liberté posée en face de moi », capables d'affronter le dictat du destin, et de choisir de « dégénérer en formes inférieures, qui sont bestiales » ou de se « régénérer en formes supérieures, qui sont divines ». La reconnaissance du libre arbitre entraîne l'acceptation de l'autre comme le fruit de sa propre création, non comme créature, inférieure ou supérieure, façonnée par la providence.

L'homme nouveau exige des modes inédits de connaissance et d'éducation. Contemporain de Pic de la Mirandole, Érasme, « Prince des humanistes » de la Renaissance, on le sait, fut l'un de ceux qui combattit vigoureusement les bastions de l'école médiévale :

« Je parlerai d'abord des pédants qui enseignent la grammaire... Toujours affamés, toujours dans la poussière de leurs écoles, que dis-je, de leurs prisons ou mieux encore de leurs étables, ces pauvres sires vieillissent avant l'âge, au milieu d'un troupeau d'enfants, assourdis par leurs cris et asphyxiés par leurs exhalaisons... J'en connais un qui sait tout : grec, latin, mathématiques, philosophie, et sait tout cela à fond. Sexagénaire aujourd'hui, depuis quelque vingt ans déjà, il a mis toutes

⁴⁶ Pic de la Mirandole (1463 – 1494), *De la dignité de l'homme*, Trad. Yves Hersant, Éditions de l'Éclat, Paris, 2005.

ces sciences de côté, pour se torturer l'esprit sur la grammaire ».⁴⁷

Ce texte est d'autant plus savoureux que le sexagénaire dont parle Érasme n'est autre que lui-même. Dans cet « Éloge de la folie », chef-d'œuvre d'une féroce et incisive drôlerie, où à plusieurs reprises il s'en prend à lui-même, Érasme accable la décadence d'une époque qu'il veut révolue, en faisant parler la Folie à la première personne :

« Il m'a pris fantaisie de faire aujourd'hui la sophiste, non pas à l'instar de ces pédants qui, à notre époque, bourrent de balivernes la tête des malheureux enfants, et les rendent plus opiniâtres que des femmes dans la discussion. Non, je veux imiter ces anciens qui, pour éviter le discrédit qui s'attachait de leur temps au nom de sage, prirent celui de sophiste. Leur principale affaire était de célébrer dans des éloges les dieux et les grands hommes. C'est aussi un éloge que je vais vous donner, mais ce ne sera ni celui d'Hercule, ni celui de Solon ; ce sera le mien propre, l'éloge de la Folie ».⁴⁸

« J'imagine que quelqu'un soit transporté sur l'observatoire élevé où les poètes placent Jupiter ; que verrait-il ? Une foule de maux assaillir de toutes parts la vie des misérables mortels ; naissance immonde, éducation pénible, enfance à la merci de tout ce qui l'environne, jeunesse accablée d'études et de travaux, vieillesse exposée aux infirmités de toutes sortes, et pour fin à tant de misères, la mort. Ajoutez à cela les maladies et les accidents qui traversent le cours de cette pauvre existence et tous ces ennuis qui répandent leur fiel sur les plus doux moments. Sans parler des tourments que l'homme inflige à l'homme, comme la pauvreté, la prison, l'infamie, la honte, la torture, les embûches, les trahisons, les procès, les outrages, les fourberies... ».⁴⁹

La pensée d'Érasme n'est pas seulement faite de ce sarcasme acide. Son regard se porte aussi sur cet homme nouveau « qui ne recule devant rien » :

« Je vous ai montré à quel titre m'appartient le patronage de la gloire et des arts ; vous ne serez pas surpris si je revendique encore celui de la prudence. La prudence chez vous, va-t-on m'objecter, mais c'est vouloir

⁴⁷ Érasme, *Éloge de la folie*, trad. par G. Lejeal, Bureaux de la Bibliothèque nationale, 1899, pp. 89, 90.

⁴⁸ *Idem*, p. 16.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 53.

démontrer que l'eau peut se mêler au feu ! J'espère cependant arriver à établir mes droits de ce côté ; si, comme vous l'avez fait jusqu'ici, vous me prêtez attentivement vos esprits et vos oreilles.

En premier lieu, s'il est vrai que la prudence consiste surtout dans l'usage qu'on fait des choses ; qui des deux mérite qu'on lui attribue cette vertu, du soi-disant sage, qui, partie par réserve, partie par timidité, n'ose rien entreprendre ; ou du fou qui, sans s'arrêter à la réserve qu'il ignore ou au danger qu'il ne reconnaît pas, va tout droit devant lui ? Enfoui dans les livres des anciens, le sage n'en retire que des combinaisons de mots ; le fou, au milieu du tourbillon des affaires et de leurs périls, acquiert, si je ne me trompe, la véritable prudence. Il semble qu'Homère, tout aveugle qu'il était, ait vu cette vérité lorsqu'il disait : 'Le fou prend des leçons à ses dépens.' Deux obstacles sont à vaincre pour arriver à l'expérience : la timidité, qui obscurcit les idées et amoindrit les moyens, et la crainte qui, en exagérant les dangers, détourne des grandes actions. La folie pare merveilleusement à tous les deux. Il est peu d'hommes capables de bien comprendre ce qu'il y a d'avantageux à ne plus rougir et à ne reculer devant rien ».⁵⁰

Né trois ans avant la mort d'Érasme, Montaigne s'en prend aussi au simulacre de connaissance, imposé par l'autorité :

« Et si, ne le met-on pas pourtant en doute, car les opinions des hommes sont reçues à la suite des croyances anciennes, par autorité et à crédit, comme si c'étaient religion et loi. On reçoit comme un jargon ce qui est communément tenu [*cru*] ; on reçoit cette vérité avec tout son bâtiment et attelage d'arguments et de preuves, comme un corps ferme et solide qu'on n'ébranle plus, qu'on ne juge plus ».⁵¹

Œuvre tentaculaire, souvent paradoxale, parfois contradictoire, mis à l'Index en 1676, presque un siècle après sa première parution, Les Essais sont au sommet d'une montée vertigineuse de la pensée. Sur un versant de cette montagne se trouve la découverte de la liberté et de l'individu. Sur l'autre versant, encore aujourd'hui, les hommes sont aux prises avec la maîtrise de cette liberté, dans la joie et la magnificence, et dans l'horreur et l'atrocité.

⁵⁰ Ibid., pp. 48, 49.

⁵¹ Montaigne, Les Essais, mis en français moderne et présentés par Claude Pinganaud, Ed. Arléa, Paris, 2002, Livre II, Chapitre 12, Apologie de Raymond Sebon, pp. 394, 395.

Rejetant l'observateur détaché, Montaigne ne regarde pas l'humanité depuis un mirador supérieur, protégé par les « croyances anciennes ». Sa pensée est vécue, elle s'insère dans la convulsion du monde, confronte les antinomies et poursuit une quête continuelle.

« Les autres forment l'homme ; je le récite, et en représente un particulier bien mal formé, et lequel, si j'avais à façonner de nouveau, je ferais vraiment bien autre qu'il n'est. Désormais c'est fait... Tant y a que je me contredis bien à l'aventure, mais la vérité, comme disait Démade, je ne la contredis point. Si mon âme pouvait prendre pied, je ne m'essaierais pas, je me résoudrais ; elle est toujours en apprentissage et en épreuve ».⁵²

Cette quête n'affaiblit pas la responsabilité morale de l'homme. Au contraire, elle la renforce :

« Nous autres principalement, qui vivons une vie privée, qui n'est en montre qu'à nous, devons avoir établi un patron au-dedans, auquel toucher [*rapprocher*] nos actions, et, selon celui-ci, nous caresser tantôt, tantôt nous châtier. J'ai mes lois et ma cour pour juger de moi, et m'y adresse plus qu'ailleurs. Je restreins bien selon autrui mes actions, mais je ne les étends que selon moi. Il n'y a que vous qui sachiez si vous êtes lâche et cruel, ou loyal et dévotieux ; les autres ne vous voient point ; ils vous devinent par conjectures incertaines ; ils voient non tant votre nature que votre art. Par ainsi ne vous tenez pas à leur sentence ; tenez-vous à la vôtre. *Tu dois faire usage de ton propre jugement* (Cicéron, *Tusculanes*, I, 23). – *Avoir conscience de la vertu et du vice est d'un grand poids, sans cela tout est par terre* (Cicéron, *La Nature des dieux*, III, 35) ».⁵³

⁵² Idem, Livre III, Chapitre 2, Du repentir, p. 587.

⁵³ Ibid., p. 589.

« Tout homme est, bon gré, mal gré, le frère d'un autre homme... nous sommes tous du même sang »⁵⁴

« C'est (disoit Epicharmus) l'entendement qui voyt et qui oyt : c'est l'entendement qui approfite tout, qui dispose tout, qui agit, qui domine et qui regne : toutes autres choses sont aveugles, sourdes et sans ame. »
Montaigne, Les Essais, Livre II, Chapitre 25, « De l'institution des enfans »

L'histoire des hommes peut être comprise comme une longue marche, avec hauts et bas, avancées et reculs, vers la constitution d'une société régie – constamment rééquilibrée, continuellement façonnée – par la liberté. Cette aspiration qui vient de la nuit des temps a été clairement exprimée pour nous en Grèce antique. Au dire de Plutarque, avec d'autres mots, c'était déjà l'utopie rêvée par Zénon de Citium, fondateur du Stoïcisme, au 3^{ème} siècle A.C. :

« Il existe un plan de république que l'on admire beaucoup et qui est l'œuvre de Zénon... Il veut que nous regardions tous les hommes comme autant de concitoyens... »⁵⁵

C'est peut-être à cela que songe cet homme, profitant du profond silence de la nuit pour donner cours à ses pensées, éclairé par une chandelle. Il saisit sa plume et écrit :

« On trouverait à peine dans les républiques modernes, et même dans les plans tracés par les philosophes, une institution dont les républiques grecques n'aient offert le modèle ou donné l'exemple »⁵⁶.

⁵⁴ Julien, Lettre à un pontife, Œuvres Complètes, trad. Eugène Talbot, Henri Plon, Paris, 1863.

⁵⁵ Plutarque, Sur la Fortune d'Alexander, Discours, Chapitre 6, trad. Victor Bétolaud, Œuvres Complètes de Plutarque, Œuvres Morales, t. II, Hachette, Paris, 1870.

⁵⁶ Condorcet, Esquisse d'un Tableau Historique des Progrès de l'Esprit Humain, Masson & Fils, Libraires, Paris, 1822, Quatrième époque, pp. 74, 75.

Marie Jean Antoine Nicolas de Caritat, marquis de Condorcet, écrit ces mots vers la fin d'un chapitre, « Quatrième époque », qu'il conclut par cette pensée dont la teneur révèle l'esprit qui domine son dernier combat :

« Nous montrerons comment la liberté, les arts, les lumières, ont contribué à l'adoucissement, à l'amélioration des mœurs ; nous ferons voir que ces vices des Grecs, si souvent attribués aux progrès mêmes de leur civilisation, étaient ceux des siècles plus grossiers ; et que les lumières, la culture des arts, les ont tempérés, quand elles n'ont pu les détruire ; nous prouverons que ces éloquents déclamations contre les sciences et les arts, sont fondées sur une fausse application de l'histoire ; et qu'au contraire les progrès de la vertu ont toujours accompagné ceux des lumières, comme ceux de la corruption en ont toujours suivi ou annoncé la décadence ».⁵⁷

Caché depuis quelque temps chez Madame Vernet, à Paris, frappé par le décret d'arrestation promulgué en juillet 1793 par les Jacobins, il craint pour ses jours, connaissant la haine de Robespierre, qui le destine à la guillotine. Il doit au moins rédiger, fût-ce à la hâte, une Esquisse de ce traité qu'il ambitionne d'écrire. Comme le paragraphe précédent, innombrables sont les propos qui commencent par « nous montrerons », « nous ferons voir », « nous tracerons le tableau », « nous prouverons », « nous essayerons de prouver »... Malgré la circonstance, sa conviction est inébranlable :

« Tel est le but de l'ouvrage que j'ai entrepris, et dont le résultat sera de montrer, par le raisonnement et par les faits, qu'il n'a été marqué aucun terme au perfectionnement des facultés humaines ; que la perfectibilité de l'homme est réellement indéfinie ; que les progrès de cette perfectibilité, désormais indépendante de toute puissance qui voudrait les arrêter, n'ont d'autre terme que la durée du globe où la nature nous a jetés. Sans doute, ces progrès pourront suivre une marche plus ou moins rapide, mais jamais elle ne sera rétrograde ; du moins, tant que la terre occupera la même place dans le système de l'univers, et que les lois générales de ce système ne produiront sur ce globe, ni un bouleversement général, ni des changements qui ne permettraient plus à l'espèce humaine d'y conserver,

⁵⁷ Idem, Quatrième époque, pp. 79,80.

d'y déployer les mêmes facultés, et d'y trouver les mêmes ressources ».⁵⁸

Condorcet, on le sait, n'était pas seul à cette époque dans la conviction de la perfectibilité de l'homme. Presque quarante ans auparavant, dans son « Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes et si elle est autorisée par la loi naturelle » (1755), Rousseau avait cette réflexion célèbre : « Mais, quand les difficultés qui environnent toutes ces questions, laisseraient quelque lieu de disputer sur cette différence de l'homme et de l'animal, il y a une autre qualité très spécifique qui les distingue, et sur laquelle il ne peut y avoir de contestation, c'est la faculté de se perfectionner »... Plus proche de Condorcet, John Adams, l'un des Pères Fondateurs de l'Amérique, commence sa Préface à « Une Défense des Constitutions de Gouvernement des États-Unis d'Amérique » (1787), par ces mots remarquables : « Les arts et les sciences, en général, pendant les trois ou quatre derniers siècles, ont eu un cours régulier d'améliorations progressives. Les inventions des arts mécaniques, des découvertes de la philosophie naturelle, de la navigation et du commerce, et les avancées de civilisation et d'humanité, ont occasionné des changements dans la condition du monde et du caractère de l'homme qui auraient étonné les nations les plus raffinées de l'antiquité. La continuation d'efforts similaires fait en sorte que chaque jour l'Europe soit davantage comme une seule communauté, une seule famille ».

Déjà dans l'introduction à son Esquisse, Condorcet pense au lendemain, à ce dont il ne sera pas le témoin, qu'il perçoit néanmoins distinctement :

« Il ne resterait enfin qu'un dernier tableau à tracer, celui de nos espérances, des progrès qui sont réservés aux générations futures, et que la constance des lois de la nature semble leur assurer. Il faudrait y montrer par quels degrés ce qui nous paraîtrait aujourd'hui un espoir chimérique doit successivement devenir possible et même facile ; pourquoi, malgré les succès passagers des préjugés, et l'appui qu'ils reçoivent de la corruption des gouvernements ou des peuples, la vérité seule doit obtenir un triomphe durable ; par quels liens la nature a

⁵⁸ Ibid., Introduction, pp. 3,4.

indissolublement uni les progrès des lumières et ceux de la liberté, de la vertu, du respect pour les droits naturels de l'homme ; comment ces seuls biens réels, si souvent séparés qu'on les a crus même incompatibles, doivent au contraire devenir inséparables, dès l'instant où les lumières auront atteint un certain terme dans un plus grand nombre de nations à la fois ; et qu'elles auront pénétré la masse entière d'un grand peuple, dont la langue serait universellement répandue, dont les relations commerciales embrasseraient toute l'étendue du globe ». ⁵⁹

Quelques années auparavant Condorcet avait rédigé en 1781 ses « Réflexions sur l'esclavage des nègres », édité à Neuchâtel en Suisse et signé par « Joachim Schwartz », où il dénonce vigoureusement cette ignominie. En 1785, il publie un ouvrage véritablement précurseur, « Essai sur l'application de l'analyse à la probabilité des décisions rendues à la pluralité des voix », où il allie tout son talent de mathématicien à son ambition de penseur politique.

Pensant probablement à ses réflexions sur l'esclavage, aux 33 articles du « Projet de déclaration des droits naturels, civils et politiques des hommes », rédigé comme partie intégrante du Plan de Constitution girondin et présenté à la Convention nationale en 1793, il écrit (comme le ferait un observateur d'une époque future) :

« Les philosophes des diverses nations embrassant, dans leurs méditations, les intérêts de l'humanité entière sans distinction de pays, de race ou de secte, formaient, malgré la différence de leurs opinions spéculatives, une phalange fortement unie contre toutes les erreurs, contre tous les genres de tyrannie. Animés par le sentiment d'une philanthropie universelle, ils combattaient l'injustice, lorsque étrangère à leur patrie, elle ne pouvait les atteindre ; ils la combattaient encore, lorsque c'était leur patrie même qui s'en rendait coupable envers d'autres peuples ; ils s'élevaient en Europe contre les crimes dont l'avidité souille les rivages de l'Amérique, de l'Afrique ou de l'Asie. Les philosophes de l'Angleterre et de la France s'honoraient de prendre le nom, de remplir les devoirs d'amis de ces mêmes noirs, que leurs stupides tyrans dédaignaient de compter au nombre des hommes ». ⁶⁰

⁵⁹ Ibid., Introduction, pp. 11,12.

⁶⁰ Ibid., Neuvième époque, p. 213.

Et avec une confiance inébranlable, il écrit encore :

« En portant maintenant un regard général sur l'espèce humaine, nous montrerons que la découverte des vraies méthodes dans toutes les sciences, l'étendue des théories qu'elles renferment, leur application à tous les objets de la nature, à tous les besoins des hommes, les lignes de communication qui se sont établies entre elles, le grand nombre de ceux qui les cultivent ; enfin, la multiplication des imprimeries, suffisent pour nous répondre qu'aucune d'elles ne peut descendre désormais au-dessous du point où elle a été portée. Nous ferons observer que les principes de la philosophie, les maximes de la liberté, la connaissance des véritables droits de l'homme et de ses intérêts réels, sont répandus dans un trop grand nombre de nations, et dirigent dans chacune d'elles les opinions d'un trop grand nombre d'hommes éclairés, pour qu'on puisse redouter de les voir jamais retomber dans l'oubli ». ⁶¹

Craignant pour la sécurité de madame Vernet, en mars 1794 Condorcet quitte Paris et quelques jours plus tard est arrêté, emprisonné, et meurt dans sa cellule dans des circonstances jamais élucidées.

C'est impératif, et catégorique ! ⁶²

« Chaque homme porte la forme entière, de l'humaine condition. »
Montaigne, Les Essais, Livre III, Chapitre 2, « Du repentir ».

Königsberg ! La journée est belle. D'après le boulanger, il ne devrait pas tarder, son passage est ponctuel (« on peut même régler la montre »)... Le voilà qui surgit, un petit homme aux cheveux gris-blancs, à la démarche

⁶¹ Ibid., Neuvième époque, p. 255.

⁶² Toutes les parties en italiques dans ce chapitre sont des citations provenant de Kant, Fondements de la Métaphysique des Mœurs, Trad. Victor Delbos, Librairie Delagrave, Paris, 1967.

rapide. Je l'aborde et il me dit qu'il est pressé, car ces jours-ci, un détour est obligé, pour aller recevoir les journaux qui arrivent de Paris avec les nouvelles de la Révolution. Je l'accompagne et lui explique le but de ma visite.

— *Être bienfaisant, quand on le peut, est un devoir, et de plus il y a certaines âmes si portées à la sympathie que même sans aucun autre motif de vanité ou d'intérêt elles éprouvent une satisfaction intime à répandre la joie autour d'elles et qu'elles peuvent jouir du contentement d'autrui, en tant qu'il est leur œuvre.*⁶³

Je lui fais part de mon estime pour tous ceux qui partagent cette « satisfaction intime », qui est d'ailleurs aussi la mienne... et il me surprend par sa réaction :

— *Je prétends que dans ce cas une telle action, si conforme au devoir, si aimable qu'elle soit, n'a pas cependant de valeur morale véritable, qu'elle va de pair avec d'autres inclinations, avec l'ambition par exemple qui, lorsqu'elle tombe heureusement sur ce qui est réellement en accord avec l'intérêt public et le devoir, sur ce qui par conséquent est honorable, mérite louange et encouragement, mais non respect...*⁶⁴

Je suis frappée par ces paroles, fortes à mon avis, et je vois qu'il observe l'expression sur mon visage. Il explique :

— *Il n'y a que ce qui est lié à ma volonté uniquement comme principe et jamais comme effet, ce qui ne sert pas à mon inclination, mais qui la domine, ...qui puisse être objet de respect...*⁶⁵

Il ajoute, voulant faire le lien entre le devoir et cette idée de respect :

— *Si une action accomplie par devoir doit exclure complètement l'influence de l'inclination et avec elle tout objet de la volonté, il ne reste rien pour la volonté qui puisse la déterminer, si ce n'est objectivement la loi, et subjectivement un pur respect pour cette loi pratique, par suite de la maxime d'obéir à cette loi, même au préjudice de toutes mes inclinations.*⁶⁶

Me voilà complètement perdue ! Je lui demande mille pardons, j'ai de la peine à le suivre (« volonté », « loi », « maxime » virevoltent dans ma tête). Après un petit soupir, il m'offre quelques explications : la maxime

⁶³ p. 96

⁶⁴ p. 96

⁶⁵ p. 100

⁶⁶ p. 100

est la déclaration de comment je veux agir, c'est un principe subjectif, la loi pratique est un principe objectif, car elle affirme que je dois agir de telle ou telle façon. Il explique :

— *Ce principe objectif... servirait aussi subjectivement de principe pratique... si la raison avait plein pouvoir sur la faculté de désirer⁶⁷... La maxime contient la règle pratique que la raison détermine selon les conditions du sujet (en bien de cas selon son ignorance, ou encore selon ses inclinations), et elle est ainsi le principe d'après lequel le sujet agit, tandis que la loi est le principe objectif... le principe d'après lequel il doit agir, c'est-à-dire un impératif.⁶⁸*

Ses propres paroles semblent lui donner de l'énergie, il accélère le pas, et poursuit à haute voix sa pensée :

— *Toute chose dans la nature agit d'après des lois. Il n'y a qu'un être raisonnable qui ait la faculté d'agir d'après la représentation des lois, c'est-à-dire d'après des principes, en d'autres termes qui ait une volonté.⁶⁹*

Je ne suis pas certaine d'avoir compris : s'il est « raisonnable », lui dis-je, bien entendu l'homme peut agir d'après des lois qu'il se donne par la raison. Est-ce cela qui détermine sa volonté ? Sa volonté est plutôt dirigée par la recherche du bonheur, je crois...

— *... si dans un être doué de raison et de volonté la nature avait pour but spécial... son bonheur, elle aurait bien mal pris ses mesures en choisissant la raison de la créature comme exécutrice de son intention. Car toutes les actions que cet être doit accomplir dans cette intention... lui auraient été indiquées bien plus exactement par l'instinct, et que cette fin aurait pu bien être plus sûrement atteinte de la sorte qu'elle ne peut jamais l'être par la raison⁷⁰... Puisque néanmoins la raison nous a été départie... comme puissance qui doit avoir de l'influence sur la volonté, il faut que sa vraie destination soit de produire une volonté bonne, non pas comme moyen en vue de quelque autre fin, mais bonne en soi-même ; c'est par là qu'une raison était absolument nécessaire, du moment que partout ailleurs la nature, dans la répartition de ses propriétés, a procédé*

⁶⁷ p. 101

⁶⁸ p. 136

⁶⁹ p. 121

⁷⁰ p. 90

*suivant des fins.*⁷¹

En l'entendant, comment ne pas penser au mythe de Prométhée et aux injonctions de Pic de la Mirandole ? Je lui dis ce qui me passe par la tête. J'ajoute encore : si j'ai bien compris vos paroles, la bonté, cette « volonté bonne », est la création morale de la raison humaine...

— *Ce compas à la main, elle a dans tous les cas qui surviennent la pleine compétence qu'il faut pour distinguer ce qui est bien, ce qui est mal, ce qui est conforme ou contraire au devoir... il n'est pas besoin ni de science ni de philosophie pour savoir ce qu'on a à faire, pour être honnête et bon, même sage et vertueux.*⁷²

Il continue sur sa lancée et m'explique : puisque toute action dans la nature a des lois, et la nature a créé la raison pour produire une volonté bonne en soi-même, la loi qui s'impose à l'homme, lorsqu'il obéit à la seule raison, ne dépend pas de ce qu'il veut, mais de ce qu'il doit, c'est ce qui donne à son action sa valeur morale. Et comme il me voit transpirer en essayant à la fois de le comprendre et de le suivre, il donne un exemple :

— *Supposez donc que l'âme de ce philanthrope soit assombrie par un de ces chagrins personnels qui étouffent toute sympathie pour le sort d'autrui, qu'il ait toujours encore le pouvoir de faire du bien à d'autres malheureux, mais qu'il ne soit pas touché de l'infortune des autres, étant trop absorbé par la sienne propre et que, dans ces conditions, tandis qu'aucune condition ne l'y pousse plus, il s'arrache néanmoins à cette insensibilité mortelle, et qu'il agisse, sans que ce soit sous l'influence d'une inclination, uniquement par devoir, alors seulement son action a une véritable valeur morale.*⁷³

Je suis touchée par la description de la force de caractère de ce philanthrope. Il poursuit :

— *Je dis plus : si la nature avait mis au cœur de tel ou tel peu de sympathie, si tel homme (honnête du reste) était froid par tempérament et indifférent aux souffrances d'autrui, peut-être parce qu'ayant lui-même en partage contre les siennes propres un don spécial d'endurance et d'énergie*

⁷¹ p. 93

⁷² p. 106

⁷³ p. 96

patiente, il suppose aussi chez les autres ou exige d'eux les mêmes qualités ; si la nature n'avait pas formé particulièrement cet homme (qui vraiment ne saurait pas son plus mauvais ouvrage) pour en faire un philanthrope, ne trouverait-il donc pas encore en lui de quoi se donner lui-même une valeur bien supérieure à celle que peut avoir un tempérament naturellement bienveillant ? À coup sûr ! Et c'est ici précisément qu'apparaît la valeur du caractère, valeur morale et incomparablement la plus haute, qui vient de ce qu'il fait le bien, non par inclination, mais par devoir.⁷⁴

Après quelques pas en silence, voulant peut-être faire la part des choses, il dit :

— ... si la raison ne détermine pas suffisamment par elle seule la volonté, si celle-ci est soumise encore à des conditions subjectives (à de certains mobiles) qui ne concordent pas toujours avec les conditions objectives, en un mot, si la volonté n'est pas encore en soi pleinement conforme à la raison (comme cela arrive aux hommes), alors les actions qui sont reconnues nécessaires objectivement sont subjectivement contingentes, et la détermination d'une telle volonté, en conformité avec les lois objectives, est une contrainte...⁷⁵

Très bien, lui dis-je, quelle est donc cette contrainte, quel est ce principe, quelle est cette loi ? Il sourit, l'exemple du philanthrope aurait dû m'inciter à la formuler moi-même, dit-il. La voici, c'est un impératif catégorique :

— *Agis uniquement d'après la maxime qui fait que tu peux vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle.*⁷⁶

Il ajoute :

— *Donc, pour ce que j'ai à faire afin que ma volonté soit moralement bonne, je n'ai précisément besoin d'une subtilité poussée très loin. Sans expérience quant au cours du monde, incapable de parer à tous les événements qui s'y produisent, il suffit que je demande : peux-tu vouloir aussi que ta maxime devienne une loi universelle ? Si tu ne le veux pas, la maxime est à rejeter, et cela en vérité non pas à cause du dommage qui peut en résulter pour toi ou même pour d'autres, mais parce qu'elle ne*

⁷⁴ p. 97

⁷⁵ p. 122

⁷⁶ p. 136

*peut pas trouver place comme principe dans une législation universelle possible ; pour une telle législation en retour la raison m'arrache un respect immédiat.*⁷⁷

Je le remercie de reparler du respect. Je comprends maintenant pourquoi l'action bienfaisante est seulement digne de respect si elle a une valeur morale, donc accomplie par devoir, et non pour satisfaire une quelconque inclination, fût-ce une « satisfaction intime ».

— ... *quand il s'agit de valeur morale, l'essentiel n'est point dans les actions, que l'on voit, mais dans ces principes intérieurs des actions, que l'on ne voit pas.*⁷⁸

Les actions que l'on voit sont souvent commandées par les désirs, lui dis-je.

— *L'homme sent en lui-même, à l'encontre de tous les commandements du devoir que la raison lui représente si hautement respectables, une puissante force de résistance... dans ses besoins et ses inclinations, dont la satisfaction complète se résume à ses yeux sous le nom de bonheur. Or la raison énonce ses ordres... sans aucun égard pour ces prétentions si turbulentes... de là résulte une dialectique naturelle.*⁷⁹

Oui, une dialectique naturelle, je comprends car je la sens en moi. Il poursuit, avec une note rafraîchissante d'optimisme :

— *...la représentation du devoir et en général de la loi morale, quand elle est pure et qu'elle n'est mélangée d'aucune addition étrangère de stimulants sensibles, a sur le cœur humain par les voies de la seule raison... une influence beaucoup plus puissante que celle de tous les autres mobiles que l'on peut évoquer du champ de l'expérience...*⁸⁰

Il s'arrête, me regarde un instant, puis repart d'un pas soutenu.

— *...au sujet du devoir méritoire envers autrui, la fin naturelle qu'ont tous les hommes, c'est leur bonheur propre. Or, à coup sûr, l'humanité pourrait subsister si personne ne contribuait en rien au bonheur d'autrui, tout en s'abstenant d'y porter atteinte de propos délibéré ; mais ce ne serait là cependant qu'un accord négatif, non positif, avec l'humanité comme*

⁷⁷ pp. 105

⁷⁸ p. 102

⁷⁹ p. 108

⁸⁰ p. 119

*fin en soi, si chacun ne tâchait pas ainsi de favoriser, autant qu'il est en lui, les fins des autres. Car le sujet étant une fin en soi, il faut que ces fins, pour que cette représentation produit chez moi tout son effet, soient aussi, autant que possible mes fins.*⁸¹

Il m'explique : le principe d'après lequel l'humanité est une fin en soi doit être pris objectivement comme une loi, à la rigueur une loi de la nature, et doit être entendu subjectivement comme une finalité. De là résulte l'idée de la volonté de tout être obéissant uniquement au commandement de la raison, conçue comme volonté instituant une législation universelle.

— ... *La volonté n'est donc pas simplement soumise à la loi ; mais elle y est soumise de telle sorte qu'elle doit être regardée également comme instituant elle-même la loi, et comme n'y étant avant tout soumise (elle put s'en considérer elle-même comme l'auteur) que pour cette raison.*⁸²

Nous continuons quelques minutes en silence. Je le vois absorbé dans ses pensées.

— *Notre volonté propre, supposé qu'elle n'agisse que sous la condition d'une législation universelle rendue possible par ses maximes, cette volonté idéale, qui peut être la nôtre, est l'objet propre du respect, et la dignité de l'humanité consiste précisément dans cette faculté qu'elle a d'établir des lois universelles, à la condition toutefois d'être en même temps soumise elle-même à cette législation*⁸³... *Ainsi, par exemple, je dois chercher à assurer le bonheur d'autrui, non pas comme si j'étais par quelque endroit intéressé à sa réalité (soit par une inclination immédiate, soit indirectement à cause de quelque satisfaction suscitée par la raison), mais uniquement pour ceci, que la maxime qui l'exclut ne peut être comprise dans un seul et même vouloir comme loi universelle.*⁸⁴

Chez les êtres dépourvus de raison, ajoute-t-il, les causes de leurs actions ont, pour ainsi dire, une nécessité naturelle. Chez les hommes, les actions résultent de leur volonté, en toute liberté. Or, rappelle-t-il, l'homme possède la faculté d'agir d'après les représentations des lois.

⁸¹ p. 153

⁸² p. 154

⁸³ p. 169

⁸⁴ p. 171

Cette faculté s'appelle volonté.

— ...la liberté, bien qu'elle ne soit pas une propriété de la volonté se conformant à des lois de la nature, n'est cependant en dehors de toute lois ; au contraire, elle doit être une causalité agissant selon des lois immuables, mais des lois d'une espèce particulière, car autrement une volonté libre serait un pur rien⁸⁵... cette proposition : la volonté dans toutes les actions est à elle-même sa loi, n'est qu'une autre formule de ce principe : il ne faut agir que d'après une maxime qui puisse aussi se prendre elle-même pour objet à titre de loi universelle. Mais c'est précisément la formule de l'impératif catégorique et le principe de la moralité ; une volonté libre et une volonté soumise à des lois morales sont par conséquent une seule et même chose⁸⁶... Je dis donc : tout être qui ne peut agir autrement que sous l'idée de la liberté est par cela même, au point de vue pratique, réellement libre⁸⁷... Il faut que la raison se considère elle-même comme l'auteur de ses principes, à l'exclusion de toute influence étrangère ; par suite... elle doit se regarder comme libre...⁸⁸

Mais, je rappelle, l'homme est aux prises d'une « dialectique naturelle ». (Que disait-il tout à l'heure ? « L'homme sent en lui-même, à l'encontre de tous les commandements du devoir que la raison lui représente si hautement respectables, une puissante force de résistance... »).

— ... pour les êtres qui, comme nous, sont affectés d'une sensibilité, ... chez qui ne se produit pas toujours ce que la raison ferait à elle seule et par soi, cette nécessité de l'action s'exprime seulement par le verbe « devoir », et la nécessité subjective se distingue de la nécessité objective⁸⁹... [L'homme] a donc deux points de vue d'où il peut se considérer lui-même et connaître les lois de l'exercice de ses facultés, par suite de toute ses actions ; d'un côté, en tant qu'il appartient au monde sensible, il est soumis à des lois de la nature... ; de l'autre côté, en tant qu'il appartient au monde intelligible, il est soumis à des lois qui sont indépendantes de la nature, qui ne sont

⁸⁵ p. 179

⁸⁶ p. 180

⁸⁷ p. 183

⁸⁸ p. 184

⁸⁹ p. 185

pas empiriques, mais fondées uniquement dans la raison. Comme être raisonnable, faisant par conséquent partie du monde intelligible, l'homme ne peut concevoir la causalité de sa volonté propre que sous l'idée de liberté ; car l'indépendance à l'égard des causes déterminantes du monde sensible (telle que la raison doit toujours se l'attribuer), c'est la liberté⁹⁰... lorsque nous nous concevons comme libres,... nous reconnaissons l'autonomie de la volonté avec sa conséquence, la moralité, mais si nous nous concevons comme soumis au devoir, nous nous considérons comme faisant partie du monde sensible et au même temps du monde intelligible.⁹¹

Il accélère encore le pas tout en me parlant. Je décide d'arrêter mon questionnement et le remercie pour sa patience. Il me serre la main et me dit :

— ... *le sentier de la liberté est le seul où il soit possible d'user de la raison dans la conduite de la vie.*⁹²

Je regarde la silhouette frêle qui s'éloigne d'un pas rapide. Il me faudra beaucoup méditer sur ses paroles. Je comprends pourquoi il m'a dit d'emblée qu'être bienfaisant est un devoir (car, en vérité, je suis une personne avec des émotions et des sentiments – des inclinations, dirait-il). Ce devoir doit être moralement respectable, digne. De ce fait, je dois agir par principe. En femme rationnelle, « sur le sentier de la liberté », mon action est soumise à la règle qui vaut pour moi et pour l'autre, pour le « prochain ». Ainsi, libre et guidée par la raison, je veux ce que je dois – ceci tient d'une législation universelle ! J'établis moi-même cette législation si j'assume ma liberté et ainsi j'accepte le commandement de la raison. Aussitôt, je la reconnais comme étant celle qui régit toute l'humanité avec moi. J'userai alors de ma volonté pour atteindre tel ou tel objectif. Ce n'est cependant pas cet objectif qui rend ma volonté bonne, respectable, digne, c'est le principe qui l'anime qui lui vaut ces attributs, même lorsque je tais ce principe. (Il dit : « la valeur morale n'est point dans les actions, que l'on voit, mais dans les principes intérieurs des actions, que l'on ne voit pas »). Magnifique image, celle du philanthrope qui « s'arrache » à sa circonstance et agit

⁹⁰ p. 191

⁹¹ p. 192

⁹² p. 197

par devoir ! Doit-il se faire violence ? Comment peut-il s'arracher à sa situation ? Sur le sentier de la liberté, il suffit qu'il ouvre son cœur, car, dit-il, la conscience du devoir et en général de la loi morale a, par les voies de la raison, une puissante influence sur le cœur humain.

Sortant du Lycée je fus frappée par les paroles du Grand Péripatéticien, fascinée par la « sublime gratuité ». Regardant maintenant la frêle silhouette de l'immense penseur, sommet des Lumières, je l'entends me dire que si je suis libre, si j'obéis donc à la raison, ma volonté est une volonté bonne, non pas comme moyen en vue d'une finalité donnée, mais bonne en soi-même. Ma volonté est alors une suprême gratuité, car l'impératif catégorique n'est pas un contrat avec l'humanité, c'est une sagesse, c'est ma liberté, la liberté de l'autre.

Retour

« Car aussi ce sont icy mes humeurs et opinions : Je les donne, pour ce qui est en ma creance, non pour ce qui est à croire. Je ne vise icy qu'à decouvrir moy-mesmes, qui seray par adventure autre demain, si nouvel apprentissage me change. Je n'ay point l'autorité d'estre creu, ny ne le desire, me sentant trop mal instruit pour instruire autruy. »
Montaigne, Les Essais, Livre I, Chapitre 25, « De l'institution des enfans »

En me baladant, j'ai fait ce collage prenant par-ci par-là des morceaux de textes à la bonne franquette. J'ai collectionné plusieurs morceaux et je les ai disposés en vrac sur ma table de travail. Ensuite, j'en ai choisi certains et je les ai agencés ici.

Maintenant, je regarde ce collage, moi qui ai vécu au 20^{ème} siècle et qui suis encore en vie au 21^{ème}, qui ai vu, avec horreur, les pires atrocités commises par des êtres humains sur d'autres êtres humains, sur leurs réalisations les plus précieuses, sur la nature toute entière. J'ai assisté impuissant aux pires déviances, aux malhonnêtetés parfois les

plus sordides, souvent organisées par ceux qui, au pouvoir, avaient la responsabilité de l'intérêt commun. Je regarde ce collage et il m'éclaircit sur mes propres choix. A la bonne franquette, certes, néanmoins pas au hasard, je crois. Car, j'ai choisi d'être heureuse, et comment pourrais-je l'être sans être libre, sans soumettre toute chose à l'examen de mon jugement et de ma conscience, sans assumer ma responsabilité, sans comprendre qu'il appartient à chacun d'être libre, responsable, maître de sa raison ? Je rêve d'une communauté en paix – légiférant dans l'intérêt de tous, et révisant, corrigeant continuellement, les lois – où la liberté et la responsabilité de chacun sont les valeurs suprêmes. Comment la réaliser ? Condorcet questionne avec acuité :

« Comment, dans cette étonnante variété de travaux et de produits, de besoins et de ressources, dans cette effrayante complication d'intérêts, qui lie la subsistance, le bien-être d'un individu isolé, au système général des sociétés, qui le rend dépendant de tous les accidents de la nature, de tous les événements de la politique, qui étend en quelque sorte au globe entier sa faculté d'éprouver, ou des jouissances, ou des privations ; comment, dans ce chaos apparent, voit-on néanmoins, par une loi générale du monde moral, les efforts de chacun pour lui-même servir au bien-être de tous, et malgré le choc extérieur des intérêts opposés, l'intérêt commun exiger que chacun sache entendre le sien propre, et puisse y obéir sans obstacle ? »⁹³.

L'impératif catégorique kantien, est-il cette « loi générale du monde moral » régissant les efforts de chacun *pour lui-même* et au service du *bien-être de tous* ? Du haut du piédestal sur lequel les philosophes et apprentis philosophes l'ont placé, Kant s'étonnerait, s'il était vivant, de voir une humanité faite de sourds et d'aveugles – assourdis par leurs bombes meurtrières et aveuglés par leur cupidité et leur vanité.

Ce sont leurs guerres, leurs convoitises, leurs fatuités. Dès l'instant où j'ai commencé à user de ma raison, j'ai compris et accepté : je ne suis pas de ceux lançant le prochain assaut, je demande peu – ni fortune, ni célébrité – et je veux tout, car j'exige le bonheur. La liberté est le bien le plus précieux, mais je ne peux l'acquérir sans reconnaître chez l'autre,

⁹³ Condorcet, Esquisse d'un Tableau Historique des Progrès de l'Esprit Humain, Masson & Fils, Libraires, Paris, 1822, Neuvième époque, pp. 196, 197.

où qu'il soit dans le temps ou dans l'espace, « une liberté posée en face de moi ». Je ne puis être heureuse, je l'ai aussi compris, si la condition de mon bonheur est celle de rendre heureuse une autre personne ! Il n'y a pas de troc possible, moi et l'autre, nous ne scellerons pas un pacte d'alliance heureuse, car le seul pacte que je puisse conclure est celui dont je suis signataire seule, sans conditions, gratuitement. Ainsi et pas autrement, je peux lire et accepter le pacte personnel, individuel, culturel, racial, religieux, communautaire, sur lequel seule la signature de l'autre personne est posée.

Je le dis avec émotion, mais ce constat est fait en toute conscience. Car, comment pourrais-je me détacher de mes contingences pour établir un véritable dialogue avec une autre personne, sans faire usage de la raison, au sens le plus complet, le plus sincère ? Comment pourrais-je m'attendre à ce qu'elle se détache de ses contingences pour me questionner, m'écouter, si je n'acceptais pas qu'elle soit, comme moi, guidée par la raison ? Ce n'est pas une idéologie, c'est une nécessité. L'action juste ne peut pas résulter de la poursuite d'une récompense, même intime, ou de la crainte d'une punition, même solitaire. Pour paraphraser Kant, la justice est ancrée dans le respect du principe imposé par la raison.

Je ne pourrais jamais être libre si je ne puis accepter la liberté de l'autre, cette acceptation est l'ouverture à un questionnement, à une considération et à une écoute, qui ne se réalisent qu'en dehors des préjugés, des appartenances, des catégories générales. Je dois avoir devant moi une personne, cet individu-là, et non pas un rwandais, ou un chinois, ou un américain, ou un musulman, ou un hindouiste... Et moi, devant elle, je dois être très particulièrement moi-même. Bien entendu, comme disait Ortega y Gasset, je suis moi et ma circonstance. Cette épaisseur existentielle, la « circonstance », fait partie de l'individu. J'insiste : l'individu n'est pas *dans* sa circonstance, celle-ci est une part de son individualité. Ce magma fait d'habitudes, d'éducation, de traditions, d'émotions, de croyances, bref, ma circonstance, incorpore ma raison, sans quoi je ne puis communiquer avec cette autre personne « et sa circonstance », et l'estimer.

Préjugés, fanatismes, extrémismes, nationalismes, racismes

accablent le monde. C'est vrai, un nombre monstrueux d'êtres humains sont encore esclaves de leurs circonstances, dominés par des idées, des catégories, parfois même prêts à mourir pour les défendre sans les avoir comprises, n'ayant en tout cas pas saisi ce simple fait : leur vie est au-dessus de toutes les idées, de toutes les catégories. Faut-il alors les singer et les combattre, et ainsi s'ajouter à leurs nombres ? Non, il faut les regarder dans les yeux, il faut chercher la personne qui se trouve à l'intérieur de cette tourmente, lui montrer que notre raison nous impose de la respecter, sans la recherche ou l'intention d'un quelconque troc. Je reprends à mon compte les paroles d'Ortega y Gasset : « que tu sois toi, c'est-à-dire que tu ne sois pas comme moi, c'est pure facticité. Je garde toujours un ultime espoir que ce ne soit pas le dernier mot. C'est en cela que tu es mon 'prochain' »⁹⁴. C'est cela « l'amitié de l'homme », la philanthropie.

« *Prométhée* – J'ai fait habiter dans leur âme d'aveugles espérances.

Le Chœur – C'est un don bien précieux que tu as fait là aux mortels ! »⁹⁵

⁹⁴ Cf. *Monstre et Miracle*.

⁹⁵ Cf. *Prométhée, ami de l'homme*.

L'auteur

D'origine indienne, Mahmera Samfré est une descendante du poète sufi indien de langue persane, Amir Khosrow Dehlavi (1253-1325), disciple du grand maître Sehab-al-din Mahmera Bada-uni. Mahmera Samfré a épousé Hippolyte Samfré, descendant d'Antoine-Emmanuel, Comte de Samfré, Général des troupes du Roi Soleil en Bavière.







éditions FAdS